NUMÉRO 106 17 MAI 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DE PARIS

15, RUE BLANCHE — Direction MARCEL KARSENTY et PIERRE DUX — LOC. TRI: 20-44

LE THÉATRE NATIONAL DE BELGIQUE

PRÉSENTE

LA MORT D'UN COMMIS-VOYAGEUR

DEATH OF A SALESMAN

ADAPTATION FRANÇAISE DE R. GEROME — MISE EN SCÈNE DE J. HUISMAN — DÉCORS ET COSTUMES DE D. MARTIN

avec M. AUZAT - M. BERTEAU - R. BROE - M. DUA
R. GEROME · A. GEVREY · J. HEDO · I. LECARTE · MAXANE
J. NERGAL - G. RANDAX - G. REGNIER - M. RIVIERE

SPECTACLE SUPERVISE PAR PETER BROOK

LE CELEBRE DRAME DE

ARTHUR MILLER

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

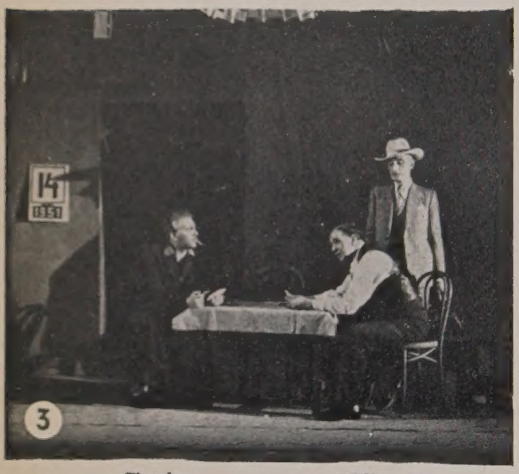
Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Happy. Biff.

Happy. Ben. Willy. Linda. Biff



Charley. Willy. Ben.

1 BIFF. — *Je ne sais pas ce que ça veut dire l'avenir, Happy... Je ne sais pas moi-même ce que je veux, alors !* (ACTE I.)

2 BEN. — *Père était un homme noble et sauvage, un homme libre aussi...* (ACTE I.)

3 WILLY. — *Je commence à être drôlement fatigué, tu sais, Ben...* (ACTE I.)

4 WILLY. — *Que Dieu vous garde, tous les deux !* (ACTE I.)

5 BERNARD. — *Qu'est-ce qui s'est passé Boston, Willy ?* (ACTE II.)

Happy Linda. Willy.

Willy. Bernard.

LA MORT D'UN COMMIS-VOYAGEUR

Drame en deux actes
d'ARTHUR MILLER
Adaptation française
de RAYMOND GEROME

Créée à Bruxelles par le THEATRE NATIONAL DE BELGIQUE, cette pièce à été représentée pour la première fois à Paris au THEATRE DE PARIS le 31 Janvier 1952, dans une mise en scène originale de JACQUES HUISMAN et un décor de DENIS MARTIN.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Arthur MILLER.

Supplément au N° 344 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

PERSONNAGES

Willy Loman ..... *Georges RANDAX*
Linda Loman ..... *MAXANE*
Biff Loman ..... *Raymond GEROME*
Happy Loman ..... *Marcel BERTEAU*
Ben Loman ..... *Maurice AUZAT*
Charley ..... *André GEVREY*
Bernard ..... *Roger BROE*
La Femme ..... *Irène LECARTE*
Howard ..... *Jean NERGAL*
Forsythe ..... *Nelly DARTAY*
Letta ..... *Marthe DUA*
La secrétaire ..... *Jacqueline HEDO*
Stanley ..... *Guy REGNIER*

★

L'action se déroule à New-York, de nos jours, dans la maison de Willy Loman, qui comprend : une chambre commune, la chambre à coucher de Willy et de Linda, la chambre de Happy et, en avant du décor proprement dit, le jardin. Divers autres lieux (un restaurant de New-York, un hôtel de Boston, des bureaux...) sont suggérés par des éléments de décor et des meubles.

Le temps de la représentation est double : les scènes du présent se déroulent dans l'ordre chronologique; les scènes du passé sont en fait des « retours en arrière » effectués, en pensée, par le héros.

Les acteurs jouent différemment les scènes du présent et du passé. Lorsque l'action est dans le présent, donc réelle, ils respectent les limites que propose le décor, se servent des portes, contournent les obstacles. Mais dans les scènes du passé, ces contraintes sont inexistantes : on entre ou on sort de la maison en traversant le mur idéal qui sépare les chambres du jardin, à l'avant-scène.

ACTE PREMIER

La nuit. Tout est sombre dans la maison. Quand la lumière monte, le spectateur découvre Linda Loman, étendue sur son lit ; dans l'autre chambre, Biff et Happy (les deux frères), endormis, l'un et l'autre.

Willy Loman paraît dans le jardin, il porte deux lourdes valises et semble à bout de souffle. Il dépose ses fardeaux devant la porte, cherche une clef, entre. Linda, qui l'a entendu, se lève, fait de la lumière, passe une robe de chambre...

Tout cela est souligné par une mélodie très simple, jouée à la flûte.

LINDA. — Willy !

WILLY. — Tout va bien... C'est moi... Je suis revenu.

LINDA. — Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Rien de grave ?

WILLY. — Non, rien de grave.

LINDA. — Tu n'as pas démoli la voiture, non ?

WILLY, *avec une légère irritation.* — Rien de grave, je te dis. Tu n'as pas entendu ?

LINDA. — Tu n'es pas malade ?

WILLY. — Mort de fatigue. *(Le chant de la flûte s'éteint. Willy vient s'asseoir sur le lit à côté d'elle. On dirait qu'il a froid.)* Je n'en peux plus, voilà ! Je n'en peux plus, Linda.

LINDA, *attentive.* — Où as-tu été toute la journée ? Tu as mauvais mine...

WILLY. — J'ai été à Philadelphie. Un peu plus loin que Philadelphie. Je me suis arrêté pour prendre un café. C'est peut-être à cause du café... ?

LINDA. — Quoi ?

WILLY, *prenant son temps.* — Brusquement, j'ai été incapable de conduire. La voiture déviait, elle m'échappait, tu comprends ?

LINA, *compréhensive.* — La direction encore !

WILLY. — Non, non. C'était moi... Moi ! J'ai tout d'un coup réalisé que je faisais soixante miles à l'heure, et que j'avais perdu conscience depuis cinq minutes... Comme si... je ne pouvais plus fixer mes pensées !

LINDA. — Ce sont tes lunettes. Tu n'es jamais allé chercher tes nouvelles lunettes...

WILLY. — Non, ma vue est excellente. Je suis revenu à du 20 à l'heure. J'ai mis quatre heures pour rentrer de Philadelphie.

LINDA, *résignée.* — Prends du repos, Willy, il le faut, tu ne peux pas continuer comme ça.

WILLY. — Je repartirai demain matin. Je me sentirai mieux demain matin, peut-être... *(Comme elle lui enlève ses chaussures :)* Elles me font mal à crever...

LINDA. — Une aspirine, voilà ce qu'il te faut... Veux-tu que je te donne une aspirine... cela te calmera...

WILLY. — J'étais en train de conduire, tu vois ? Je me sentais bien. Même que je regardais le paysage. Tu te rends compte ? Je regardais le paysage, moi, qui suis en route tous les jours de ma vie ! Mais il fait tellement beau là-haut, Linda ! Ces gros arbres touffus. La chaleur du soleil... j'avais baissé le pare-brise pour que la chaleur entre dans la voiture... Et voilà que tout d'un coup, je déraille... Je ne plaisante pas. C'est comme je te le dis, j'avais tout à fait oublié que j'étais au volant ! J'aurais pris l'autre côté de la route. J'aurais traversé la ligne blanche du milieu, et je tuais quelqu'un ! Enfin ! Je repars... et cinq minutes après, me voilà de nouveau à rêver... Et j'ai presque... *(La main sur les yeux :)* Ah ! J'ai de ces idées...

LINDA. — Willy chéri... Si tu leur en parlais encore, au bureau ? Pourquoi ne peux-tu pas travailler ici, à New-York ? Il n'y a aucune raison...

WILLY. — Ils n'ont pas besoin de moi ici... Ici on a perdu le sens de notre travail. On perd de vue le rôle du commis-voyageur. C'est la base, Linda, c'est la base de tout. La base du commerce, la base de la prospérité. Je suis l'homme du New-England. Je connais le secteur comme ma poche. Je règne sur eux. Je les connais. Ils me parlent. Ils m'attendent. Ils ne pourraient pas vivre sans moi.

LINDA. — Mais tu as soixante ans... On ne peut tout de même pas exiger que tu voyages toujours... *(Elle le débarrasse de son veston.)* Pourquoi ne pas dire à Howard que tu veux travailler à New-York ?

WILLY, *brusquement.* — Je le lui dirai. Je le lui dirai... parole ! Je vais boire un peu de lait. *(Il part vers la cuisine.)* J'en ai pour une minute. Les garçons sont rentrés ?

LINDA. — Ils dorment. Happy avait emmené Biff, ce soir... Un petit rendez-vous.

WILLY, *intéressé.* — Ah oui ! Biff n'a plus rien dit, ce matin, après mon départ ?

LINDA. — Tu as eu tort, Willy ! Il était à peine arrivé que tu le critiquais déjà. Tu as eu tort de te mettre en colère...

WILLY. — Mais je ne me suis pas mis en colère, sacré nom ! Je lui ai simplement

demandé s'il gagnait sa vie. C'est une critique, ça ?

LINDA. — Chéri... comment pourrait-il gagner sa vie, voyons ?

WILLY, *tourmenté et chagrin.* — Il y a quelque chose qui le travaille !

LINDA. — Il se cherche, Willy...

WILLY. — A trente-quatre ans, on se trouve !

LINDA. — Chut... Pas trop fort !

WILLY. — Le malheur, c'est qu'il est paresseux, sacré nom !

LINDA. — Willy, je t'en prie !

WILLY. — Biff est paresseux...

LINDA. — Ils dorment... tais-toi ! Et mange quelque chose...

WILLY. — Pourquoi est-il revenu du Texas ? Je voudrais bien savoir ce qui l'a poussé à revenir...

LINDA. — Je ne sais pas. Il est désemparé, Willy. Il est tellement désemparé...

WILLY. — Biff Loman est désemparé. Le plus grand pays du monde, et un homme, jeune, plein de qualité et de charme s'y trouve désemparé. Jeune... travailleur, courageux... parce qu'il y a une chose évidente dans le cas de Biff... il est courageux...

LINDA. — Oui.

WILLY, *résolu.* — Je lui parlerai demain matin. Je lui parlerai. Et je lui trouverai une place de voyageur. Il pourrait se faire une situation magnifique en un rien de temps. Mon Dieu, tu te rappelles ? Au collège... Tout le monde lui courait après... Il n'avait qu'à se montrer, tous les visages s'éclairaient. Et dans la rue... quand il marchait dans la rue... *(Il a une petite quinte de toux, puis :)* Pour l'amour du ciel, ouvre une fenêtre...

LINDA, *infiniment patiente.* — Elles sont ouvertes, chéri. Toutes...

WILLY. — Emmurés... voilà ce que nous sommes ! Emmurés ! Briques et fenêtres... Fenêtres et briques...

LINDA. — On aurait dû acheter le terrain, à côté...

WILLY. — Et la rue encombrée de voitures. Et pas un souffle d'air frais dans tout le quartier. Et le gazon qui ne pousse même plus. Pas même moyen de faire sortir une malheureuse carotte dans le jardin, derrière. Il faudrait faire une loi contre ces maisons à appartements. Tu te rappelles les ormes que nous avions là derrière... Nous y accrochions la balançoire, Biff et moi...

LINDA. — On se serait cru à mille lieues de la ville... Oui...

WILLY. — On aurait dû l'arrêter, l'entrepreneur qui les a abattus... Il a massacré cet endroit... *(Eperdu :)* Je revois ce temps-là, Linda. J'y repense chaque jour un peu plus. A cette époque-ci de l'année, on avait le lilas et la glycine. Après, les pivoines et les jonquilles... Ah ! le parfum qu'il y avait dans cette chambre...

LINDA. — Oui ! Bah, après tout, il faut bien que les gens vivent quelque part.

WILLY. — Il y a trop de monde, voilà le malheur. Il y en a plus qu'avant.

LINDA. — Ce n'est pas qu'il y en ait plus, mais...

WILLY. — Il y en a plus. On crève de concurrence ! Et la puanteur qui vient de la maison là... tu la sens ? Et l'autre bloc plus loin, et sa peste à lui... tu la sens ?

LINDA. — Calme-toi !

WILLY, *d'un air coupable.* — Tu ne t'en fais pas pour moi, hein, chérie...

Les fils se sont réveillés depuis un moment. Ils écoutent, tâchant de saisir la conversation.

BIFF. — Qu'est-ce qui se passe ?

HAPPY. — Chut ! Ecoute !

LINDA. — Bien sûr que je ne m'en fais pas ! Je te connais ; je connais tes possibilités...

WILLY. — C'est toi mon soutien, Linda. C'est toi ma force.

LINDA. —Tu exagères tout. Tout est moins grave que tu ne crois. Allons dormir. Tiens ! Dimanche, s'il fait beau, nous irons à la campagne. Et nous emporterons un petit lunch. On baissera le pare-brise...

WILLY. — Impossible. Il n'y a pas moyen d'ouvrir les pare-brises dans les nouvelles voitures...

LINDA. — Tu l'as baissé aujourd'hui !

WILLY. — Moi ? Jamais de la vie... *(Un temps.)* Ça alors... Ça c'est bizarre... Ça alors, c'est tout à fait bizarre...

Il s'interrompt. Il y a sur lui une sorte d'effroi. Au loin, la flûte.

LINDA. — De quoi parles-tu chéri ?

WILLY. — Oui... Tout à fait bizarre...

LINDA. — Mais quoi ?

WILLY. — Je pensais à la Chevrolet. *(Petit temps.)* En 28... quand nous avions la Chevrolet rouge. C'est drôle, non, j'étais prêt à jurer que c'était la Chevrolet que je conduisais aujourd'hui.

LINDA. — Qu'est-ce que ça prouve ? Un détail, sans doute, te l'aura rappelée.

WILLY. — C'est drôle... Tu te souviens ? Comme Biff nettoyait la voiture ? Le vendeur se refusait à croire qu'elle avait fait ses 80.000 miles. *(Il hoche la tête.)* Et bien, remets-toi au lit. J'en ai pour une seconde. Je vais prendre un verre de lait.

LINDA, *criant.* — Attention aux escaliers, chéri. Il y a des fruits dans le frigidaire...

Elle se détourne, va vers le lit, y ramasse le veston et sort de la chambre.

HAPPY, *à Biff.* — Seigneur Dieu... Pourvu qu'il n'ait pas de nouveau accroché la voiture...

La lumière a monté sur la chambre des garçons. On entend Willy, invisible, qui marmonne « 80.000 miles... etc... ». Puis un petit rire, Biff sort de son lit, descend un peu en scène et écoute.

HAPPY, *sortant de son lit à son tour.* — On finira par lui enlever son permis de conduire

il continue comme ça... Tu sais qu'il y a des moments où il m'inquiète, Biff ?

BIFF. — Sa vue baisse, hein ?

HAPPY. — Non. Je me suis trouvé à côté de lui dans la voiture. Il voit très bien. Seulement il n'arrive plus à fixer son attention. Il n'est plus à ce qu'il fait. L'autre jour, nous étions en ville. Il s'arrêtait aux signaux verts et passait froidement devant les rouges...

Il rit.

BIFF. — Il est peut-être daltonien ?

HAPPY. — Papa ? Allons donc ! Son sens des couleurs est célèbre dans le métier !

BIFF. — Moi, je me recouche.

Ce qu'il fait.

HAPPY. — Tu n'es plus fâché contre Papa, hein ?

BIFF. — Non. Je pense que c'est un type très bien, après tout.

VOIX DE WILLY, *depuis le living-room.* — Absolument, mon cher... 80.000 miles... 82.000...

BIFF. — Tu fumes ?

HAPPY, *lui tendant un paquet de cigarettes.* — Tu en veux ?

BIFF, *qui en prend une.* — Jamais pu m'endormir quand je sens l'odeur du tabac.

VOIX DE WILLY. — Et en bon état, je vous prie de le croire... Entretenue ! La carrosserie est comme neuve...

HAPPY. — C'est drôle, Biff... Nous sommes là, tous les deux, dans la même chambre... Comme avant. Les mêmes vieux lits. *(Il caresse presqu'affectueusement son lit.)* Ce qu'on a pu se parler d'un lit à l'autre ! Notre vie tout entière est là...

BIFF. — Des tas de rêves et de projets...

HAPPY, *avec un bon rire mâle.* — Il y a environ cinq cents femmes qui donneraient gros pour savoir ce qui a été dit dans cette chambre...

Ils rient tous les deux.

BIFF. — Tu te rappelles cette grosse Betty... je-ne-sais-plus-comment. Quel était son nom encore ? Qui habitait là, derrière, dans l'avenue ?

HAPPY, *se recoiffant.* — Qui avait un chien, Coolie ?

BIFF. — Oui, celle-là. C'est moi qui te l'avais présentée, tu te souviens ?

HAPPY. — Tu parles... J'étais puceau... Je m'en suis mis jusque-là... *(Leur rire est presque grossier.)* Tout ce que je sais des femmes, c'est à toi que je le dois.

BIFF. — Tu étais timide... avec les filles surtout !

HAPPY. — Je le suis toujours, Biff...

BIFF. — Je te fais confiance.

HAPPY. — Je ne le montre plus, c'est toute la différence. Toi, par contre, tu l'es plus que dans le temps... Pourquoi, Biff ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est ton sens de l'humour ? Tu n'as plus confiance en toi ? *(Il a posé sa main sur le genou de Biff, mais Biff se lève et marche nerveusement à travers la chambre.)* Pourquoi ?

BIFF. — Pourquoi Papa ne me prend-il pas au sérieux ?

HAPPY. — Qu'est-ce que tu vas chercher ?

BIFF. — Chaque fois que j'ouvre la bouche, il y a un petit sourire moqueur sur sa figure... Je ne peux plus l'approcher.

HAPPY. — Il voudrait que tu réussisses, c'est tout ! Biff, il y a longtemps que je voulais te parler de Papa. Il lui est arrivé quelque chose. Il a changé. Il parle tout seul...

BIFF. — J'ai remarqué ça ce matin. Ce n'est pas nouveau, il l'a toujours fait...

HAPPY. — Pas comme maintenant. Pas aussi fort. Pas tout le temps. C'est pour cela que je l'ai envoyé en Floride. D'ailleurs, ce n'est pas tout ce que j'avais à te dire. Il parle tout seul. Et il parle de toi.

BIFF, *durement.* — De moi ? Qu'est-ce qu'il dit de moi ?

HAPPY. — Je n'ai jamais très bien compris.

BIFF, *élevant la voix.* — Qu'est-ce qu'il dit de moi ?

HAPPY. — Le fait que ta situation ne soit pas encore établie, je pense, que tu es toujours un peu dans la lune...

BIFF. — Il y a peut-être deux ou trois autres petites choses qui le travaillent, tu ne crois pas ?

HAPPY. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

BIFF, *buté.* — Rien. Mais il ne faudrait pas tout mettre sur mon dos.

HAPPY. — D'ailleurs... si tu prenais un bon départ... je veux dire... est-ce que tu as de l'avenir là-bas ?

BIFF, *il se détend.* — Je ne sais pas ce que ça veut dire, l'avenir, Happy. Je ne sais pas moi-même ce que je veux, alors...

HAPPY. — Je ne comprends pas...

BIFF. — Tu vas comprendre. Depuis le collège, depuis six ou sept ans, j'ai essayé de me fabriquer un avenir. Expéditionnaire, commis-voyageur, toutes sortes de bricoles. Tout cela est médiocre : le métro, le matin quand il fait beau dehors. F... toute une vie en l'air à faire des relevés, ou à téléphoner, ou à vendre, ou à acheter ! Et souffrir pendant cinquante semaines en pensant à deux malheureuses semaines de congé ! Alors que tout ce qu'on désire vraiment, c'est d'être en plein air, et de tomber la veste... Et toujours être obligé d'enfoncer l'adversaire... C'est comme ça qu'on se fait un avenir, n'est-ce pas ?

HAPPY. — Mais tu te plais au moins, dans ta ferme ? Tu aimes ce genre de vie ?

BIFF, *avec nervosité.* — Happy... j'ai fait vingt ou trente métiers différents depuis que j'ai quitté la maison. Ça finit toujours de la même façon. J'ai toujours eu la ferme intention de ne pas perdre mon temps dans la vie. Chaque fois que je rentre à la maison, je réalise que je n'ai jamais fait que ça : perdre mon temps.

HAPPY. — Tu es un poète. *(Devant le rire de Biff.)* Mais oui... un poète... et un idéaliste !

BIFF. — Non. Je suis un mélange, un mauvais mélange. Enfin... Mais toi, Happy... Tu tiens bon ? Tu es content ? Tu réussis ?

HAPPY. — Oh non !

BIFF. — Comment ? Tu gagnes bien ta vie, non ?

HAPPY, *de long en large.* — J'ai le temps ! Il faut que j'attende que le directeur commercial passe l'arme à gauche. D'ailleurs, tu sais, même si j'avais sa place !

BIFF, *enthousiaste.* — Et si tu venais dans l'ouest avec moi !

HAPPY. — Moi ? *(Rêveur :)* Avec toi ? Tous les deux...

BIFF. — Oui. Et j'aime autant te dire qu'on serait connu, dans le pays !

HAPPY. — J'en ai toujours eu envie, Biff. Il y a des jours où je rêve de tout flanquer en l'air et de sortir ce f... directeur à coups de poing. Je me sens tout à fait capable d'enfoncer n'importe qui au magasin, et je suis aux ordres de ces fils de catins ! Jusqu'au jour où je ne pourrai plus le supporter...

BIFF. — Je t'assure, vieux, je serais heureux de t'avoir à mes côtés...

HAPPY. — Autour de moi, tout le monde est tellement fabriqué...

BIFF. — On se soutiendrait l'un l'autre. On aurait quelqu'un en qui croire.

HAPPY. — Ah ! oui ! si j'étais avec toi...

BIFF. — Le malheur, c'est que nous n'avons pas été élevés pour amasser de l'argent. C'est bien simple ! Je ne sais pas comment m'y prendre.

HAPPY. — Moi non plus.

BIFF. — Alors, qu'est-ce que nous attendons... Qu'est-ce que tu attends ?

HAPPY. — D'être sûr de ne rien perdre ! *(Biff a un petit rire moqueur.)* Je changerais ! Je changerais si j'avais une fille bien. Une fille comme maman, tu sais !... Je vais te dire quelque chose ; tu vas probablement me traiter de salopard... La fille de tout à l'heure, Charlotte, celle qui était avec moi... Elle se marie dans cinq semaines.

BIFF. — Tu plaisantes ?

HAPPY. — Non. Son type sera sûrement vice-président de la boîte, un de ces quatre matins. Tu vois, c'est plus fort que moi. Même que je me demande parfois si je n'ai pas le sens de la compétition un peu trop développé ; mais c'est plus fort que moi, je le fais. Je n'en ai pas tellement envie, de cette fille, mais je le fais. Et... j'adore ça !

BIFF, *après un temps.* — Si on dormait ?

HAPPY. — On n'a rien fixé du tout, tu sais ?

BIFF. — J'ai une petite idée que je vais creuser.

HAPPY. — Une idée ?

BIFF. — Tu te souviens de Bill Olliver ?

HAPPY. — Bien sûr, c'est devenu un homme important. Tu voudrais retravailler pour lui ?

BIFF. — Non, mais quand je l'ai quitté, Olliver, il m'a dit une chose. Il a mis son bras autour de mes épaules, et il m'a dit : « Biff, si jamais tu as besoin de quelque chose dans la vie, viens me voir. »

HAPPY. — Je me rappelle. *(Brusque :)* C'est une bonne idée.

BIFF. — Je pense que je vais lui faire une petite visite. Si j'arrivais à lui emprunter 10.000 dollars... ou même 7 ou 8.000, je pourrais acheter un ranch magnifique.

HAPPY. — Il ne demandera pas mieux que de te financer, Biff.

BIFF. — Oh ! oui... Un ranch. Et le travail que j'aime. Et une chance de réaliser quelque chose dans la vie. *(Un temps.)* Je me demande... je me demande si Olliver pense toujours que c'est moi qui avais volé ces balles de basket dans le temps ?

Biff reste là, rêveur, les yeux vagues. Happy le regarde et hoche la tête. La lumière, sur eux, disparaît. Willy Loman reparaît dans la cuisine. Il parle seul. Autour de lui l'atmosphère change. Il fait plus clair, un rayon de soleil baigne la petite maison. On réalise petit à petit que Willy Loman revit en songe une scène de son passé. Il s'adresse à quelqu'un que nous ne voyons pas, mais le ton qu'il emploie est normal.

WILLY. — Il faut être prudent avec ces filles, Biff. Prudent, voilà tout. Ne fais pas de promesses en l'air. Parce que, tu vois, les filles ça croit tout ce qu'on leur dit, et tu es trop jeune. Tu es beaucoup trop jeune pour te mettre à parler sérieusement aux filles. *(Il se verse un verre de lait. Il est distrait, absorbé, absent. Il sourit un peu.)* Beaucoup trop jeune, Biff. A tous points de vue. Les études d'abord. Et puis, plus tard, quand tu auras terminé, il y aura un tas de filles pour un garçon comme toi. Parce que... hein ? Les filles paient pour toi ? *(Il rit.)* Ah ! mon petit gars... tu dois en faire des ravages ! Et tu nettoies cette voiture avec un soin ! Je me demande pourquoi ? Ah ! Mais par exemple, mes garçons, il ne s'agit pas d'oublier les chapeaux de roues. A la peau de chamois, les chapeaux... à la peau de chamois ! Et pour les glaces... du papier, Happy... du papier de journal, c'est ce qu'il y a de mieux. Tiens, montre-lui, Biff ! Tu vois, Happy ? En rond... tu vois... comme si tu polissais ! Voilà... Très bien ! Un joli travail ! Tu t'en sers très bien, Hap... *(Un temps. Puis les yeux levés :)* Il faudrait couper cette branche, là, au-dessus de la maison. Une des premières choses à faire, dès qu'on aura un peu de temps libre... J'ai toujours peur qu'elle ne soit abattue par un orage... Qu'est-ce que le toit prendrait ! J'ai une idée... Il faudra d'abord l'arrimer bien solidement, puis monter dans l'arbre et la scier. Ah ! Quand vous aurez fini la voiture, les garçons, je voudrais vous voir... Une surprise pour vous...

BIFF, *à la cantonade.* — Qu'est-ce que c'est, papa ?

WILLY. — Finissez d'abord ! Il ne faut jamais abandonner un travail avant de l'avoir termi-

né... rappelez-vous ça ! Biff, j'ai vu un hamac magnifique à Albany. J'ai bien envie de l'acheter en y repassant un de ces jours. Et nous l'accrocherons là, aux deux ormes... Ce serait épatant, non ? Tu nous vois nous balancer sous les branches... Tu nous vois ?

Le jeune Biff et le jeune Happy entrent en scène. C'est dans leur direction que parlait Willy. Happy porte un torchon. Biff a un sweater de sport marqué d'un « S » majuscule ; il a un ballon de football sous le bras.

BIFF, *désignant la voiture en coulisse.* — Qu'est-ce que tu en dis ? Travail de spécialiste, pas ?

WILLY. — Du tonnerre... les garçons ! Du tonnerre. Bien travaillé, Biff !

HAPPY. — La surprise, papa !

WILLY. — Sur le siège arrière de la voiture.

HAPPY, *ressortant.* — Chic !

BIFF. — Qu'est-ce que c'est, papa ? Qu'est-ce que tu as acheté ?

WILLY. — Tu verras. *(En riant, avec une bourrade :)* Quelque chose que je voulais que tu aies...

BIFF, *partant à son tour.* — Qu'est-ce que c'est, Hap ?

HAPPY, *à la cantonade.* — Un punching-ball...

BIFF. — Papa !

WILLY. — Et dessus, il y a la signature de tous les champions du pays...

Happy revient en scène. Il a un ballon de punching-ball dans les bras.

BIFF. — Ça alors... comment sais-tu que c'est justement ce que nous voulions ?

WILLY. — Rien de tel pour l'entraînement.

HAPPY. — Tu sais que j'ai perdu du poids ?

WILLY, *à Happy.* — Saute à la corde... Rien de tel !

BIFF. — Tu as vu mon nouveau ballon ?

WILLY. — D'où vient-il ?

BIFF. — L'entraîneur ! Il m'a dit de revoir mes passes.

WILLY. — Ah oui ? Et il t'a donné le ballon ?

BIFF. — Pas exactement. Je l'ai « emprunté », à la salle...

Il a un rire complice.

WILLY, *avec un petit rire aussi devant le vol.* — Il faut que tu le rendes !

HAPPY. — Je t'avais bien dit que Papa ne serait pas d'accord.

BIFF. — Bon, bon ! Je le rapporterai.

WILLY, *coupant la dispute naissante, à Happy.* — Il faut bien qu'il travaille avec un ballon réglementaire, non ? *(A Biff :)* L'entraîneur te félicitera certainement de ton initiative.

BIFF. — Il passe son temps à me féliciter, alors...

WILLY. — Il t'adore... Si quelqu'un d'autre prenait jamais un ballon à la salle, il en ferait du bruit. Alors les garçons, quelles sont les nouvelles ?

BIFF. — Où as-tu été, cette fois-ci papa ? Tu nous as manqué, tu sais ?

WILLY, *ravi, prenant les garçons aux épaules.* — C'est vrai ?

BIFF. — Tout le temps !

WILLY. — Voyez-vous ça ! Eh bien, je vais vous dire un secret. Entre nous ! Un de ces jours, j'aurai une affaire à moi... et je ne quitterai plus la maison. Plus du tout.

HAPPY. — Comme l'oncle Charley ?

WILLY. — Mieux que cela. Les gens n'aiment pas Charley. Enfin, quand je dis qu'ils ne l'aiment pas... je veux dire qu'ils ne l'aiment pas « beaucoup ». Il faut se faire aimer. On en a besoin. Il faut que les gens vous trouvent indispensable. Qu'ils ne puissent pas faire un pas sans vous. Charley...

Il a un petit rire de commisération.

BIFF. — Où as-tu été cette fois-ci, papa ?

WILLY. — J'ai fait de la route... Dans le nord. Du côté de Providence. J'ai fait la connaissance du maire.

BIFF. — Le maire de Providence !

WILLY. — Il était assis dans le hall de l'hôtel.

BIFF. — Il t'a parlé ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

WILLY. — « Bonjour » qu'il m'a dit. Et moi, je lui ai répondu : « Une belle ville que vous avez là, monsieur le Maire ». Et il a pris le café avec moi. Oui, oui ! Après cela, j'ai été à Waterbury. Jolie ville, Waterbury ! Et puis Boston. Ah ! Boston ! le berceau de la révolution !

BIFF. — Ce que j'aimerais t'accompagner...

WILLY. — En été, dès que l'été sera là.

HAPPY. — C'est juré ?

WILLY. — Juré. Toi, Happy et moi. Je vous ferai voir toutes les grandes villes. C'est plein de belles villes, l'Amérique. Et les villes sont pleines de types bien. Et je vous jure que je suis connu, hein ! Connu comme un vieux sou, les garçons. Dans tout le New-England ! On prendra des costumes de bain.

HAPPY. — Et nous porterons tes valises...

WILLY. — Je vois ça d'ici, les garçons... Quel spectacle... Je vois ça d'ici... Willy Loman, entrant dans les magasins de Boston et ses deux garçons portant ses valises... Vous parlez d'une sensation... *(Biff saute de droite à gauche, répétant des passes de ballon.)* Tu as le trac, Biff, pour le match ?

BIFF. — Non. Puisque tu seras là.

WILLY. — Comment sont-ils à l'école, depuis qu'ils t'ont nommé capitaine ?

HAPPY. — Il y a un tas de filles à ses trousses, après les classes...

BIFF, *prenant la main de son père.* — Au match, samedi prochain, je marquerai un but... Moi-même. Je le marquerai pour toi.

HAPPY. — Tu ne peux pas marquer toi-même... tu sais bien que tu dois passer la balle aux autres... C'est réglé comme ça !

BIFF. — Je m'en f... Je marquerai un point moi-même. Pour Papa. Tu n'auras qu'à faire bien attention. Quand j'enlèverai mon casque,

ça voudra dire que je pars. Et je passerai la ligne... et je marquerai.

WILLY, *embrassant Biff.* — Ils en crèveront, à Boston, quand je leur raconterai ça !

Bernard entre en scène. Il est un peu plus jeune que Biff.

BERNARD. — Biff... qu'est-ce que tu attends ? Je croyais qu'on travaillait ensemble ?

WILLY. — Ah ! voilà Bernard ! Qu'est-ce qui te donne cet air de pisse-vinaigre, Bernard ?

BERNARD. — Il faut qu'il étudie, oncle Willy. Il a des examens la semaine prochaine.

HAPPY, *taquin, tarabustant Bernard.* — On boxe, Bernard ? On boxe ?

BERNARD. — Biff ! *(Echappant à Happy :)* Ecoute, Biff ! J'ai entendu M. Birnbaum dire que si tu ne bûchais pas sérieusement tes maths, il te collerait... Tu ne passeras pas... Je l'ai entendu !

WILLY. — Va étudier, Biff. Avec lui. Va.

BERNARD. — C'est vrai ! Je l'ai entendu !

WILLY, *en colère.* — Qu'est-ce qui te prend, toi ?

BERNARD. — Mais puisque j'ai entendu M. Birnbaum...

WILLY. — Ne nous embête pas, Bernard ! *(Aux garçons :)* Regardez-moi cette petite nature...

BERNARD. — Très bien. Je t'attends à la maison, Biff...

Il sort, poursuivi par les rires des Loman.

WILLY. — On ne l'aime pas ce Bernard, hein ?

BIFF. — On l'aime... mais on ne l'aime pas « beaucoup ».

Rires.

HAPPY. — Voilà ! Tu l'as dit !!!

WILLY. — Ne riez pas ! C'est exactement ce que je voulais dire. Bernard aurait même le maximum partout à l'école, suivez-moi bien, il l'aurait même partout, son maximum, que ça n'empêcherait pas que dans le monde des affaires vous arriviez dix fois plus loin que lui. Le type qui éveille la sympathie et un intérêt personnel dès qu'il fait son entrée, c'est le type qui avance. Regardez-moi, par exemple. Je n'attends jamais, je ne fais jamais antichambre. Je n'ai qu'à me montrer : « Willy Loman est là... » et je passe le premier ! Comme ça !

BIFF. — Tu les enfonces tous, hein, papa ?

WILLY. — Assommés à Providence ! Massacrés à Boston !

Linda apparaît dans l'escalier. Elle aussi a rajeuni. Un ruban maintient ses cheveux. Elle porte un panier de linge.

LINDA, *jeune, énergique.* — Alors, mon chéri...

WILLY. — Mon petit cœur...

LINDA. — La Chevrolet a bien marché ?

WILLY. — La meilleure voiture du monde, Linda. La meilleure. *(Aux garçons :)* Depuis quand laissez-vous Maman porter le linge dans l'escalier ?

BIFF. — En avant, mon gros !

HAPPY. — Où le met-on, maman ?

LINDA. — Pendez-le... sur les cordes... Elles sont tendues. Après ça, tu ferais mieux d'aller retrouver tes copains, Biff. Il y en a plein la cave. Sans toi, ils sont tous perdus...

BIFF. — Papa vient de rentrer ! Ils peuvent attendre !

WILLY, *avec un petit rire.* — Descends, et occupe-toi d'eux...

BIFF. — Je vais leur faire nettoyer la chaudière...

WILLY. — Bonne idée... excellente idée !

BIFF. — Allons, Hap... On fait un cent mètres ?

Ils emportent rapidement le panier.

LINDA. — Ce qu'il peut les faire marcher !

WILLY. — Il n'est pas capitaine pour rien. C'est ça, l'entraînement ! Je te jure... j'aurais pu faire des affaires d'or si j'étais resté en route... Mais je grillais... Il fallait que je rentre pour le match !

LINDA. — Tout le quartier y va, à ce match ! Tu as fait de bonnes affaires, toi ?

WILLY. — 500 grosses à Providence ; 700 à Boston.

LINDA. — Quoi ? Non ? C'est vrai ? Mais ça fait... Attends, je prends un crayon ! *(Elle sort de la poche de son tablier, un carnet et un crayon.)* Ça fait... Ça fait 200 dollars de commission... Mon Dieu... 212 dollars !

WILLY. — Je n'ai pas encore revu exactement les ordres que j'ai passés, tu sais, mais je crois bien que...

LINDA. — Ah ! *(Elle comprend tout de suite.)* Qu'est-ce que tu as fait... exactement ?

WILLY. — Eh bien... Mais je... Environ 180 grosses à Providence. Et... Non ! Moins que ça... Enfin, à vue de nez... 200 grosses en tout... Pour toute la journée...

LINDA, *elle n'a aucun signe d'étonnement, aucune hésitation.* — 200 grosses. Ça fait...

Elle calcule.

WILLY, *il s'excuse, comme si elle l'accusait.* — C'est idiot... Trois magasins fermés à Boston... des histoires d'inventaire... Est-ce que je sais, moi... Sinon, tu penses... j'aurais battu tous les records !

LINDA. — Bien sûr. Ça fait 68 dollars et quelques cents. *(Un petit soupir.)* C'est très bien.

WILLY. — Qu'est-ce que nous devons là-dessus ?

LINDA. — Les 16 dollars du frigidaire, le premier du mois.

WILLY. — 16, pourquoi 16 ?

LINDA. — Il y a 1 dollar 80 de supplément. La courroie du ventilateur a sauté. Je l'ai fait remplacer.

WILLY. — Mais le truc est tout neuf ?

LINDA. — Le technicien m'a dit que c'était normal. C'est souvent comme ça...

WILLY. — J'espère que nous ne nous sommes pas faits voler.

LINDA. — Penses-tu ! Ils n'en vendraient pas comme ils en vendent...

WILLY. — Bon. Il y a d'autres notes à payer ?

LINDA. — 9 dollars 60 pour la mensualité de la machine à lessiver. Pour le gros aspirateur, 3 dollars 50... Le 15 du mois !... mais tout de même ! Il reste le toit... Tu as 21 dollars de réparation.

WILLY. — Il ne fuit plus au moins ?

LINDA. — Oh non ! Ils ont travaillé comme des anges ! Ah ! Il y a encore ce que je dois à Frank pour ton carburateur...

WILLY. — Je n'ai pas la moindre intention de le payer ! Ces Chevrolet sont invraisemblables ! On devrait interdire leur fabrication, tiens !

LINDA. — Oui. Toujours est-il que tu lui dois 3 dollars 50. Ce qui fait qu'avec quelques babioles que j'oublie, tu en as à peu près pour 120 dollars pour le quinze...

WILLY. — 120 dollars ! Mais, sacré nom, si les affaires ne reprennent pas un peu, je n'en sortirai jamais...

LINDA, *elle veut le réconforter à tout prix.* — Ta semaine prochaine sera meilleure.

WILLY. — Oui... la semaine prochaine... je ferai un malheur. La semaine prochaine, j'irai à Hartford. On m'adore à Hartford. Et cependant... c'est drôle hein ? Mais j'ai quelquefois l'impression que les gens ne me prennent pas au sérieux.

LINDA. — Ne dis pas de bêtises...

WILLY. — Oh ! Je le vois bien. J'entre ! Ils ont tous l'air de se moquer de moi.

LINDA. — Pourquoi ? Pourquoi se moqueraient-ils de toi ? Qu'est-ce que tu vas chercher ?

WILLY. — Je ne sais pas pourquoi... Mais c'est comme ça. Ils m'ignorent. Ils ne font pas attention à moi...

LINDA. — Mais ton travail va très bien, chéri... Tu te fais entre 70 et 100 dollars par semaine...

WILLY. — D'accord, mais je fais 10 ou 12 heures par jour ! Je ne sais pas comment je m'y prends ! Les autres y arrivent plus facilement. Je t'assure... Je perds mon temps... je ne parviens pas à m'arrêter de parler... Je parle trop. Ce n'est pas bon... Prends Charley, par exemple... C'est un homme qui parle peu... C'est un homme qu'on respecte.

LINDA. — Je ne trouve pas que tu parles trop... Tu es plein de vie, voilà tout.

WILLY, *souriant.* — Eh ! oui... la vie est courte, alors je me dis... sacré nom, une plaisanterie de temps en temps, ce n'est pas très grave ?... *(Presque bas :)* Je plaisante trop...

LINDA. — Comment... Mais chéri, voyons...

WILLY, *humble.* — Je suis gros, je suis gras. Je n'ai aucune allure, Linda. J'ai pas l'air très malin. A Noël, je ne te l'ai pas raconté... j'avais été chez un client. Il y avait là un voyageur que je connais un peu. Comme j'allais entrer dans le bureau, je l'ai entendu... je l'ai entendu dire quelque chose à propos d'un phoque... Je lui ai flanqué mon poing sur la figure. Je n'ai aucune raison de supporter ça, tout de même ? Malheureusement, c'est un fait... on se moque de moi...

LINDA. — Chéri, voyons...

WILLY. — Il faut que je surmonte tout ça. Je sais bien. Je m'habille mal...

LINDA. — Chéri... Tu es le plus bel homme du monde...

WILLY. — Non, Linda...

LINDA. — Pour moi, si... *(Un temps.)* Le plus beau. *(Venant de l'ombre, un rire de femme. Il se prolonge pendant que Linda parle. Willy n'y fait pas attention.)* Et tes garçons, Willy... Tu en connais beaucoup, des pères comme toi, adoré par leurs garçons comme tu l'es ?

Musique. Derrière un paravent, on distingue faiblement une femme qui passe ses vêtements.

WILLY, *profondément sensible.* — Tu es la meilleure femme qui soit, Linda. Tu es la meilleure amie... tu le sais, non ? Quand je suis en route, quelquefois, j'ai brusquement envie de te tenir dans mes bras, et de t'embrasser comme un fou... *(Rire éclatant de la femme. Willy va vers le paravent. La femme se regarde dans un miroir et rit.)* Je me sens tellement seul quelquefois... Surtout quand les affaires sont mauvaises, ou que je n'ai personne à qui parler, J'ai l'impression que je ne gagnerai plus jamais d'argent... Plus jamais, et que je n'arriverai jamais à te faire une vie agréable... Une vie agréable pour toi et les garçons... *(Il parle sur les rires de la femme. Elle est toujours à son miroir.)* Ah ! tout ce que je voudrais faire pour toi. Je pourrais soulever des montagnes !

LA FEMME. — Soulever ! Comme tu y vas ! Mais ce n'est pas toi qui m'as « soulevée » comme tu dis, mon gros... C'est moi qui t'ai « soulevé ».

WILLY, *ravi.* — Tu m'as « soulevé » toi ?

LA FEMME, *elle est de l'âge de Willy, pas laide.* — Absolument ! Tu penses que depuis le temps que j'y suis, derrière ce bureau, j'en ai vu passer des représentants, hein ? Bon an, mal an... Qu'est-ce que j'en vois ! Seulement... toi... tu as le sens de l'humour... et tous les deux, on s'amuse bien... alors...

WILLY. — Oui... *(Il la prend dans ses bras.)* Pourquoi pars-tu ?

LA FEMME. — Il est deux heures...

WILLY. — Reste...

Il cherche à l'entraîner.

LA FEMME. — Jamais. Mes sœurs seraient folles... Quand reviens-tu ?

WILLY. — Oh... dans 15 jours... on se reverra, non ?

LA FEMME. — Bien sûr... tu me fais rire. C'est bon pour moi... J'adore ça ! *(Elle l'embrasse, pendue à son bras.)* Tu es un type épatant...

WILLY. — Tu m'as « soulevé », hein ?

LA FEMME. — Oui, mon gros, parce que tu es gentil, et que tu aimes la plaisanterie...

WILLY. — Alors, tout va bien. Je te fais signe dès que je reviens à Boston. Parfait. *(Il lui*

envoie une claque sur le derrière.) Bien le bonjour...

LA FEMME, *avec un grand rire.* — Farceur... Tu connais ton métier. *(Il l'attire violemment à lui et l'embrasse.)* Ah, oui ! alors... tu connais ton métier ! Et merci encore pour les bas de soie ! Bonne nuit.

WILLY. — Bonne nuit... *(Coquin :)* Garde tout ça au chaud ! J'en reprendrai une portion...

LA FEMME. — Oh... Willy...

Elle éclate de rire et disparaît dans l'obscurité. Comme son rire s'éteint, celui de Linda s'élève. La lumière remonte sur la cuisine, et nous retrouvons Linda à la place où nous l'avions laissée. Mais au lieu des chaussettes d'homme qu'elle réparait tout à l'heure, elle a maintenant en main des bas de soie.

LINDA. — C'est vrai, Willy... Le plus bel homme du monde... Tu n'as pas de raisons de t'en faire...

WILLY, *sortant de l'ombre où il était avec la Femme, il y a un instant, et revenant à Linda.* — J'ai envie de te gâter, Linda...

LINDA. — Mais tu me gâtes, chéri ! Tu fais tout ce que tu dois faire !

WILLY, *devant les bas de soie.* — Qu'est-ce que tu fais ?

LINDA. — Oh... je les répare... ils sont tellement chers...

WILLY, *presque fâché, la main tendue.* — Je ne veux pas te voir faire ça... jette-les...

Linda remet les bas en poche.

BERNARD, *il est entré en courant.* — Où est-il encore ? S'il n'étudie jamais, vous savez...

WILLY. — Tu lui souffleras les réponses.

BERNARD. — C'est ce que je fais d'habitude, mais cette fois-ci c'est un examen de l'Etat. Je ne l'aiderai pas... Ils seraient capables de m'arrêter...

WILLY, *brusquement furieux.* — Où est-il que je lui flanque une volée...

LINDA. — Et il ferait mieux de rendre ce ballon, Willy... C'est mal !

WILLY. — Biff... mais où est-il encore ? Et pourquoi prend-il tout ce qu'il voit ?

LINDA. — Il va trop fort avec les filles, Willy... Toutes les mères ont peur de lui.

WILLY. — Oh ! il l'aura, sa volée...

BERNARD. — Il conduit la voiture sans permis...

On entend le rire de la Femme.

WILLY. — Tais-toi...

LINDA. — Toutes les mères...

WILLY, *hors de lui.* — Tais-toi...

BERNARD, *qui s'en va tranquillement.* — En tous cas, M. Birnbaum a dit qu'il le collerait !

WILLY. — F... le camp, toi...

BERNARD. — Et s'il ne travaille pas, il ne passera jamais ses maths !

Il est parti.

LINDA. — Il a raison, Willy, tu devrais...

WILLY, *explosant.* — Il est très bien comme il est ! Tu aurais envie qu'il devienne un cloporte comme Bernard ? Il a de l'esprit... de la personnalité... *(Pendant qu'il parle, Linda presqu'en larmes a quitté la cuisine. Willy reste seul, déprimé, le regard fixe. Le soleil disparaît. La nuit est revenue.)* Plein de personnalité... plein... Qui parle de voler ? Il le rend, non ? Et pourquoi volerait-il ? Est-ce que je lui ai appris, moi ! Est-ce que je lui ai jamais donné autre chose que de bons conseils, moi ?

Happy, en pyjama, descend les escaliers, venant de sa chambre. Willy remarque brusquement sa présence.

HAPPY. — Si tu allais te coucher, maintenant...

WILLY, *s'asseyant à la table de la cuisine.* — Et pourquoi faut-il qu'elle cire les parquets elle-même ? Chaque fois qu'elle cire ses parquets, elle a des vertiges, elle le sait bien !

HAPPY. — Chut ! Pas si fort ! Qu'est-ce qui arrive ? Pourquoi es-tu rentré cette nuit ?

WILLY. — Un trac terrible... j'ai presque écrasé un gosse à Philadelphie. Ah ! Seigneur ! Pourquoi ne suis-je pas parti en Alaska, avec mon frère Ben dans le temps... Ben ! il avait du génie, il était l'incarnation même du succès. Quelle gaffe ! Quand je pense qu'il me suppliait de partir avec lui...

HAPPY. — Tu sais, c'est un peu tard, maintenant !

WILLY. — Ah ! mes enfants, un homme qui a commencé tout juste avec les vêtements qu'il avait sur le dos, et qui a fini avec des mines de diamants.

HAPPY, *à peine intéressé.* — J'aimerais tout de même bien savoir comment il s'y est pris...

WILLY. — Oh ! il n'y a pas de mystère... C'est un homme qui savait ce qu'il voulait... Il est allé le chercher et il l'a trouvé ! C'est tout. Il s'est enfoncé dans la jungle ; il en est sorti à 21 ans... et il était riche. Le monde, vois-tu, c'est comme une huître... Seulement, ce n'est pas en restant couché sur le dos qu'on arrive à l'ouvrir !

HAPPY. — Un de ces matins tu prendras ta retraite, hein, papa... J'en sortirai bien tout seul... pour tout...

WILLY, *révolté.* — Tu en sortiras tout seul, pour tout, avec tes f... 70 dollars par semaine ? Avec tes filles, ta voiture, ton appartement, et ma retraite en plus ? Nom de D... pas moyen d'aller plus loin que Philadelphie aujourd'hui... Mes enfants... mes enfants... Il n'y a plus de temps à perdre, je vous jure. Je ne sais même plus conduire une voiture...

Charley apparaît sur le seuil. C'est le voisin : un homme pesant. Robe de chambre, pantoufles.

CHARLEY. — Ça va ?

HAPPY. — Mais oui, Charley...

WILLY. — Qu'est-ce que tu veux ?

CHARLEY. — J'ai entendu du bruit. Je me suis demandé ce qui arrivait. Il faudrait vraiment

ire quelque chose... Ces murs sont d'un sono-e ! On éternue ici ! Chez moi les chapeaux envolent.

HAPPY. — Allons nous coucher, maintenant... iens...

Charley fait signe à Happy de le laisser avec Willy.

WILLY. — Va toujours... je ne suis pas tigué...

HAPPY, *à Willy.* — Cesse de t'en faire, tu eux ?

Il sort.

WILLY. — Qu'est-ce que tu fais debout à une eure pareille, toi ?

CHARLEY, *assis en face de Willy.* — Je ne ouvais pas dormir... Douleur au cœur...

WILLY. — Tu manges mal.

CHARLEY. — Je mange comme on m'a appris.

WILLY. — Quel âne !... Je te parle de vitamines et de trucs comme ça...

CHARLEY. — Une partie de cartes... pour se atiguer un peu ?

WILLY, *après une hésitation.* — Très bien, u as des cartes ?

CHARLEY, *qui les a en poche.* — Oui... Je dois es avoir là... voilà. Qu'est-ce que tu me racon-ais, avec tes vitamines ?

WILLY, *donnant les cartes.* — Ça fait les os. C'est scientifique.

CHARLEY. — C'est possible, mais il n'y a pas l'os dans le cœur.

WILLY. — Pourquoi parles-tu de ce que tu ne connais pas...

CHARLEY. — Ne te vexe pas, s'il te plaît...

WILLY. — Pourquoi veux-tu toujours parler de ce que tu ne connais pas ?

Un temps. Ils jouent.

CHARLEY. — Pourquoi es-tu rentré ?

WILLY. — Un petit ennui à la voiture.

CHARLEY. — Oh !... *(Un temps.)* J'ai envie de faire un petit voyage en Californie...

WILLY, *presque méchant.* — Pas possible...

CHARLEY. — Tu cherches une situation ?

WILLY. — J'en ai une, de situation... Je te l'ai déjà dit. *(Petit temps.)* D'abord, pourquoi n'offres-tu une situation, toi ?

CHARLEY. — Ne te vexe pas...

WILLY. — C'est toi qui me vexe !

CHARLEY. — Tu ne pourras jamais continuer comme ça, Willy, ça ne tient pas debout !

WILLY. — J'ai une belle situation. *(Brusque :)* Pourquoi continues-tu à venir ici ? Qu'est-ce que tu nous veux à la fin ?

CHARLEY. — Tu veux que je m'en aille ?

WILLY, *après un temps, déprimé.* — Je n'y comprends plus rien. Voilà qu'il veut retourner au Texas. Mais pourquoi, sacré nom...

CHARLEY. — Laisse-le partir.

WILLY. — Je n'ai rien à lui donner, Charley... je suis sans un sou.

CHARLEY. — Il ne mourra pas de faim. Il n'y en a jamais aucun qui meurt de faim. N'y pense plus !

WILLY. — A quoi penserais-je ? Tu peux me le dire... qu'est-ce qui me reste, à moi ?

CHARLEY. — Tu te fais de la bile pour tout. Laisse tomber. Quand tu casses une bouteille consignée, on ne te rend pas ton argent... alors ?

WILLY. — Facile à dire dans ton cas.

CHARLEY. — Non, ce n'est pas facile à dire dans « mon » cas.

Un temps. Ils jouent.

WILLY. — Tu as vu le plafond que j'ai installé dans mon living ?

CHARLEY. — Oui... c'est du beau travail. J'en serais bien incapable. Comment as-tu fait ?

WILLY, *méprisant.* — Qu'est-ce que ça peut te f...

CHARLEY. — Eh bien... explique-moi...

WILLY, *même jeu.* — Tu vas refaire tes plafonds ?

CHARLEY. — Moi ? Je n'y arriverais jamais...

WILLY. — Alors pourquoi diable me fais-tu perdre mon temps ?...

CHARLEY. — Ne te vexes pas tout le temps.

WILLY. — Un homme qui ne sait pas se servir d'un outil, ce n'est pas un homme. Tiens ! tu me dégoûtes.

CHARLEY. — Ne me dis pas que je te dégoûte, Willy.

Oncle Ben paraît à l'avant-scène. Il porte une valise et un parapluie. C'est un homme solide qui a peut-être soixante ans. Autour de lui, sur lui, un air de voyage lointain. Il entre exactement comme Willy parle.

WILLY. — Je commence à être drôlement fatigué, tu sais, Ben !

Celui-ci ne répond pas, mais observe tout ce qui l'entoure.

CHARLEY. — Parfait... Tu dormiras d'autant mieux. Continue à jouer... Pourquoi m'as-tu appelé Ben ?

Ben regarde sa montre.

WILLY. — Oh ! c'est drôle... Pendant un moment, tu m'as fait penser à mon frère Ben.

BEN. — Je n'ai que quelques minutes.

Il continue son inspection des lieux. Les autres jouent toujours.

CHARLEY. — Tu n'as plus jamais entendu parler de lui, hein... depuis le temps ?

WILLY. — Linda ne t'a pas dit ? Nous avons reçu une lettre de sa femme. Il y a une semaine ou deux. Une lettre d'Afrique. Pour nous dire qu'il était mort...

CHARLEY. — Non...

BEN, *avec un petit ricanement.* — Alors, c'est ça Brooklyn ?

CHARLEY. — Tu vas hériter peut-être...

WILLY. — Penses-tu ? Il avait sept fils. J'ai laissé passer la seule chance de ma vie...

BEN. — J'ai un train à prendre, William. J'ai l'œil sur des terrains en Alaska...

WILLY. — Oui, oui. Si je l'avais suivi, cette fois-là, en Alaska, tout aurait tourné autrement.

CHARLEY. — Tu serais mort de froid...

WILLY, *qui n'est pas du tout à la conversation.* — De quoi parles-tu, toi ?

BEN. — Il y a des occasions merveilleuses en Alaska, William. Qu'est-ce que tu attends ?

WILLY. — Merveilleuses, bien sûr...

CHARLEY. — Quoi ?

WILLY, *il a l'air de se réveiller chaque fois que Charley lui parle.* — C'était le seul homme que je connaisse qui avait réponse à tout.

CHARLEY. — Qui ?

BEN. — Tout le monde va bien ?

WILLY, *ramassant une levée, avec un sourire.* — Oui, oui. Très bien.

CHARLEY. — Tu es bizarre ce soir.

BEN. — Mère vit toujours avec vous ?

WILLY. — Non... il y a longtemps qu'elle est morte...

CHARLEY. — Qui ça ?

BEN. — Dommage... C'était une dame, hein, mère ?

WILLY, *à Charley.* — Qu'est-ce que tu dis, toi ?

BEN. — J'avais bien espéré la revoir, tout de même...

CHARLEY. — Qui est morte ?

BEN. — Et de papa, pas de nouvelles, non ?

WILLY, *énervé.* — Qu'est-ce que tu veux dire avec ton « qui est morte » ?

CHARLEY, *prenant le pli.* — Mais qu'est-ce que tu racontes, Willy ?

BEN, *regardant sa montre.* — William, il est huit heures et demie...

WILLY, *comme s'il cherchait à cacher sa confusion, arrêtant la main de Charley.* — Le pli est à moi...

CHARLEY. — Mais j'ai jeté l'as...

WILLY. — Si tu t'imagines que je vais continuer à flanquer mon argent en l'air sous prétexte que tu ne connais pas le jeu...

CHARLEY, *debout.* — Mais j'ai jeté l'as, sacré nom !

WILLY. — J'en ai marre, tiens, je ne joue plus.

BEN. — Quand mère est-elle morte ?

WILLY. — Il y a longtemps. *(Devant le regard surpris de Charley, il se rattrape.)* Il y a longtemps que tu joues mal. Tu n'as jamais su jouer convenablement.

CHARLEY, *qui a ramassé les cartes et va pour sortir.* — Parfait. La prochaine fois, j'apporterai un jeu avec cinq as...

WILLY. — Je ne joue pas ce genre de jeux-là !

CHARLEY. — Tu devrais avoir honte, tiens...

WILLY. — Ah oui ?

CHARLEY. — Oui !

Il sort, furieux, mais manifestement habitué à ces scènes.

WILLY, *claquant la porte derrière Charley.* — Imbécile ! *(La lumière change, Ben s'avance.)* Ben !

BEN. — Ainsi c'est toi, William.

WILLY, *lui prenant les mains.* — Ben, si tu savais comme il y a longtemps que je t'attends. Il y a longtemps que j'attends la réponse. Comment as-tu fait ?

BEN. — Oh ! c'est toute une histoire...

Linda entre en scène, rajeunie, elle aussi

LINDA. — Bonjour. Vous êtes Ben, n'est-ce pas ?

BEN, *galant.* — Comment allez-vous, ma chère ?

LINDA. — Où avez-vous disparu pendant toutes ces années.. Willy se demandait...

WILLY. — Où est papa ? Il n'était pas avec toi ? Comment as-tu commencé tout ça ?

BEN. — D'abord, je ne sais pas jusqu'où vont tes souvenirs ?

WILLY. — Oh moi... j'étais tout gosse. Qu'est-ce que je pouvais bien avoir ? Trois ou quatre ans...

BEN. — Trois ans onze mois.

WILLY. — Quelle mémoire, Ben !

BEN, *important.* — J'ai brassé des tas d'affaires, William. Et je n'ai jamais tenu la moindre comptabilité...

WILLY. — Je me souviens. J'étais assis dans la voiture... C'était dans le Nebraska, non ?

BED. — C'était dans le South Dakota. Je t'avais apporté un bouquet de fleurs sauvages.

WILLY. — Et je te vois encore t'éloigner sur une route sans ombre.

BEN. — J'allais retrouver père en Alaska.

WILLY. — Qu'est-ce qu'il est devenu ?...

BEN, *avec de bons rires.* — A cet âge, j'avais une idée plutôt vague de la géographie, William. Je me suis aperçu, après quelques jours que j'allais vers le sud. Ce qui fait qu'au lieu d'arriver en Alaska... j'ai fini en Afrique.

LINDA. — En Afrique...

WILLY, *rêveur.* — La Côte d'Or.

BEN. — Mines de diamants surtout.

LINDA, *éblouie.* — Des mines de diamants ?

BEN. — Oui ma chère... Je n'ai que quelques minutes, hélas !

WILLY. — Une seconde... les garçons... les garçons ! *(Happy et Biff, jeunes, entrent.)* Ecoutez tous les deux. Voici votre oncle Ben. C'est un grand homme. Raconte-leur, Ben !

BEN. — Eh bien, mes garçons, je me suis enfoncé dans la jungle à 17 ans. J'en suis ressorti à 21. *(Petit rire.)* Et Dieu me damne, j'étais riche !

WILLY. — Hein ! Qu'est-ce que je vous disais ? Tout est possible dans la vie... Tout arrive...

BEN. — J'ai un rendez-vous au Cameroun mardi en huit.

WILLY. — Non, Ben, une seconde. Parle-nous de père. Je veux que mes garçons t'entendent. Je veux qu'ils sachent d'où ils sortent. Je veux qu'ils sachent quelle est leur souche. Tout ce que je me rappelle, moi, c'est un homme avec une grande barbe. J'étais sur les genoux de maman, autour d'un feu... Il y avait de la musique... Très haut.

BEN. — Sa flûte. Il jouait de la flûte.

WILLY. — De la flûte, oui. C'est bien ça.

BEN. — Père était un homme noble

sauvage. Un homme libre aussi. Nous venions de Boston. Un beau jour, il avait entassé toute la famille dans la voiture, et il avait conduit son monde à travers tout le pays. A travers l'Ohio, l'Indiana, le Michigan et l'Illinois... et tous les états de l'ouest. Et nous nous arrêtions dans les villes pour vendre les flûtes qu'il avait fabriquées en chemin. Un inventeur, père ! Un grand inventeur. Avec une seule de ses idées, il faisait plus d'argent en une semaine qu'un type comme toi, pendant toute sa vie.

Il finit dans un rire qui blesse un peu les autres.

WILLY. — C'est exactement comme ça que je les élève, Ben. Des types solides, rudes. Des types que tout le monde aime.

BEN. — Oui ? *(A Biff.)* Cogne là, mon garçon... *(Il montre son estomac.)* Cogne aussi dur que tu peux.

BIFF. — Oh non ! Monsieur...

BEN, *en position de garde et riant.* — Allons... cogne...

WILLY. — Eh bien, vas-y Biff, montre-lui...

BIFF. — Parfait.

Il ferme les poings et attaque.

LINDA, *à Willy.* — Pourquoi faut-il qu'ils se battent, Willy ?

BEN, *qui esquive.* — Très bien. Très bien.

WILLY. — Qu'est-ce que tu dis de ça, hein, Ben ?

HAPPY. — Essaye ton gauche, Biff !

LINDA. — Mais pourquoi faut-il qu'ils se battent ?

BEN. — Bien, mon garçon...

Brusquement, il attaque, renverse Biff et se tient debout devant lui, le terrassant, la pointe de son parapluie menaçant l'œil du jeune homme.

LINDA. — Biff... attention !

BEN. — Nom de D...

BEN, *avec un bourrade affectueuse.* — Tu sauras qu'on ne se bat jamais loyalement avec un étranger, petit homme. On n'en sortirait jamais, de la jungle, comme ça... *(Penché sur la main de Linda :)* Un honneur et un plaisir de vous avoir rencontrée, Linda.

LINDA, *refroidie, presque effrayée, retirant sa main.* — J'espère... que vous ferez un bon voyage.

BEN, *à Willy.* — Bonne chance dans les affaires... Qu'est-ce que tu fais, à propos ?...

WILLY. — Représentant...

BEN. — Ah oui ? Très bien.

Il a un geste d'adieu de la main vers tout le monde.

WILLY. — Ben, je ne voudrais pas que tu t'imagines... *(Accroché au bras de Ben :)* D'accord, nous sommes à Brooklyn, mais nous aussi nous nous battons...

BEN. — Pas possible !

WILLY. — Nous aussi, nous faisons notre chemin à la force du poignet... Mes enfants... écoutez-moi. Allez me chercher du sable au chantier là... où ils construisent le nouvel immeuble, vous savez bien... On va réparer la façade... et tout de suite. Tu m'en diras des nouvelles, Ben...

BIFF. — Entendu, M'sieu... au galop, Happy !

HAPPY, *il sort en courant derrière Biff.* — J'ai perdu du poids, papa... tu as remarqué ?

Charley entre, en pantalons de golf, comme les deux garçons disparaissent.

CHARLEY. — Vous savez que le gardien du chantier leur mettra les agents au derrière s'ils volent encore la moindre chose, hein ?

LINDA, *à Willy.* — Empêche Biff...

Ben rit, comblé, ravi.

WILLY. — La semaine passée, ils m'on rapporté du bois de charpente... du bois magnifique... Il y en avait sûrement pour un tas d'argent...

CHARLEY. — Je ne plaisante pas... Si le gardien les coince...

WILLY. — Bien entendu, je leur ai lavé la tête... N'empêche que j'ai deux petits gars courageux... Ils n'ont peur de rien.

CHARLEY. — Willy, il y a des tas de types qui n'ont peur de rien dans les prisons.

BEN, *avec une grande tape dans le dos de Willy.* — Et dans les couloirs de la bourse donc !

WILLY, *avec un rire égal à celui de Ben.* — Mais, ma parole, tu as perdu la moitié de tes pantalons...

CHARLEY. — Ma femme me les a achetés...

WILLY. — Il ne te manque plus qu'un bon club de golf ! Et tu vas te coucher bien tranquillement... *(A Ben :)* Je te présente un athlète ! Ils s'y mettraient à deux, son fils Bernard et lui, qu'ils seraient incapables d'enfoncer un clou...

BERNARD, *qui entre en courant.* — Le gardien est aux trousses de Biff...

WILLY. — Tais-toi, petit imbécile... Biff n'a rien volé...

LINDA, *sortant alarmée.* — Où est-il ? Biff... Biff chéri...

WILLY, *avec un mouvement pour la suivre, et s'écartant de Ben.* — Mais qu'est-ce qui te prend, toi ! Il n'y a rien de grave ! Voyons.

BEN. — Il a de bons nerfs ton garçon...

WILLY, *riant.* — En or, mon vieux... des nerfs en or...

CHARLEY. — Tu sais que mon représentant de New-England est rentré bredouille ? Crevé de fatigue, mais bredouille...

WILLY. — Question de relations, mon ami... Moi, j'en ai des relations...

CHARLEY, *avec un rire sarcastique.* — Vraiment ? Eh bien, j'en suis ravi ! A tout à l'heure ! Je reviendrai faire une petite partie de cartes, histoire de te rafler un peu de l'argent que tu te fais, hein, avec tes relations.

Il sort.

WILLY, *à Ben.* — Les affaires sont mauvaises... mauvaises... *(Humble :)* Pas pour moi, bien sûr... mais tout de même...

BEN. — Je passerai par ici, sur le chemin du retour, avant l'Afrique...

WILLY, *presque suppliant.* — Tu es sûr que tu ne peux pas rester quelques jours... j'en aurais besoin... Parce que... Oh... naturellement, j'ai une situation du tonnerre... mais, je vais te dire... j'étais tout gosse quand papa nous a quittés, hein... je n'ai jamais pu parler de lui à personne... et je me sens un peu vague... parfois... comme si tout était provisoire... tu comprends ?

BEN. — Je suis en retard... en retard pour mon train.

Ils sont très loin l'un de l'autre, aux deux extrémités de la scène.

WILLY. — Ben, j'aurais tant voulu te parler de mes deux garçons. Ils se jetteraient au feu pour moi, c'est certain, mais...

BEN. — William, tu es de premier ordre pour tes fils, de premier ordre ! Ce sont des garçons énergiques, des garçons supérieurs...

WILLY, *suspendu aux lèvres de Ben.* — Oh Ben ! Si tu savais comme tu me fais plaisir ! J'avais tellement besoin de t'entendre dire ça... parce que quelquefois, j'en suis à me demander si je m'y prends bien pour les élever... Comment faut-il s'y prendre, Ben ?

BEN, *pesant ses mots, presque agressivement.* — William, quand je me suis enfoncé dans la jungle, j'avais 17 ans. Quand j'en suis ressorti, j'en avais 21. Et Dieu me damne, j'étais riche.

Il s'enfonce dans l'obscurité.

WILLY. — Riche... oui... c'est exactement l'esprit que j'essaie de leur inculquer ! Oser s'enfoncer dans la jungle, hein... j'avais raison... j'avais raison...

Ben s'est évanoui, mais Willy lui parle toujours. Linda, en robe de chambre, sort de la chambre à coucher, ne trouve pas Willy dans la cuisine, sort de la maison et le découvre dans un coin, dans le jardin. Elle descend à lui. Il la regarde.

LINDA. — Willy, chéri... Willy... Willy...

WILLY. — J'avais raison.

LINDA. — Tu as mangé ? *(Il ne répond pas.)* Il est très tard, tu sais... Viens... Au lit maintenant.

WILLY, *le nez en l'air.* — On se dévisserait la g... plutôt que de trouver une seule étoile là-haut.

LINDA. — Viens, Willy je t'en prie...

WILLY. — Qu'est-ce qu'elle est devenue la montre en diamants... Tu te rappelles ? Quand Ben est revenu d'Afrique... Il m'avait donné une montre avec un diamant. Non ?

LINDA, *un peu étonnée, tout de même.* — Tu l'a mise au clou, chéri. Il y a 12 ans... peut-être 13, pour payer les cours de radio de Biff...

WILLY. — C'était un bel objet, tu te rappelles... *(Vague, triste :)* Je vais faire un petit tour...

LINDA. — Mais tu es en pantoufles...

WILLY, *partant vers la gauche de la maison.* — J'avais raison, oui, j'avais raison. *(Hochant la tête, en marchant, parlant peut-être même un peu à Linda :)* Quel bonhomme ! que bonhomme c'était ! J'avais raison, ça valait la peine de lui parler, à celui-là... j'avais raison...

LINDA, *derrière lui.* — Mais tu es en pan toufles, Willy...

Willy est à peine disparu que Biff e pyjama descend les escaliers, et entr dans la cuisine.

BIFF. — Mais qu'est-ce qu'il fait, là dehors

LINDA. — Chut...

BIFF. — Pour l'amour de Dieu, maman. Depuis combien de temps est-il comme ça ?

LINDA. — Tais-toi, il pourrait t'entendre...

BIFF. — Qu'est-ce qu'il a dans la tête ?

LINDA. — Demain matin on n'en parler plus...

BIFF. — On devrait faire quelque chose non ?

LINDA. — Il y a tant de choses qu'on devrai faire, chéri ! Tant de choses ! C'est inutile... V te coucher.

Happy descend à son tour et s'installe su les marches.

HAPPY. — Allons donc. St tu étais là plu souvent, tu en entendrais d'autres.

Elle s'assied à la table et inspecte le ves ton de Willy.

BIFF. — Pourquoi ne m'as-tu rien fa savoir ?

LINDA. — Comment aurais-je pu ? Voilà tro mois que tu es sans adresse.

BIFF, *très réservé.* — J'étais en route, ma je pensais à toi, tous les jours ! Tu le sais a moins, hein, tu le sais ?

LINDA. — Je sais, mon chéri ! Seulement, lu il aime une lettre de temps à autre. Pour s donner une raison d'espérer, d'attendre u avenir un peu plus heureux.

BIFF. — Il n'est pas comme ça tout le temp hein ?

LINDA. — C'est quand tu reviens qu'il va plus mal...

BIFF, *sur ses gardes.* — Quand je reviens ?

LINDA. — Quand tu annonces ton retour Oh, alors, il est tout sourires et il déborde d plans, de projets ! Il est merveilleux... ça oui Mais au fur et à mesure que tu te rapproche de nous, il change ; et quand tu es là, il s'e fait, il a l'air fâché contre toi. Pourquoi ? Com ment ça se fait-il. Pourquoi vous détestez-vous

BIFF, *évasif.* — Je ne le déteste pas, maman

LINDA. — Tu es là de cinq minutes, vou vous mangez le nez !

BIFF, *même jeu.* — C'est plus fort que mo maman... Je voudrais changer... J'essaie. Se lement...

LINDA. — Tu as l'intention de rester à maison, cette fois-ci ?

BIFF. — Je ne sais pas encore. J'ai envie d prendre le vent, de voir un peu comment ç tourne...

LINDA. — Biff, on ne peut pas toute sa vie attendre de voir comment ça tourne.

BIFF. — Je ne peux pas me fixer, maman ! Je ne peux pas arriver à me fixer !

LINDA. — Mais les hommes ne sont pas des oiseaux, Biff, qui vont et viennent avec le printemps...

BIFF, *brusque.* — Tes cheveux... *(Il lui touche les cheveux.)* Tes cheveux sont devenus gris...

LINDA, *s'excusant presque.* — Tu étais encore à l'école supérieure, qu'ils étaient déjà gris ! J'ai seulement cessé de les teindre, voilà tout !

BIFF. — Il faudra recommencer, tu sais ! Je ne veux pas que ma petite amie vieillisse !

LINDA. — Tu es un enfant, Biff... Tu t'imagines que tu peux t'en aller pour un an, comme ça ! Et que rien ne change derrière toi. Mets-toi dans la tête qu'un jour tu rentreras là, que tu frapperas à la porte et que tu trouveras des étrangers installés dans la maison...

BIFF. — Mais qu'est-ce que tu racontes, tu n'as même pas 60 ans...

LINDA. — Et ton père ? Tu y penses, à ton père ?

BIFF, *mollement.* — Lui aussi, bien sûr...

HAPPY, *à tout hasard.* — Biff admire beaucoup papa, tu sais...

LINDA. — Biff, mon chéri, comment pourrais-tu m'aimer, moi, si lui tu ne l'aimes pas ?

BIFF. — C'est pourtant simple.

LINDA. — Non, ce n'est pas simple ! Tu ne pourrais même plus venir me voir, moi... parce que moi, je l'aime... *(Un sanglot, qui passe vite, mais un sanglot.)* Il est ce que j'ai de plus cher au monde, et je ne permettrai à personne de lui faire de la peine... Il faudrait cesser de te laisser aller à la dérive, Biff, et prendre une décision. Ou bien, il est ton père, et tu le respectes ; ou bien tu cesses de nous voir... Je sais qu'il n'est pas toujours facile à vivre, personne ne le sait mieux que moi mais...

VOIX DE WILLY, *dans le jardin.* — Hé... hé... Bi-iff...

BIFF, *avec un mouvement comme pour sortir.* — Mais qu'est-ce qu'il a, nom de D... !

Happy l'arrête.

LINDA. — N'y va pas...

BIFF, *hurlant.* — Si tu cessais de lui chercher des excuses ? Non ? Il t'a toujours traînée dans la boue. Il ne t'a jamais respectée.

HAPPY. — Il a toujours respecté Maman...

BIFF. — Qu'est-ce que tu en sais ?

HAPPY. — Je te défends de dire qu'il est fou...

BIFF. — Il n'a aucun caractère, voilà le drame ! Tu crois que Charley se conduirait comme ça, dans sa maison, qu'il vomirait dans tous les coins, les petites ordures qu'il a dans la tête ?

HAPPY. — Charley n'a jamais eu les mêmes ennuis que lui non plus...

BIFF. — Il y a des gens qui ont des ennuis plus graves que ceux de Willy Loman, crois-moi ! J'en connais...

LINDA, *très vive, elle aussi.* — Alors, prends Charley pour père, Biff, si tu peux. Si tu y arrives... Je ne dis pas que Willy Loman est un homme important. Il n'a jamais gagné beaucoup d'argent, son nom n'a jamais été en première page des journaux du soir. Il n'est pas l'être le plus extraordinaire qui ait jamais vécu... Il est un être humain, voilà tout. Il n'y a pas de raisons pour qu'on n'essaie pas un peu de l'aider... Tu l'as traité de fou...

BIFF. — Mais je ne voulais pas...

LINDA. — Il n'y a pas mal de gens qui pensent qu'il a perdu... l'équilibre. Mais il ne faut pas être très malin pour comprendre la vérité ! La vérité, c'est que c'est un homme épuisé... Voilà.

HAPPY. — Absolument.

Il l'a dit vaguement, comme un enfant boudeur. Biff lui lance un regard furieux.

LINDA. — Un homme sans importance a le droit d'être épuisé comme les autres, comme ceux qui bouleversent la face du monde d'un seul de leurs gestes... Voilà 36 ans qu'il travaille pour la même compagnie... 36 ans en mars prochain ; et maintenant que le voilà vieux, on lui enlève son fixe...

HAPPY, *indigné.* — Mais je ne savais pas ça, maman...

LINDA. — Est-ce que tu m'as demandé quelque chose, petit ? Est-ce que tu t'occupes encore de tout ça, maintenant que tu trouves ailleurs l'argent que tu dépenses.

HAPPY. — Mais je t'ai donné de l'argent...

LINDA. — A Noël, oui, 50 dollars... *(Lassée :)* Rien que pour réparer le chauffe-eau on en a eu pour 87 dollars 50. Depuis cinq semaines, il travaille à la commission, comme un débutant. Comme un inconnu.

BIFF, *rageur.* — Des voyous ! Des voyous ! Tous plus ingrats les uns que les autres.

LINDA. — Pas plus ingrats que ses propres fils, si vous voulez que je vous dise ! Il est là tout seul, dans sa voiture, à conduire pendant 700 miles... Et quand il arrive à destination, personne ne le connaît, personne ne l'attend... Est-ce qu'on sait tout ce qui peut traverser l'esprit d'un type qui fait 700 miles tout seul ? Sans avoir gagné un cent ? Et il parle tout seul... Et alors ? Et il va trouver Charley, et il le tape de 50 dollars... et il essaie de me faire croire qu'il les a gagnés... Et vous croyez que ça peut durer toujours, ça ? Qu'est-ce qu'il a comme récompense, voulez-vous me le dire ? 63 ans ! 63 ans, et voir ce que sont devenus ses deux fils, ses deux fils qu'il aime plus que tout au monde : un coureur...

HAPPY, *vexé.* — Maman...

Et Biff le regarde toujours, presque méprisant.

LINDA. — Un coureur... c'est ce que tu es, mon ange. *(A Biff :)* Et toi ! Et l'amour que tu lui portais ? Vous étiez plus que père et fils. Vous étiez des amis. Et tu lui téléphonais tous les soirs. Et il ne vivait pas de toute la

journée, impatient qu'il était de rentrer pour te retrouver ... toi...

BIFF, *il refuse évidemment la discussion.* — Bon, bon, je reprendrai ma chambre là-haut. Je retrouverai du travail... je me tiendrai un peu à l'écart, c'est tout...

LINDA. — Non, Biff, tu ne peux pas vivre ici, et te battre tout le temps avec lui !

BIFF. — Il m'a flanqué à la porte de cette maison, si tu veux bien...

LINDA. — Pourquoi ? Je n'ai jamais su pourquoi ?

BIFF, *fermé.* — C'est un tricheur... Moi, je le sais, que c'est un tricheur... Moi, je le connais tel qu'il est.

LINDA. — Un tricheur ? Pourquoi un tricheur ? Comment ? Pourquoi ?

BIFF. — Il ne faudrait tout de même pas tout rejeter sur mon dos, hein ? C'est une affaire entre lui et moi, voilà ! Je travaillerai. Je lui donnerai la moitié de ce que je gagne. Il sera à l'abri de tout. Bonsoir...

Il fait mine de sortir.

LINDA. — Il ne sera pas à l'abri de tout.

BIFF, *rageur, depuis les marches.* — Je hais cette ville ! Je la hais et je vais y rester ! Qu'est-ce que tu veux de plus...

LINDA. — Cet homme est occupé à mourir, Biff...

Happy se retourne vers elle vivement.

BIFF, *après un temps.* — A mourir ?

LINDA. — Il a essayé de se suicider.

BIFF, *horrifié.* — Comment ?

LINDA. — Moi, je tiens le coup... mais c'est au jour le jour...

BIFF. — Qu'est-ce que tu dis ?

LINDA. — Je t'ai écrit qu'il avait eu un accident de voiture... Non ? Tu te rappelles ? En février ?

BIFF. — Et alors ?

LINDA. — L'inspecteur de l'assurance est venu. Il m'a dit... il m'a dit qu'ils avaient la preuve... la preuve que tous ses accidents de voiture des dernières semaines n'étaient pas des accidents.

HAPPY. — Ils mentent. Comment peut-on prouver ça ?

LINDA. — Il y a une femme... *(Elle marque un petit temps. Biff, vite, laisse échapper : « Quelle femme ? », puis se tait tout de suite... Presqu'en même temps que lui, Linda continue :)* et cette femme... Qu'est-ce que tu disais ?

BIFF, *se réveillant.* — Moi ? Rien. Continue.

LINDA. — Mais qu'est-ce que tu viens de dire, toi ?

BIFF. — Rien ! J'ai dit : « quelle femme ? » c'est tout.

HAPPY, *avec un haussement d'épaules.* — Continue, maman...

LINDA. — Eh bien... il paraît que cette femme était sur la route, et qu'elle a très bien vu la voiture. Elle a déclaré qu'il ne conduisait pas vite du tout, qu'il n'avait pas dérapé du tout. Elle a déclaré qu'il était sur le petit pont, et que délibérément il avait lancé la voiture dans le parapet. C'est uniquement parce qu'il n'y a pas d'eau à cet endroit là qu'il s'en est sorti... Voilà...

BIFF. — Il se sera endormi au volant. Ce n'est pas la première fois.

LINDA. — Je ne crois pas qu'il s'était endormi.

BIFF. — Pourquoi pas ?

LINDA. — Le mois passé... *(Elle a du mal à parler.)* Oh ! mes enfants... quand je pense que pour vous, il représente si peu de chose, et que moi, je sais tout ce qu'il y a en lui... *(Un sanglot.)* Le mois passé, il y avait un plomb à remplacer, j'étais descendue à la cave et j'ai trouvé... enfin, j'ai fait tomber... un tuyau de caoutchouc.

HAPPY. — Un tuyau de caoutchouc ?

LINDA. — Oui. J'avais déjà remarqué qu'il avait installé une prise à gaz, sur la conduite, juste au-dessus du chauffe-eau...

HAPPY. — Et alors ?

LINDA, *révoltée.* — Tu ne comprends pas, non ? Une nouvelle prise, et un tuyau pour amener le gaz jusque dans la petite remise, là, derrière, tu ne comprends pas, non ?

BIFF. — Mais qu'est-ce que ça prouve, maman ? Pourquoi aurait-il besoin de toute cette mise en scène ? Le chauffe-eau lui suffirait s'il avait ça dans la tête...

LINDA. — Il y a une veilleuse de sécurité au chauffe-eau. Pas moyen d'avoir du gaz sans l'avoir allumée. Et il le sait bien !

BIFF, *chez qui la crainte monte.* — Tu l'as fait enlever, j'espère, cette nouvelle prise de gaz ?

LINDA, *en larmes.* — Je n'ai pas osé. Comment pourrais-je le lui dire en face ? C'est son secret. C'est son tourment. Biff... il avait mis toute sa force en vous, et vous lui avez tourné le dos. Biff, je te le jure devant Dieu, sa vie est entre tes mains.

HAPPY, *évasif.* — Ecoute-moi cette grande folle ! Voyons, voyons !

BIFF. — Cesse de t'en faire, ma grande folle *(Il l'embrasse.)* Tout va s'arranger. J'ai été négligent, je sais... Mais maintenant, je vais rester là et faire mon possible, maman, je te le jure... *(A genoux devant elle, presque fiévreux :)* C'est que tu vois, maman, le malheur... c'est que je ne comprends rien aux affaires. Ce n'est pas faute d'essayer, tu sais. J'ai essayé, j'essaierai encore... peut-être que je réussirai cette fois-ci.

HAPPY. — Bien sûr que tu réussiras. Tu n'as eu qu'un seul tort dans les affaires, jusqu'ici tu n'as jamais fait d'effort pour plaire aux gens.

BIFF, *sec.* — Je sais...

HAPPY. — Quand tu travaillais chez Harrison, par exemple. Bob Harrison te portait aux nues, et voilà que tu te mets à chanter et siffler une chanson idiote dans l'ascenseur...

BIFF, *tout de suite dressé contre Happy.* — Et après ? Si ça me plaît à moi, de siffler...

HAPPY. — Tu t'imagines qu'on donne de l'avancement à un type qui siffle dans l'ascenseur ?

LINDA. — Ce n'est pas le moment de discuter ça, tout de même.

HAPPY. — C'est comme quand monsieur sortait au milieu de la journée, et allait nager au lieu de prendre son service...

BIFF. — Ça ne t'arrive jamais peut-être ? Monsieur ne prend jamais une demi-journée l'été ? Quand il fait beau ? Non ? Monsieur est un saint ?

HAPPY. — Si, mais je ne me coupe pas.

LINDA. — Mes enfants !

HAPPY. — Quand je me paie une petite sortie, le patron peut appeler n'importe quel numéro où j'aurais une chance de me trouver, on lui jurera partout que je viens de sortir. Seulement, je vais te dire... même que ça ne me fait pas plaisir de te le dire, mais je te le dis quand même : il y a pas mal de gens, dans le monde des affaires, qui pensent que tu es un petit peu fou.

BIFF. — J'em... le monde des affaires.

HAPPY. — Parfait, parfait ! Tu l'em... parfait... mais ne te coupe pas...

LINDA. — Happy, je t'en prie...

BIFF. — Je me f... de ce qu'ils pensent, tu vois ? Ils se sont moqués de papa pendant des années... tu tiens à savoir pourquoi ? Parce que nous ne trouvons pas notre place dans cette ville de louftingues... Nous devrions fabriquer du ciment en plein air... Ou construire des toitures. Et un charpentier, ça a le droit de siffler, en plus...

Willy entre en scène brusquement.

WILLY. — Ton grand-père déjà, était plus qu'un charpentier. *(Un temps. Tout le monde observe Willy.)* Tu as 15 ans, Biff, tu auras toujours 15 ans. Bernard ne siffle pas dans les ascenseurs, je puis te l'assurer.

BIFF, *pour gagner Willy par un rire.* — Possible, mais toi, tu le fais.

WILLY. — De ma vie, je n'ai sifflé dans un ascenseur. Tiens-le-toi pour dit. Et dans le monde des affaires personne ne pense que « moi » je suis un fou.

BIFF, *toute colère retombée.* — Je ne voulais pas dire ça, papa. Ne prends pas tout au tragique.

WILLY. — Retourne dans l'ouest, fais le charpentier, garde tes vaches... amuse-toi...

LINDA. — Mais Willy, il disait justement...

HAPPY, *plein de bonnes intentions.* — Papa... si tu voulais bien...

WILLY, *couvrant ce bel effort, sans forcer le ton.* — Et ils se moquent de moi, hein ? Va dans n'importe quel grand magasin, à Boston, entre et dis tout haut le nom de Willy Loman... tu verras ce qui arrivera. C'est un type que tout le monde connaît !

BIFF, *soupirant.* — Bien Papa.

WILLY. — Tout le monde !

BIFF, *même jeu.* — Très bien.

WILLY. — Pourquoi cherches-tu toujours à m'insulter...

BIFF, *éclatant.* — Je n'ai pas dit un mot contre toi. *(A Linda :)* J'ai dit un seul mot contre lui ?

LINDA. — C'est vrai, Willy, pas un mot, c'est vrai.

WILLY, *tourné vers sa chambre.* — Tant mieux alors. Bonsoir.

LINDA. — Willy chéri ! Biff vient de prendre la décision...

WILLY, *à Biff.* — Si par hasard tu en avais marre d'être là à ne rien faire demain matin, tu pourrais peut-être peindre le plafond que j'ai installé dans le living ?

BIFF. — Je sors demain matin. Tôt.

HAPPY. — Il va voir Bill Olliver, papa.

WILLY, *intéressé.* — Olliver ? Pourquoi faire ?

BIFF, *sur ses gardes, mais sincère.* — Il a toujours dit qu'il me donnerait un coup de main. J'ai envie de me remettre un peu aux affaires. Je vais lui en parler...

LINDA. — Ce serait merveilleux, tu ne trouves pas ?

WILLY. — Laisse-le parler ! Qu'est-ce que ça pourrait bien avoir de merveilleux... Il y a cinquante types dans New-York qui seraient enchantés de lui donner un coup de main... *(A Biff :)* Articles de sport ?

BIFF. — Oui, je connais un peu le marché.

WILLY. — Il connaît un peu le marché ! Non, mais écoutez-le... tu connais le marché comme personne, oui ! Qu'est-ce qu'il t'offre ?

BIFF. — Comment veux-tu que je te réponde, je ne l'ai pas encore vu...

WILLY. — Qu'est-ce que tu me racontes alors ?

BIFF, *qui s'énerve.* — J'ai dit que j'avais « l'intention » d'aller le voir, c'est tout.

WILLY, *détourné.* — Ah oui, je vois, on fait des projets une fois de plus !

BIFF, *partant dans l'escalier.* — Oh ! m... tiens, j'aime encore mieux aller me coucher...

WILLY, *épiant.* — Pas de grossièretés dans cette maison.

BIFF. — Depuis quand fais-tu la petite bouche ?

HAPPY, *cherchant à les arrêter tous les deux.* — Je vous en prie...

WILLY. — Je te défends de me parler sur ce ton, tu entends, je te défends.

HAPPY, *accroché à Biff, hurlant.* — Je vous en prie, laissez-moi parler, j'ai une idée. Une idée de première, et j'aimerais autant qu'on en discute tout de suite. Et qu'on essaie tous d'y voir un peu clair. La dernière fois que je suis allé en Floride, j'ai pensé à des tas de moyens de vendre des articles de sport. Et voilà tout d'un coup que ça me revient. Biff, toi et moi... on lance un genre... un type... le genre Loman. On fait un entraînement de quelques semaines et on commence les démonstrations, tu saisis ?

WILLY. — Pas mauvaise, son idée...

HAPPY. — Laisse-moi dire... On forme deux équipes de basket-ball, tu saisis ? Ou deux

équipes de water-polo... et nous jouons l'un contre l'autre. C'est une publicité qui vaut des millions. Deux frères, tu saisis ? Les deux frères Loman. On fait des petites expositions dans tous les halls d'hôtel... Et des fanions sur les terrains de sport : les frères Loman. Mon vieux, on en vendrait, tu sais, des articles de sport...

WILLY. — Elle vaut un million, son idée...

LINDA. — C'est magnifique.

BIFF. — Et ça tombe bien, je n'ai jamais été en meilleure forme...

HAPPY. — Et ce qu'il y a de plus excitant, hein, Biff, c'est que ça n'est pas du tout comme un métier ordinaire... Le terrain. Les matchs.

BIFF, *enthousiasmé.* — Tu parles...

WILLY. — Un million de dollars...

HAPPY. — Tu n'aurais aucune raison de t'en fatiguer, Biff ! La famille réunie. Comme avant. Les honneurs comme avant. Et quand tu aurais envie de faire un petit tour, ou d'aller nager, tu le ferais sans te gêner, sans que personne puisse venir te donner des ordres.

WILLY. — Oh ! mes enfants, vous vous donneriez un peu de mal... vous pourriez mettre le monde entier sur le derrière... le monde entier...

BIFF. — Je verrai Olliver demain matin, Happy.

LINDA. — Ah ! si les choses pouvaient commencer à s'arranger...

WILLY. — Mais n'interromps pas tout le temps... *(A Biff :)* Habille-toi pour aller voir Olliver... pas de veston sport... ou de pantalon de flanelle...

BIFF. — Non... non... je...

WILLY. — Un costume sérieux... un costume d'homme d'affaires. Et parle le moins possible... sans faire tes bonnes grosses blagues...

BIFF. — Il m'aimait bien, tu sais, il m'aimait bien...

LINDA. — Il t'adorait, oui...

WILLY. — Quand tu auras fini, toi... *(A Biff :)* Tu entres : sérieusement. Tu ne vas pas te présenter pour une place de débutant, hein ? Bon. Il y a de l'argent à la clef. Sois tranquille, distingué, sérieux. Tout le monde aime les blagueurs, mais personne ne leur prête de l'argent...

HAPPY. — J'essaierai d'en ramasser un peu aussi, moi, Biff, je suis sûr qu'il y a moyen.

WILLY. — Je vous prédis un bel avenir, mes petis enfants. Et je vous prédis que les ennuis sont finis. Et mettez-vous bien ceci dans la tête : il faut demander beaucoup pour obtenir beaucoup. Demande 15.000 dollars. Combien allais-tu demander ?

BIFF, *mollement* — Est-ce que je sais, moi...

WILLY, *tout de suite énervé.* — Ne dis pas : « Est-ce que je sais moi ? », comme si tu avais 15 ans. Quand un homme entre quelque part avec l'intention de soulever 15.000 dollars, il ne dit pas : « Est-ce que je sais moi ? »

BIFF. — Remarque : 10 suffiraient...

WILLY. — Ne fais pas le modeste. Tu pars toujours de trop bas. Entre... avec un bon rire. N'aie pas l'air soucieux, surtout. Commence par une ou deux petites histoires, pour relever l'atmosphère. Ce n'est pas tellement ce qu'on dit qui compte, c'est la façon de le dire. C'est la personnalité qui l'emporte.

LINDA. — Olliver a toujours eu la meilleure opinion de lui...

WILLY, *criant.* — Tu veux me laisser parler, dis ?

BIFF. — Ne crie pas comme ça, papa.

WILLY. — J'avais la parole, non ?

Le ton monte.

BIFF. — Je n'aime pas t'entendre crier sur elle, et je te le dis, c'est tout.

WILLY. — Mais dis donc, mon petit ami ! Tu essaies de diriger la maison, ou quoi ?

LINDA. — Willy...

WILLY, *se retournant contre elle avec fureur.* — Toi, sacré nom, j'aimerais beaucoup que tu cesses de lui donner raison...

BIFF, *hors de lui.* — Cesse de crier sur elle !

WILLY, *dont le ton tombe brusquement comme celui d'un homme abattu, presque coupable.* — Bien des choses de ma part à Olliver... peut-être qu'il se souvient de moi...

Il disparaît dans sa chambre.

LINDA, *à mi-voix.* — Tu avais besoin de te mêler de ça... *(Biff se détourne.)* Tu n'as pas vu comme il s'était radouci, quand tu lui disais tes projets ? Quand il te voyait plein d'espoir ? *(Rejoignant Biff :)* Suis-le, souhaite-lui bonne nuit ! Ne le laisse pas aller au lit comme ça !

HAPPY. — Allons Biff, un bon mouvement... pour le remonter...

LINDA. — Je t'en prie chéri, un petit « bonsoir papa », tout simplement... Il faut si peu de choses pour le rendre heureux. Viens. *(Elle sort à son tour, criant vers l'étage :)* Tes pyjamas sont dans la salle de bain, Willy.

HAPPY, *qui l'a regardée sortir.* — Quelle femme ! On n'en fait plus comme elle, le moule est cassé...

BIFF, *tout à ses idées.* — Il n'a plus de fixe, et il travaille à la commission ! Mon Dieu, mon Dieu !

HAPPY. — Tu sais, il vaut mieux regarder les choses en face. Il n'a jamais été un vendeur extraordinaire. Seulement, il faut admettre qu'il a parfois des côtés charmants.

BIFF. — Prête-moi 100 dollars, tu veux ? Je voudrais acheter des cravates.

HAPPY. — Je connais un magasin formidable. Ils ont un choix de Dieu le Père. St tu mettais une de mes chemises à rayures demain ?

BIFF, *très ému.* — Elle a des cheveux gris. Elle devient vieille. *(Se reprenant :)* Il n'a qu'à bien se tenir, Olliver, demain. Je te le dit ! Je me sens capable de tout.

HAPPY. — Viens maintenant. Viens dire tout ça à papa. Histoire de lui donner un petit coup de fouet ! Viens.

BIFF. — Tu te rends compte ? Avec 10.000 dollars, mon vieux ?

HAPPY, *comme ils se dirigent vers l'escalier.*

— Ça, c'est parler, Biff... C'est la première ois que je retrouve mon vieux Biff ! Mon vieux iff sûr de lui. *(Les voix s'éloignent.)* Tu vas ivre avec moi, tiens... et toutes les filles que u voudras, hein... parce que... tu sais...

LINDA, *entrant dans la chambre à coucher, t parlant à Willy qui est toujours dans la salle e bain.* — Est-ce que tu ne pourrais pas arran- er cette douche ? Elle fuit...

WILLY, *de la salle de bain.* — Tout tombe en morceaux dans cette boîte, alors ? On devrait ui faire un procès, tiens, à ce nom de d... e plombier ! Quand je pense que je viens à eine de terminer les mensualités, et que ce ale truc... Oh !

LINDA, *après un temps et tout en faisant la ouverture.* — Je me demande si Olliver le econnaitra... tu crois que oui ?

WILLY, *sortant de la salle de bain, en pyja- nas.* — S'il le reconnaitra ? Tu es folle ? Mais 'il était resté chez Olliver, il serait directeur l'heure qu'il est ! Attends voir qu'Olliver se end compte à qui il a affaire ! Un seul regard, iens... Les jeunes gens moyens, de nos jours, es jeunes gens moyens sont à zéro... *(Il se met u lit.)* A zéro... La chance qu'il a eue, lui, 'est de flâner un peu. De ne pas se presser... *(Biff et Happy entrent. Un temps.)* J'ai été eureux d'apprendre tout ça, mon garçon...

HAPPY. — Il avait envie de te dire bonsoir, u vois ?

WILLY, *ému, à Biff.* — Je vois. F...-lui un grand coup sur la tête, hein, à Olliver... Tu vais autre chose à me dire ?

BIFF, *à voix basse.* — De ne plus t'en faire, papa. Bonne nuit...

WILLY, *incorrigible.* — Et si quelque chose tombe de la table pendant que tu lui parles... un paquet de cigarettes, ou un truc quelcon- que, ne le ramasse pas... Il y a des garçons de bureau pour ça.

LINDA. — Je vais lui préparer un de ces petits déjeuners solides !

WILLY. — Si tu me laissais finir, hein ? *(A Biff :)* Et dis-lui que dans l'ouest, tu étais dans les affaires. Pas la peine de parler du travail de ferme...

BIFF, *excédé.* — Parfait, papa.

LINDA. — Eh bien, je CROIS qu'on a pensé à tout...

WILLY, *la coupant.* — Et ne solde pas tes idées, s'il te plaît ! 15.000 dollars, pas moins.

BIFF, *qui n'en peut plus.* — Bon, bon. Bonne nuit, maman...

WILLY. — Il y a une force en toi, Biff. Une grande force. Il faut que tu le saches.

Il retombe sur le lit, épuisé. Biff sort.

LINDA, *derrière Biff.* — Dors bien, mon chéri !

HAPPY. — Maman, je voulais te dire... j'ai envie de me marier.

LINDA. — Va dormir, chéri.

HAPPY, *partant.* — Je voulais te le dire, c'est tout.

WILLY. — Que Dieu vous garde ! Bon travail. *(Happy est sorti.)* Mon Dieu, tu te rappelles le championnat de la ville, au stade ? Quand son équipe est sortie... Tu te rappelles ? Il était le plus grand...

LINDA. — Oui... il était tout doré...

Biff passe dans la cuisine obscure, prend une cigarette, et sort de la maison. A l'avant-scène, il s'arrête et fume, la tête levée.

WILLY. — Et le soleil autour de lui... le soleil... Tu te rappelles comme il m'a fait signe ? Les hurlements fusaient de partout quand il est sorti... Loman ! Loman ! Loman ! Dieu tout puissant... Il réussira très vite, tu verras... un type comme lui... une étoile de première grandeur comme lui, ça ne s'éteint pas...

La lumière sur Willy descend. Mais derrière le mur de la cuisine, dans l'ombre, la petite flamme du chauffe-eau monte et rougeoie.

LINDA, *timidement.* — Willy chéri, qu'est-ce qu'il y a contre toi ?

WILLY. — Je suis tellement fatigué ! Ne parle plus, tu veux ?

Biff, lentement, retourne dans la cuisine, et là, regarde longuement le chauffe-eau.

LINDA. — Tu n'oublieras pas de demander à Howard de te donner un travail sur New-York ?

WILLY. — Demain matin. Première heure. J'arrange tout.

Biff passe la main derrière le radiateur, et en retire le tuyau de caoutchouc. Horrifié, il lève la tête vers la chambre de Willy. Il enroule le tuyau autour de sa main, et comme un souffle, passe dans l'escalier.

RIDEAU

ACTE II

Willy, en bras de chemise, assis à la table de la cuisine, boit à petits coups le café du matin.

WILLY. — Il est merveilleux ton café... A lui tout seul, c'est un repas...

LINDA. — Je te fais des œufs ?

WILLY. — Non... Cesse de t'agiter !

LINDA. — Tu as une mine reposée, chéri... Je suis ravie !

WILLY, *détendu, heureux.* — J'ai dormi comme une souche ! C'est bien la première fois depuis des mois. Tu te rends compte, un mardi matin, dormir jusqu'à dix heures ? Les garçons sont partis de bonne heure, il me semble ?

LINDA. — A huit heures, ils étaient sortis tous les deux !

WILLY. — Parfait.

LINDA, *un peu sentimentale.* — Ça m'a fait quelque chose de les voir partir ensemble ! Biff était méconnaissable. Il avait l'air plein d'espoir. C'est tout juste s'il avait la patience d'attendre son entrevue avec Olliver.

WILLY. — Il est en train de changer celui-là, je te le dis. Il a pris son vrai départ. Il y a des gens, comme ça, qui mettent le temps à prendre leur vrai départ. Comment était-il habillé ?

LINDA. — Son costume bleu. Il a une allure, dans ce costume ! Comment pourrait-on lui refuser quelque chose dans ce costume ?

WILLY. — Bien sûr, bien sûr ! *(Il se lève, met son veston.)* Tiens ! En rentrant ce soir, j'irai chercher des semences...

LINDA. — C'est une idée comme une autre. *(Elle rit.)* Malheureusement, nous n'avons jamais de soleil ici. Il ne poussera rien du tout.

WILLY. — Patience ! Bientôt, on aura une petite maison à la campagne. Je planterai des légumes, j'élèverai quelques poulets... Tu verras ! le temps de se retourner...

LINDA, *radieuse, bien plus parce qu'elle le voit heureux que parce qu'elle croit à la réussite proche.* — Oui, chéri ! Le temps de se retourner...

WILLY. — Les garçons se marieront, ils viendront passer le week-end. Peut-être que je bâtirai une petite annexe pour eux. Ce ne serait rien du tout, avec les outils que j'ai... Faudrait tout juste un peu de bois de charpente... et un peu de tranquillité d'esprit.

LINDA. — Tiens ! J'ai réparé la doublure de ton veston.

WILLY. — Je pourrais même en bâtir deux d'annexes... Non ? Pour qu'ils puissent y venir tous ensemble. *(Brusque :)* Il ne t'a pas dit combien il comptait demander à Olliver ?

LINDA. — Non... 10 ou 15 mille, je pense... *(Timidement :)* Tu parleras à Howard aujourd'hui ?

WILLY, *important.* — Et comment... Je lui mettrai le marché en main. Je ne veux plus faire de la route, c'est tout...

LINDA. — Willy, tu devrais... demander... une avance... tu sais... pour les primes d'assurances... On est déjà dans les prolongations...

WILLY. — Ça fait cent... et...

LINDA. — Cent huit : on est un peu à court...

WILLY. — On est à court ?... Comment ça se fait ?

LINDA. — Eh ! bien ! Il y a d'abord eu le coup du moteur de la voiture...

WILLY. — Studebaker de m... !

LINDA. — Il reste un paiement à faire sur le réfrigérateur...

WILLY. — Mais il vient encore d'être en panne !

LINDA. — Dis donc, chéri, il est vieux...

WILLY. — On aurait mieux fait de prendre une marque connue, du premier coup. Regarde Charley... Il a pris un Général Electric... Il y a vingt ans de ça... Il tient toujours !

LINDA. — Mais Willy...

WILLY. — Tu avais jamais entendu parler d'un réfrigérateur « Cri du cœur » toi ? Avant. Je voudrais tout de même bien être tout à fait propriétaire d'un truc avant qu'il ne soit en morceaux... Nous, on fait toujours la course à la ferraille. On essaie de la battre d'une longueur... La voiture est payée, mais elle ne tient plus ensemble. Et le frigo bouffe une courroie par semaine. C'est calculé, tout ça, tu vois ? C'est calculé. Le jour où tu as tout payé, le truc te claque dans les mains.

LINDA, *reboutonnant le veston au fur et mesure qu'il le déboutonne.* — Compte qu'en tout, 200 dollars nous tireraient d'affaire, chéri ! Y compris le dernier terme de l'hypothèque... après ça, la maison est à nous.

WILLY, *boudeur.* — Après 25 ans !

LINDA. — Biff avait neuf ans quand nous l'avons achetée.

WILLY. — Eh bien ça, c'est pas mal ! Tenir le coup pendant 25 ans !...

LINDA. — C'est un bail !

WILLY. — Quand je pense à tout le ciment

tout le bois, tout le travail que j'y ai mis dans cette maison ! Il n'y a pas une crevasse à y trouver, de la cave au grenier.

LINDA. — On en a eu ce qu'on en attendait, tout de même ?

WILLY. — C'est à voir ! Un de ces quatre matins, des étrangers pousseront notre porte et on ne parlera plus de nous. Si seulement Biff s'y installait pour y fonder un foyer... *(Brusque :)* Au revoir, je suis en retard.

LINDA. — Oh... et moi qui oubliais ! Ils t'attendent pour dîner.

WILLY. — Moi ?

LINDA. — Restaurant Frank, 46me rue, près de la 6me avenue.

WILLY, *radieux.* — Non ? C'est vrai ? Et toi ?

LINDA. — Non, non, non ! Vous trois... seulement vous trois... Vous ferez un dîner du tonnerre...

WILLY. — Ça alors ! Qui a pensé à ça ?

LINDA. — Biff est venu me trouver ce matin et m'a dit : « Tu diras à papa qu'on lui paiera un dîner du tonnerre ». A 6 heures : tes deux garçons et toi.

WILLY. — Tu parles d'une bonne nouvelle... Il n'a qu'à bien se tenir, Howard. Je te le dis. Je lui demande une avance, je me fais nommer à New-York. Il n'a qu'à bien se tenir, je me sens capable de tout.

LINDA. — Ça, c'est parler, Willy !

WILLY. — Plus jamais, je ne me laisserai distancer, plus jamais !

LINDA, *très près de lui.* — Les choses s'arrangent, n'est-ce pas, Willy ? On le sent, non ?

WILLY. — Comme si on y était. Au revoir. Je suis en retard.

LINDA, *derrière lui, avec un mouchoir.* — Tu as tes lunettes ?

WILLY, *se tâtant.* — Oui, oui. Je les ai, là.

LINDA. — Tes gouttes ?

WILLY. — Mes gouttes, là...

LINDA. — Tiens, un mouchoir.

WILLY. — Mouchoir, parfait.

LINDA. — Fais attention en conduisant, chéri !

Elle l'embrasse, un bas de soie à la main. Un bas de soie que Willy remarque.

WILLY. — Quand cesseras-tu de réparer éternellement des bas de soie... du moins quand je suis là ? Ça m'énerve ! Si tu savais... je t'en prie...

Linda froisse le bas dans la main, tout en suivant Willy dans le jardin.

LINDA. — N'oublie pas : restaurant Frank.

WILLY, *dans le jardin.* — Tu crois que ça pousserait, des betteraves, ici ?

LINDA, *avec un rire.* — Depuis le temps que tu essaies...

WILLY, *soupirant.* — Oui. Repose-toi, hein ! Ne travaille pas toute la journée. Promis ?

Il est parti.

LINDA. — Sois prudent ! *(Un dernier signe de la main. Puis la sonnerie du téléphone : Linda y court.)* « Allo ? Oh. Biff ! Je suis contente de t'entendre... Je viens de lui dire, oui, à l'instant, je viens de lui dire. Oui, oui. Il sera là pour dîner... à 6 heures. Tu vois, je n'ai pas oublié. Ecoute... j'étais impatiente de te dire. Tu sais, le tuyau de caoutchouc dont je t'avais parlé ? Le tuyau de caoutchouc du chauffe-eau ? Figure-toi que ce matin, je me décide à le faire disparaître... Eh bien, il était parti. Tu te rends compte ? Parti. Il l'a enlevé lui-même. Il n'y est plus. *(Un temps.)* Quand ça ? Oh... C'est toi qui l'a pris. Oh... bien. J'avais cru qu'il l'avait enlevé lui-même. Mais non, chéri, je ne m'en fais pas. Il est parti de tellement bonne humeur, ce matin... comme avant, tu sais, exactement comme avant. Non, je n'ai plus peur du tout. Tu as vu M. Olliver ? Ah ! Très bien... Tu l'attends là, alors ? Et tâche de lui faire une bonne impression, chéri... oui ? Et ne t'énerve pas en l'attendant. Et amuse-toi bien avec papa. Il aura peut-être de bonnes nouvelles, lui aussi... Oui, oui. Un emploi à New-York. Sois gentil avec lui, ce soir... sois tendre avec lui. Si tu savais... *(Elle tremble presque, partagée entre le chagrin et l'espoir.)* Oh ! oui ! Biff ! Merveilleux... Merci, chéri. Ton bras sur ses épaules, au restaurant... c'est ça... et un bon sourire. Oui, mon petit. Au revoir, mon petit. Tu as ton peigne ? Parfait. Au revoir, mon chéri. »

Pendant qu'elle parle, Howard Wagner, 36 ans, paraît en scène. Il pousse devant lui une petite table roulante, supportant une machine à enregistrer. Il y met le contact. Ceci se passe à l'avant-scène gauche. La lumière monte sur Howard au fur et à mesure qu'elle baisse sur Linda. Howard, affairé devant sa machine, n'a qu'un regard vague, par dessus l'épaule, vers Willy, lorsque ce dernier se dirige vers lui.

WILLY. — Hem...

HOWARD. — Bonjour, Willy... entrez.

WILLY. — Je voudrais vous parler, Howard...

HOWARD, *toujours affairé.* — Je vous fais attendre une minute... hein... Désolé.

WILLY. — Qu'est-ce que vous avez là ?

HOWARD. — Jamais vu ça ? Un enregistreur sur fil...

WILLY. — Oh !... Je pourrais vous parler un moment ?

HOWARD. — Pour enregistrer des trucs, vous savez. Je l'ai depuis hier. C'est la machine la plus excitante que j'aie jamais eue. Elle m'a fait passer une nuit blanche.

WILLY. — Qu'est-ce que vous allez en faire ?

HOWARD. — Je l'ai achetée pour le courrier, mais on peut en faire des tas de choses. Ecoutez... Je l'avais à la maison hier soir. Ecoutez ce que j'ai enregistré. Il y a d'abord ma fille. *(Il met l'appareil en marche. On entend un air que quelqu'un siffle.)* Vous l'entendez siffler, cette gamine ?

WILLY. — Naturel, hein ?

HOWARD. — Elle n'a que sept ans... Vous vous rendez compte, l'oreille qu'elle a !

WILLY. — C'est formidable... J'aurais voulu vous demander...

Les sifflotements s'arrêtent. Voix de la petite fille : « Toi maintenant, papa ».

HOWARD. — Elle m'adore, cette gosse. *(On entend la même chanson sifflée.)* Ça, c'est moi.

WILLY. — Vous sifflez drôlement bien...

Nouvel arrêt de la chanson. Un temps.

HOWARD. — Chut... écoutez ça... mon fils...

LE FILS. — La capitale de l'Alabama est Montgoméry, la capitale de l'Arizona est Phœnix, la capitale de l'Arkansas est Little Rock, la capitale de la Californie est Sacramento.

HOWARD, *cinq doigts levés.* — Cinq ans !

WILLY. — Il finira speaker, pour sûr...

LE FILS, *continuant.* — La capitale...

HOWARD. — Et dans l'ordre alphabétique, hein... *(Arrêt brusque.)* Ah ! oui ! c'est la bonne. Elle s'était emberlificotée dans le fil !

WILLY. — Eh bien, ma parole, c'est un appareil tout à fait...

HOWARD. — Taisez-vous, pour l'amour de Dieu !

LE FILS. — Il est neuf heures, à la montre Oméga, et moi, je vais me coucher.

WILLY. — Tout à fait...

HOWARD. — Une seconde... ma femme maintenant...

Un temps.

VOIX DE HOWARD. — Vas-y... Dis quelque chose... N'importe quoi.

VOIX DE SA FEMME. — Je ne trouve rien à dire.

VOIX DE HOWARD. — Mais dis n'importe quoi... Ça tourne...

VOIX DE SA FEMME, *soumise.* — Bonjour tout le monde. *(Silence.)* Oh ! Howard ! Je ne peux pas parler devant ce machin...

HOWARD, *coupant le contact.* — C'était ma femme !

WILLY. — Elle est merveilleuse cette machine... *(Comme un enfant :)* Est-ce que nous pourrions...

HOWARD. — Vous savez qu'après ça, on peut m'enlever ma caméra, ma scie musicale, et toutes les babioles qui m'amusaient, hein... C'est ce que je connais de plus passionnant.

WILLY. — Oui... Je crois bien que je vais m'en acheter une aussi, tiens...

HOWARD. — 150 dollars ! On aurait tort de s'en passer... Par exemple : vous avez envie d'entendre un programme de radio... seulement vous êtes occupé à cette heure là... Eh bien ! La bonne ouvre la radio, elle fait tourner le machin, là, et le tour est joué.

WILLY. — Et quand on rentre chez soi...

HOWARD. — Quand on rentre chez soi, qu'il soit minuit, une heure du matin ou même plus tard, on s'assied bien tranquillement avec son coca-cola, on met la machine en marche et voilà : on a son petit programme préféré au milieu de la nuit.

WILLY. — Il faudrait vraiment que j'en achète une... Ça m'arrive tellement souvent d'être en route, et de penser à tout ce que je rate à la radio pendant ce temps-là...

HOWARD. — Vous n'avez pas de poste dans la voiture ?

WILLY. — Si, bien sûr... mais on n'y pense pas toujours.

HOWARD, *l'œil rond.* — Mais dites donc, vous... je vous croyais à Boston ?

WILLY. — Justement, je voulais vous en parler, Howard. Vous avez un moment ?

Il prend une chaise et s'assied.

HOWARD. — Qu'est-ce qui vous arrive ? Qu'est-ce que vous faites là ?

WILLY. — Eh bien...

HOWARD. — Vous n'avez pas eu un autre accident de voiture, non ?

WILLY. — Mais non !

HOWARD. — Vous m'avez fait peur, tiens, pendant une minute... Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

WILLY. — Eh bien... pour tout vous dire, Howard... j'ai pris la décision de ne plus voyager.

HOWARD. — De ne plus voyager ? Mais qu'est-ce que vous ferez, alors ?

WILLY. — Vous vous souvenez, à Noël, quand vous avez organisé la petite réception, ici ?

HOWARD. — Ici ?

WILLY. — Oui, ici.

HOWARD. — Ah ! oui ! Je me rappelle... Seulement, voilà, je n'ai rien trouvé.

WILLY. — Il faut que je vous dise, Howard... mes garçons sont grands à présent. Je n'ai plus besoin de grand chose... si je ramène 65 dollars à la maison, par semaine... je m'en sors très bien.

HOWARD. — D'accord, Willy, mais...

WILLY. — Et pour être tout à fait franc, hein, entre nous... je me sens un peu fatigué.

HOWARD. — C'est possible, Willy... C'est même compréhensible... mais vous êtes un spécialiste de la province. Nous vivons sur la province. Si nous avons six représentants à New-York, c'est le bout du monde...

WILLY. — Dieu sait que je n'ai jamais rien demandé à personne, Howard... mais j'étais déjà dans la maison, quand vous y arriviez sur les bras de votre père...

HOWARD, *qui a entendu cette histoire mille fois.* — Je sais tout ça, Willy...

WILLY. — Même que le jour de votre naissance, votre père est venu me trouver pour me demander ce que je pensais du prénom Howard... Dieu ait son âme !

HOWARD. — Je suis très sensible à tout ce que vous me dites là, Willy... Malheureusement, je n'ai pas de boulot sur New-York. J'en aurais un, je vous le donnerais tout de suite, mais je n'en ai pas... pas du tout.

Il cherche son briquet. Willy le voit sur la table, le prend, le lui donne. Un temps.

WILLY, *dont le ton monte.* — Howard ! Tout ce qu'il me faut pour vivre, moi, c'est 50 dollars par semaine...

HOWARD. — Mais, mon vieux, soyez raisonnable !

WILLY. — Vous ne mettez pas en doute mes capacités de vendeur tout de même !

HOWARD. — Je suis dans les affaires, mon vieux ! Je demande à chacun d'apporter sa contribution au travail que je fais.

WILLY, *désespéré.* — J'aimerais tout de même vous raconter une petite histoire...

HOWARD. — Les affaires sont les affaires, Willy...

WILLY, *coléreux.* — Les affaires sont les affaires, d'accord, mais je vous serais reconnaissant de m'écouter une minute. Vous ne savez pas ce qui se passe. Quand j'étais jeune, dix-huit ans, dix-neuf peut-être... je faisais déjà la province. Et je me demandais si j'allais continuer ce métier-là, j'avais une envie folle d'aller en Alaska. Il faut vous dire qu'on voyait jusqu'à trois ruées vers l'or par mois, et moi, j'avais envie d'y aller à mon tour, par jeu, presque par curiosité.

HOWARD, *à peine poli.* — Vraiment ?

WILLY. — C'est comme ça, mon père a passé des années en Alaska. C'était un homme aventureux et, dans la famille, on n'avait pas froid aux yeux. Ce qui fait que je m'étais dit que j'irais peut-être bien avec mon frère aîné, pour essayer de retrouver le père et nous installer avec lui. Je m'étais presque décidé, quand j'ai fait la connaissance d'un voyageur de commerce, dans un hôtel. Il s'appelait David Singleman. Il avait 84 ans et il avait traîné ses marchandises dans 31 Etats. Il montait dans sa chambre, le vieux Dave, je me rappelle très bien... Il mettait de vieilles pantoufles de velours vert... il décrochait le téléphone et sans quitter sa chambre, rien qu'en appelant ses clients, il gagnait sa vie. Quand j'ai vu ça, j'ai compris que le métier de voyageur de commerce, c'était le plus beau métier qu'un homme puisse imaginer... Parce qu'enfin, où pourrait-on trouver un métier, où un homme de 84 ans connaît dans 20 ou 30 villes différentes des tas de gens qui l'aiment, qui l'aident, qui se souviennent de lui. D'ailleurs, quand il mourut, le vieux Dave... et il eut vraiment la mort d'un commis-voyageur, dans le wagon-fumoir du train de Boston, avec aux pieds ses pantoufles de velours vert... Quand il mourut donc, il y avait des centaines de clients et de collègues à son enterrement. Et pendant des mois après ça, il a fait mortel dans tous les trains. *(Il se lève, mais Howard depuis le début ne le regarde pas.)* Dans le temps, on y mettait de la personnalité, Howard. On y mettait du respect, de la considération, de la camaraderie. De nos jours, tout ça s'est desséché, il n'y a plus la moindre amitié à trouver nulle part. Comprenez-vous ce que je veux dire, au moins ? Plus personne ne me montre plus d'amitié dans la clientèle. On dirait que plus personne ne me connaît.

HOWARD, *avec un mouvement, comme pour sortir.* — Justement... C'est bien l'ennui.

WILLY, *pressant.* — J'aurais 40 dollars par semaine, que je m'en contenterais ! C'est tout ce qu'il me faut, 40 dollars, Howard !

HOWARD. — Mais ça ne se trouve pas dans le pas d'un cheval, mon vieux...

WILLY. — Howard, l'année où Al Smith a eu son avancement, votre père est venu me trouver...

HOWARD. — J'ai des tas de gens à voir...

WILLY, *criant.* — Je vous parle de votre père. Et des promesses que nous avons échangées par dessus ce même bureau. Ne me dites pas que vous avez des tas de gens à voir... J'ai passé 34 ans dans cette maison, Howard, et voilà que je n'arrive même plus à payer mes primes d'assurances ! Un homme n'est pas un fruit, tout de même, dont on mange l'intérieur et dont on jette la peau... non ? *(Un temps.)* Ecoutez-moi bien. En 1928, j'avais eu une très bonne année, j'avais fait quelque chose comme 180 dollars de moyenne par semaine...

HOWARD, *impatient.* — Voyons, Willy, vous n'avez jamais fait...

WILLY, *hors de lui.* — 180 dollars par semaine, en 1928, je vous le dis, moi. Et votre père est venu me trouver, ou plus exactement, c'est moi qui suis venu. Dans ce bureau, tenez ! Dans ce même bureau, et il m'a mis la main sur l'épaule...

HOWARD, *se levant.* — Vous m'excuserez, mais j'ai vraiment des tas de gens à voir. Calmez-vous, je serai de retour dans une minute.

Après la sortie de Howard, la lumière monte sur sa chaise vide, aveuglante, terrible.

WILLY, *revenant vers la table.* — Calmez-vous... Pourquoi « Calmez-vous » ? Mais je criais, mon Dieu... J'étais en train de crier... Qu'est-ce qui m'a pris, moi... *(Il baisse brusquement le ton. Il s'adresse à la chaise éclairée, comme à un personnage.)* Frank... Frank... Tu te rappelles toi, ce que tu m'as dit... quand tu as mis ta main, sur mon épaule... hein... Frank...

Il s'est penché sur le bureau pour parler à ce fantôme et sa main heurte la machine enregistreuse, la met en marche, et immédiatement :

VOIX DU FILS DE HOWARD. — De New-York est Albany la capitale ; de l'Ohio est Cincinnati la capitale ; de Rhode-Island est...

WILLY, *dans un mouvement d'effroi.* — Ah ! Howard ! Howard !

HOWARD, *entrant précipitamment.* — Qu'est-ce qui arrive ?

WILLY. — Arrêtez ça... arrêtez ça... !

HOWARD, *coupant le contact.* — Ecoutez, Willy...

WILLY, *à bout, les mains sur les yeux.* — Du café... il me faut du café ! *(Il se dirige vers la sortie ; mais Howard l'arrête en lui mettant la main sur le bras. Soumis :)* Bon ! J'irai à Boston.

HOWARD. — Ce n'est plus la peine, Willy.

WILLY. — Pourquoi ?

HOWARD. — Ce n'est plus la peine, parce que je ne veux plus que vous voyagiez pour nous. Il y avait longtemps que j'avais envie de vous le dire...

WILLY. — Howard, est-ce que vous me mettez à la porte ?

HOWARD. — Ce qu'il vous faut, Willy, c'est du repos... beaucoup de repos.

WILLY. — Howard !

HOWARD. — Et le jour où vous vous sentirez mieux, vous nous reviendrez, on verra ce qu'on peut faire pour vous...

WILLY. — Mais il faut que je gagne ma vie, Howard... je ne peux pas me permettre de...

HOWARD, *il se fâche maintenant, et pour la première fois.* — Et vos fils, qu'est-ce qu'ils f... ? Ils ne peuvent pas vous aider un peu, non ?

WILLY. — Mes fils mettent au point une affaire très importante...

HOWARD. — Pas de fierté mal placée, Willy ! Allez trouver vos fils, dites-leur que vous êtes fatigué... Vous avez deux grands fils, n'est-ce pas ?

WILLY. — Bien sûr, mais en attendant...

HOWARD. — C'est arrangé, alors !

WILLY. — Très bien. J'irai à Boston demain.

HOWARD, *durement.* — Non.

WILLY, *il est presqu'en larmes.* — Mais je ne peux pas me jeter à la tête de mes fils. Je ne suis pas infirme...

HOWARD. — Mon vieux, je suis très occupé, ce matin...

WILLY, *accroché au bras de Howard.* — Howard, il faut me laisser aller à Boston...

HOWARD, *se dominant.* — Des tas de gens à voir ce matin. Asseyez-vous. Remettez-vous pendant cinq minutes et rentrez chez vous. J'ai besoin du bureau, Willy. *(Fausse sortie. Après un regard, il revient chercher la table roulante et l'enregistreur qu'il emmène.)* Une chose encore : si vous êtes dans le quartier, cette semaine, passez donc nous remettre la collection d'échantillons. Vous vous sentirez mieux, nous bavarderons tous les deux. Mais remettez-vous... il y a des gens là, dehors...

Howard sort, poussant la table vers la gauche. Willy a les yeux perdus dans l'espace. Il donne toutes les marques de l'épuisement. La musique s'élève. Enfin, Ben paraît à droite. Il porte sa valise et son parapluie.

WILLY, *pitoyable.* — Oh ! Ben, je voudrais tellement savoir comment tu t'y es pris. Je voudrais tellement connaître la réponse ! Est-ce que l'affaire de l'Alaska est déjà conclue ?

BEN. — Pourquoi perdre son temps quand on sait exactement ce qu'on veut Je n'ai fait qu'un petit voyage d'affaires, et mon bateau repart dans une heure. Je suis venu vous dire au revoir.

WILLY. — Ben, il faut que je te parle.

BEN, *avec son éternel regard à sa montre.* — Je n'ai pas le temps, William.

WILLY. — Rien ne me réussit, Ben... je ne sais comment m'y prendre.

La lumière change. Un rayon de soleil vient éclairer la scène.

BEN. — Ecoute-moi, William. J'ai acheté des coupes de bois en Alaska, il me faudrait un homme pour les surveiller.

WILLY. — Des coupes de bois ? La vie de plein air avec les deux garçons.

BEN. — Il y a tout un monde nouveau à ta porte, William... laisse tomber ces villes pleines de mots, de paiements par mensualités et de procès-verbaux... Serre les poings et pars faire fortune, là-haut...

WILLY. — Oui... Oh ! Oui... Linda, Linda !

Linda entre, rejeunie.

LINDA, *beaucoup plus froide.* — Oh ! vous voilà revenu ?

BEN. — Je ne fais que passer.

WILLY. — Linda, il me propose du travail en Alaska.

LINDA. — Mais tu as... *(A Ben :)* Il a une très belle situation ici.

WILLY. — Mais en Alaska, ma petite fille, je pourrais...

LINDA. — Tu en fais bien assez comme ça, Willy.

BEN. — Assez pour quoi, ma chère ?

LINDA, *butée.* — Assez pour être heureux avec nous, maintenant, ici. Ne lui mettez pas ces choses là dans la tête... *(Rire de Ben.)* Tout le monde ne peut pas partir à la conquête de l'univers, non ? On t'aime bien ici, les garçons t'adorent, et un de ces quatre matins tu entreras dans l'administration de la compagnie... le vieux Wagner te l'a dit, non ? que tu ferais partie du conseil d'administration si tu continuais comme ça ?

WILLY. — Evidemment ! J'abats un travail fou dans cette maison tu sais, Ben ? Je construis quelque chose, je te le dis. Et quand un homme construit quelque chose, il est dans le bon, tu ne crois pas ?

BEN, *narquois.* — Tu construis quelque chose ? Qu'est-ce que tu construis ? Essaie de mettre la main sur ce que tu construis ? Tu pourrais ?

WILLY, *ébranlé.* — Il a raison, Linda... Ce que je construis, c'est du vent !

LINDA. — Qu'est-ce que tu racontes ? *(A Ben :)* On connaît un type de 84 ans...

WILLY. — Ça c'est vrai, tiens, Ben... Même que quand je le regarde, cet homme-là, je me demande pourquoi je m'en fais...

BEN. — Bah...

WILLY. — Je te jure, Ben. Il s'installe dans n'importe quelle ville. Il décroche le téléphone

et il fait ses affaires... et il gagne bien sa vie. Tu sais comment ?

BEN, *saisissant sa valise.* — Il faut que je m'en aille, moi.

Biff en sweater de l'école supérieure, paraît portant une mallette.

WILLY, *retenant Ben.* — Regarde le gamin... *(Happy vient derrière Biff, chargé d'un équipement complet de football, protège-épaules, casque doré et culotte.)* Hier, personne ne le connaissait. Il n'a pas la moindre fortune. N'empêche que trois universités sont à ses genoux, à le supplier. Et c'est même ça que je trouve merveilleux dans ce pays... un homme peut très bien finir riche comme tout, rien que parce qu'il est sympathique, parce qu'on l'aime... *(Ben cherche toujours à s'éloigner.)* Essaie de comprendre, Ben... Je t'assure, je l'ai constaté moi-même, des tas de fois. Ce n'est pas une chose qu'on peut toucher du doigt comme une pièce de bois, mais c'est un fait.

BEN. — Adieu, William.

WILLY. — J'ai raison, hein, Ben ? Dis-moi que j'ai raison... j'ai besoin de ton avis.

BEN. — Il y a tout un monde nouveau à ta porte, William... Un monde d'où on sort riche. Riche.

Il est sorti. Bernard entre en courant.

BERNARD. — Oh, j'ai eu peur, j'ai cru que vous étiez déjà partis...

WILLY. — Quoi ? Quelle heure est-il ?

BERNARD. — Une heure et demie.

WILLY. — En route, mauvaise troupe... prochain arrêt, le stade. Les fanions ! Où sont les fanions ?

Il traverse le décor en ligne droite et disparaît dans le living-room.

LINDA, *à Biff.* — Tu as pris du linge de rechange ?

BIFF. — Si on partait ?

BERNARD. — Je porte ton casque, hein, Biff ?

HAPPY. — Non, moi je le porte.

BERNARD. — Biff, tu m'avais promis...

HAPPY. — Moi je le porte.

BERNARD. — Mais comment veux-tu que j'entre au vestiaire, si je n'ai rien à porter ?

LINDA. — Donne lui les protège-épaules.

Elle met son chapeau et son manteau dans la cuisine.

BIFF, *superbe.* — Donne-les lui, va...

HAPPY. — Ne nous perds pas surtout.

Willy entre vite, avec les fanions.

WILLY. — Vous les agiterez tous, dès que Biff entrera sur le terrain. *(Happy et Bernard sortent.)* Tu te sens bien, mon garçon ?

BIFF. — De première, papa.

WILLY. — En route ! *(Mouvement de sortie. Entre Charley rajeuni, en pantalons de golf.)* Je n'ai pas de place pour toi, Charley.

CHARLEY. — De la place ? Pourquoi faire ?

WILLY. — Dans la voiture.

CHARLEY. — Vous allez faire un tour ? Je voulais te proposer un petit rami !

WILLY, *dépassé.* — Un petit rami ? Est-ce que tu sais quel jour nous sommes ?

LINDA. — Bien sûr qu'il le sait, Willy ; il te fait marcher, voilà tout.

WILLY. — C'est drôle, c'est d'un drôle !

CHARLEY. — Linda, qu'est-ce qui arrive ?

LINDA. — Biff joue au stade !

CHARLEY. — Au base-ball ? Je croyais que la saison était finie...

WILLY. — Qu'il aille se faire f... Venez tous...

Il pousse tout son monde vers la sortie.

CHARLEY. — Vous n'avez pas entendu la nouvelle ?

WILLY. — Quelle nouvelles ?

CHARLEY. — A la radio ? Le stade vient de sauter...

WILLY. — Va te faire f... *(Rire de Charley.)* Allons vite, on est en retard !

CHARLEY, *derrière eux.* — Et ne te laisse pas faire, hein, Biff...

WILLY. — Je ne te trouve pas drôle, Charley ; c'est le plus beau jour de sa vie !

CHARLEY. — Willy, tu ne seras donc jamais sérieux ?

WILLY. — Ah, vraiment ? Eh bien, à partir de demain, tu riras beaucoup moins, parce que Biff fera une carrière de champion... Et qu'il se tapera 25.000 dollars par an à ton nez et à ta barbe.

CHARLEY. — Pas possible ?

WILLY, *protecteur.* — Comme je te le dis.

CHARLEY. — Je te demande pardon, Willy, je te demande pardon. Une dernière question, veux-tu ? Qu'est-ce que mon nez et ma barbe viennent faire là-dedans ?

WILLY. — Je vais te casser la figure, pauvre idiot ! Je vais te casser la figure... *(Charley lui échappe et sort ; Willy suit toujours criant :)* Pour qui te prends-tu, hein ? Tu te crois sorti de la cuisse de Jupiter, sans blague ? Idiot, tu es idiot... Et je te casse ta sale g... d'idiot, moi, je te le dis...

La lumière se centre à droite de la scène. Petite table de réception dans le bureau de Charley. Bruits de rue. Bernard, adulte, est assis. A côté de lui, posés par terre : un sac de voyage et deux raquettes de tennis.

VOIX DE WILLY. — C'est ça, sauve-toi, sauve-toi... lapin, trouillard ! Tu n'as même pas le courage de me dire en face ce que tu as à me dire, hein ? Tu les dis dans le dos des gens, hein, tes bons mots ! Tu crois que je ne le sais pas ? Tu riras moins, je te le dis, après ce match... Goal ! Goal ! 80.000 personnes... Goal ! Goal !...

Bernard entendant cette voix, ôte ses pieds de la table et écoute. Jenny, secrétaire de Charley, entre.

JENNY. — Bernard, ça vous dérangerait d'aller dans le hall ?

BERNARD. — Qu'est-ce que c'est que ce chahut ?

JENNY. — C'est M. Loman. Il vient de sortir de l'ascenseur !

BERNARD. — Avec qui se dispute-t-il ?

JENNY. — Aves personne. Il est seul. Moi, j'en ai marre, hein, de ses discussions ! Et votre père en est malade, chaque fois qu'il vient ici... J'ai du courrier pressé à taper. Et votre père attend la signature. Vous voulez bien le recevoir ?

WILLY, *entrant.* — Goal ! Goal ! Bonjour Jenny. Plaisir de vous voir ! Ça va ? On travaille ou on s'en f... ?

JENNY. — Ça va. Et vous ?

WILLY. — Pour la bagatelle, une fois sur deux...

Il a un petit rire qui s'éteint parce qu'il voit les raquettes.

BERNARD. — Bonjour, oncle Willy.

WILLY, *surpris.* — Bernard ? Qui voilà ! Je ne t'avais pas vu...

Ils échangent une poignée de mains.

BERNARD, *très sympathique.* — Comment allez-vous ? Je suis content de vous voir...

WILLY. — Qu'est-ce que tu fais là ?

BERNARD. — Je passais. Je suis entré dire bonjour à papa. Histoire de me dégourdir les jambes avant le départ de mon train. Je pars pour Washington dans quelques minutes.

WILLY. — Ton père est là ?

BERNARD. — Oui. Il est dans son bureau avec le comptable. Asseyez-vous.

WILLY, *qui s'assied.* — Qu'est-ce que tu vas faire à Washington ?

BERNARD. — Une affaire à plaider...

WILLY, *avec un geste vers les raquettes.* — Tiens ! tiens ! Et tu vas jouer au tennis ?

BERNARD. — Je loge chez des amis qui ont un court.

WILLY. — Non ? Un court à eux ? Des gens bien, je parie ?

BERNARD. — Oui, très bien. *(Prudent :)* Papa m'a dit que Biff était en ville.

WILLY, *avec un large sourire.* — Oui, il est revenu. Il prépare une affaire formidable, Bernard.

BERNARD. — Il se débrouille ?

WILLY. — Il se débrouillait drôlement bien dans l'ouest, mais il a décidé de s'installer ici. Oui, une affaire formidable ! Je dîne avec lui, tout à l'heure... Et toi ? Marié et père de famille ! C'est vrai ça ?

BERNARD. — Eh oui... deux garçons...

WILLY. — Deux garçons... eh ! bien...

BERNARD. — Qu'est-ce que c'est l'affaire que Biff prépare...

WILLY. — Tu connais Bill Olliver ? Le type des articles de sport. Type de premier ordre... Il a besoin de Biff. Il l'a rappelé depuis le fin fond de l'ouest... Téléphone inter... et carte blanche, et lettres express, tout le truc quoi ! Alors comme ça, tes copains ont leur court à eux, hein...

BERNARD. — Et vous, Willy, toujours le même boulot ?

WILLY, *après un temps.* — Je suis tellement heureux de voir que tu réussis, Bernard. Tellement heureux. C'est encourageant de voir un jeune homme qui en sort ! Qui en sort... comme toi... Pour Biff aussi... tout est... bien parti... *(Le ton de sa voix tombe brusquement.)* Comment...

BERNARD. — Qu'est-ce qui se passe, Willy ?

WILLY, *très seul brusquement.* — Dis-moi le secret...

BERNARD. — Quel secret ?

WILLY. — Comment as-tu fait ? Pourquoi n'y est-il jamais parvenu, lui ?

BERNARD. — Mais, Willy, je ne vois pas...

WILLY, *sur un ton de confidence désespérée.* — Tu étais son ami, toi ; son ami d'enfance... Eh ! bien, il y a des choses que je ne comprends pas, tu vois. On dirait que sa vie s'est arrêtée après le match de fin d'année. Et depuis... depuis qu'il a eu dix-sept ans, il ne lui est plus jamais rien arrivé de bon...

BERNARD. — Il ne s'est pas donné de mal !

WILLY. — Oh, si ! si ! Après l'école supérieure, qu'est-ce qu'il a pris comme cours par correspondance : radio-électricité... télévision... est-ce que je sais encore. Et jamais le moindre succès...

BERNARD. — Willy ! Vous avez vraiment envie d'en parler ? D'en parler franchement ?

WILLY, *se levant, face à Bernard.* — Je sais que tu es quelqu'un de très brillant, Bernard. Je tiens beaucoup à ton avis.

BERNARD. — Oh ! mon avis, Willy... Qu'est-ce que vous racontez... Je n'ai pas d'avis. Mais j'ai toujours voulu vous demander quelque chose... Quand il a présenté le certificat de fin d'année et que le professeur de maths l'a collé...

WILLY, *presque stupidement.* — C'est ce fils de p... là qui l'a foutu par terre, tiens !

BERNARD. — D'accord ! Mais il n'avait qu'à suivre les cours d'une école et se représenter...

WILLY. — Ça oui, bien sûr !

BERNARD. — Vous lui avez déconseillé, vous, de se représenter ?

WILLY. — Moi ? Je l'ai supplié, je l'ai menacé de tout pour qu'il se représente !

BERNARD. — Alors, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

WILLY. — Pourquoi ? Bernard, voilà quinze ans que je me la pose, cette question. Il a raté l'examen, et il est resté sans réactions, comme s'il avait été assommé.

BERNARD. — Calmez-vous.

WILLY. — Il faut que je te parle. Je n'ai personne à qui parler, moi, tu vois... Bernard, est-ce que c'était ma faute ? Je ne peux pas m'empêcher de retourner ça dans ma tête : est-ce que j'ai fait quelque chose qui l'a heurté... blessé ?

BERNARD. — Il ne faut pas vous frapper comme ça, mon vieux...

WILLY. — Pourquoi est-il resté là, sans réagir ? Qu'est-ce qu'il y a eu là-dessous ? Tu étais son ami, non ?

BERNARD, *décidé à tout lui dire.* — Willy, je me rappelle : on était en juin, on a affiché les résultats, il avait raté les maths.

WILLY. — Ce fils de p...

BERNARD. — Ce n'est pas à ce moment-là qu'il s'est passé quelque chose en Biff. Bien sûr, il s'est fâché tout rouge, mais il était décidé à suivre les cours de vacances.

WILLY, *surpris.* — Il était décidé ?

BERNARD. — Oui. Il n'était pas à plat du tout. Seulement, alors, il a disparu pendant un mois. On ne l'a plus vu dans le quartier. Même que j'avais l'impression qu'il avait fait le voyage du New-England pour vous voir ? Vous l'avez vu, à ce moment-là ? Il vous a parlé ? *(Willy reste silencieux, les yeux fixes.)* Willy ?

WILLY, *se réveillant.* — Oui, il est venu à Boston, et alors ?

BERNARD. — Alors, quand il est revenu... justement quand il est revenu... Je n'ai jamais oublié ça, parce que ça m'a toujours laissé rêveur. Moi, j'étais plein d'admiration pour Biff, même quand il me marchait sur la tête. Plein d'admiration et d'amitié aussi... Parce que je l'aimais, moi. Vous savez ça, hein, Willy ? Eh bien ! quand il est revenu... après un mois, il a pris son sweater de sport. Dieu sait s'il y tenait, hein... il le portait tout le temps... Il l'a pris son sweater, et il est descendu à la cave, et il l'a brûlé dans la chaudière. Même que nous nous sommes battus à coups de poing. Pendant une demi-heure au moins... Nous deux, dans la cave, à nous taper dessus comme des sourds, en hurlant et en pleurant. Et j'ai su à ce moment-là qu'il f... sa vie en l'air. C'est bizarre, je n'ai jamais pu expliquer pourquoi, mais je l'ai su... à ce moment-là. Qu'est-ce qui s'est passé à Boston, Willy ? *(Willy le regarde avec fureur.)* Moi, hein, je vous en parle parce que vous me l'avez demandé...

WILLY, *coléreux.* — Rien ne s'est passé. Qu'est-ce que tu veux dire avec ton : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

BERNARD. — Ce n'est pas la peine de vous fâcher !

WILLY. — Qu'est-ce que tu essaies de faire ? De rejeter la faute sur moi ? Un gamin se laisse couler à pic, et c'est ma faute, sans doute ?

BERNARD. — Mais Willy, il y a toujours une raison, quand on coule à pic...

WILLY. — Qu'est-ce que ça signifie ce genre ? Qu'est-ce que ça signifie ton : « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Charley entre en gilet ; il porte une bouteille de whisky.

CHARLEY. — Toi, tu vas rater ton train, je te le dis...

BERNARD. — Très bien, je m'en vais. *(Prenant la bouteille que lui tend son père :)* Merci papa... *(Rassemblant ses bagages :)* Au revoir, Willy, et cessez de vous faire du mauvais sang. Vous savez, Rome ne s'est pas faite en un jour...

WILLY. — Oui, c'est bien mon avis.

BERNARD. — Seulement, Willy, quelquefois, pour un homme, il vaut mieux s'en aller...

WILLY. — S'en aller ?

BERNARD. — Oui.

WILLY. — Et s'il n'y a pas moyen ?

BERNARD, *après un petit temps.* — Alors, bien sûr, c'est beaucoup plus dur... *(Tendant la main :)* Au revoir, Willy.

WILLY. — Au revoir, fiston.

CHARLEY, *un bras sur les épaules de son fils.* — Qu'est-ce que tu en dis, hein ? Monsieur s'en va plaider devant la Cour suprême, tu réalises ?

BERNARD, *protestant.* — Papa !

WILLY, *heureux et envieux à la fois.* — La Cour suprême...

BERNARD. — Il faut que je me grouille, moi. Au revoir, papa.

CHARLEY. — Montre-leur qui nous sommes, hein, fils ?

Bernard sort.

WILLY, *pendant que Charley prend son portefeuille.* — La Cour suprême, et il n'en parlait même pas...

CHARLEY, *comptant son argent sur le bureau.* — Il vaut mieux agir que parler, non ?

WILLY. — Quand je pense que tu ne lui as jamais donné de conseils, que tu ne t'es jamais intéressé à lui...

CHARLEY. — Mon cher, ce qui m'a sauvé dans la vie, c'est de ne m'être jamais intéressé à rien. Voilà un peu d'argent. 50 dollars. J'ai mon comptable, là, qui m'attend.

WILLY, *péniblement.* — Dis-donc, Charley, j'ai l'assurance à payer, si tu pouvais... il me faudrait 110 dollars... *(Charley, un moment reste sans répondre. Il ne bouge pas.)* Remarque... je les prendrais bien à la banque, mais Linda serait capable de s'en apercevoir...

CHARLEY, *doucement.* — Assieds-toi, Willy.

WILLY. — Je tiens un compte détaillé de tout, tu sais. Je te rendrai tout ça jusqu'au dernier centime.

Il s'assied.

CHARLEY. — Je voudrais que tu m'écoutes, Willy...

WILLY. — Tu sais combien je te suis reconnaissant...

CHARLEY, *comme à un enfant.* — Willy... Qu'est-ce que tu f... ? Qu'est-ce que tu as dans la tête ?

WILLY. — Quoi ? Mais je...

CHARLEY. — Je t'ai offert une situation. Tu pourrais te faire 50 dollars par semaine... Et moi, je ne t'enverrais pas en province.

WILLY. — J'ai une situation.

CHARLEY. — Sans traitement ? C'est une situation, ça ? Une situation, qui ne RAPPORTE rien ? *(Se levant :)* Assez rigolé, mon vieux. Trop, c'est trop... je ne suis pas un génie, mais je sais très bien quand on se paie ma tête !

WILLY. — Moi, je me paie ta tête ?

CHARLEY, *brusque.* — Pourquoi ne veux-tu pas travailler pour moi ?

WILLY. — Mais qu'est-ce qui te prend ? J'ai du travail.

CHARLEY. — Alors pourquoi viens-tu ici chaque semaine ?

WILLY, *levé à son tour.* — Si tu ne veux plus que je vienne, tu sais...

CHARLEY. — Je t'offre du boulot.

WILLY. — Je n'en veux pas.

CHARLEY. — Le jour où tu cesseras d'avoir quinze ans, toi...

WILLY, *furieux.* — Je te f... une trempe, si tu me dis encore ça, tu entends ? Une trempe... Et je me f... de ta carrure et de ta force, tu entends ?

Il est prêt à se battre. Un temps.

CHARLEY. — Combien te faut-il, Willy ?

WILLY. — Charley, je suis à bout... à bout. Je ne sais plus à quel saint me vouer. Il m'a f... dehors.

CHARLEY. — Howard t'a f... dehors ?

WILLY. — Ce morveux !... Tu te rends compte... J'ai choisi son prénom, moi ! C'est moi qui l'ai baptisé, Howard...

CHARLEY. — Mais ça ne signifie rien, tout ça, Willy ! Rien du tout. Tu l'as baptisé Howard, c'est très bien, mais ça ne se monnaie pas. La seule chose qui compte en ce monde, c'est ce qu'on peut vendre, ce qui peut faire de l'argent... C'est marrant : toi, un voyageur de commerce, tu ne sais pas ça ?

WILLY. — Je me suis toujours attaché à penser le contraire, voilà ! J'ai toujours cru que rien de mal ne pouvait arriver à un homme, quand il a de l'allure, que tout le monde l'aime...

CHARLEY. — Tout le monde t'aime. Et alors ? A quoi ça te sert ? Tu t'imagines qu'on aime les milliardaires ? Tu crois qu'ils ont tous de l'allure ? On les f... tous dans un bain turc, il y en a la moitié qui aurait l'air de vendeurs de cochons, seulement quand ils sont habillés, avec leurs vêtements et des poches dans leurs vêtements, on les aime, sois tranquille. Ecoute-moi, Willy, je sais bien que tu ne m'aimes pas. Et moi, je ne suis pas amoureux de toi, tout le monde te le dira... seulement, je t'offre du travail... parce que... parce que... : voilà tout... Prends-le comme tu voudras ! Qu'est-ce que tu en dis ?

WILLY. — Je ne veux pas travailler pour toi, Charley.

CHARLEY. — Tu es jaloux ? Ou quoi ?

WILLY, *buté, boudeur.* — Je ne veux pas travailler pour toi. C'est tout. Ne me demande pas de raisons.

CHARLEY, *fâché.* — Tu as été jaloux de moi toute ta vie, pauvre imbécile ! Tiens, voilà ton argent. Paie ton assurance.

Il met l'argent dans les mains de Willy.

WILLY. — Je tiens des comptes en règle, tu sais.

CHARLEY. — J'ai à faire. Prends soin de toi. Et paie ton assurance.

WILLY, *prêt à sourire.* — C'est drôle, non ? On se promène toute sa vie sur toutes sortes de grand'routes, et dans les trains et d'un rendez-vous à l'autre, et on finit par avoir plus de valeur mort que vivant...

CHARLEY. — Une fois mort, on ne vaut plus rien du tout. *(Un temps.)* Tu m'as entendu ? *(Willy est toujours là, rêveur.)* Willy !

WILLY. — Fais mes excuses à Bernard quand tu le verras. Je n'avais pas du tout l'intention de me disputer avec lui... Bernard est un type très bien. Ils sont tous des types très bien. Et ils finiront tous très bien. Et un jour, ils joueront au tennis tous ensemble... Souhaite-moi bonne chance, Charley... Il voit Olliver aujourd'hui...

CHARLEY. — Bonne chance !

WILLY, *au bord des larmes.* — Charley, tu es le seul ami que j'aie jamais eu... C'est merveilleux, non ?

Il sort.

CHARLEY, *tristement.* — Nom de D... !

Charley regarde Willy sortir, puis sort à son tour. Noir soudain. Musique. Une lumière rougeâtre à droite. Stanley, un jeune garçon de café, apparaît portant une table, Happy le suit, portant deux chaises.

STANLEY, *reposant la table.* — Je vous remercie, monsieur Loman. Je peux très bien faire ça tout seul...

Il prend les chaises que Happy a déposées et les installe près de la table.

HAPPY, *avec un regard circulaire.* — Naturellement ! Ici on est beaucoup mieux.

STANLEY. — Devant, on est au milieu d'un chahut terrible ! Quand vous attendez quelqu'un, monsieur Loman, dites-le moi, je vous installe ici. Remarquez ! Il y a des gens qui n'aiment pas du tout la tranquillité... et quand ils mettent le nez dehors, c'est pour avoir un tas de dérangements et d'agitation, tout ça parce qu'ils sont malades de rester enfermés chez eux. Vous, je vous connais, vous n'avez rien d'un provincial... vous comprenez ce que je veux dire...

HAPPY. — Quelles sont les nouvelles, Stanley ?

STANLEY. — Une vie de chien, monsieur Loman... Si encore ils m'avaient pris pendant la guerre à l'armée... je serais peut-être mort à l'heure qu'il est.

HAPPY, *que cela n'intéresse pas du tout.* — Mon frère est revenu, Stanley.

STANLEY. — Ah oui ? Du fin fond de l'ouest, là ?

HAPPY. — Oui. C'est un gros éleveur, mon frère, hein... soignez-le. J'attends mon père aussi...

STANLEY. — Oh... Monsieur votre père aussi...

HAPPY. — Vous avez deux beaux homards ?

STANLEY. — Oui ! Et ils sont « canon », je vous le dis.

HAPPY. — Et je veux les pinces avec, hein...

STANLEY. — Dormez sur vos deux oreilles... c'est des homards, pas des crevettes. Vous

voulez du vin ? Ça donnera de l'allure à votre repas.

HAPPY. — Non... Tu te rappelles, Stanley, la recette que j'ai ramenée d'Europe ? La recette au champagne ?

STANLEY. — Et comment.. Même que je l'ai épinglée au mur dans la cuisine. Seulement ça, c'est un coup d'un dollar par personne...

HAPPY. — C'est parfait.

STANLEY, *admiratif*. — Vous avez gagné le gros lot, pas possible ?

HAPPY. — Non... C'est pour fêter une bonne nouvelle. Mon frère a réussi... Enfin, je pense qu'il a réussi une grosse affaire aujourd'hui. Nous allons nous associer tous les deux.

STANLEY. — C'est toujours épatant ça ! parce que, vous savez, les affaires de famille, hein, c'est toujours épatant.

HAPPY. — Exactement mon avis.

STANLEY. — Parce que... je vais vous dire... Quelqu'un f... le camp avec la caisse ? Ça reste toujours dans la famille. Vous voyez ce que je veux dire ? *(A mi-voix :)* Le barman, ici, par exemple ! Eh bien ! il est en train de rendre le patron tout à fait dingo. Il y a des trous dans la caisse... des trous ! Comme des maisons. On voit bien ce qui entre. Mais jamais ce qui sort...

HAPPY, *le visage levé*. — Chut...

STANLEY. — Quoi ?

HAPPY. — Tu as remarqué que je n'ai pas tourné la tête, hein, ni à droite, ni à gauche ?

STANLEY. — Oui.

HAPPY. — Et j'ai les yeux fermés, hein ?

STANLEY. — Et alors ?

HAPPY. — Il y a de la fille dans l'air.

STANLEY, *regardant autour de lui*. — Mais non... je ne vois... *(Il s'arrête brusquement : une fille ravissante, fourrure et vêtements recherchés, entre et s'assied à la table voisine. Les deux hommes l'ont suivie des yeux...)* Eh ! bien ! Mon cochon ! Comment l'avez-vous deviné ?

HAPPY. — Je dois avoir un radar ou quelque chose de ce genre-là. *(Détaillant la fille :)* Oooh... Stanley !

STANLEY. — C'est votre genre, hein, monsieur Loman ?

HAPPY. — Vise-moi cette bouche, papillon !... et ces yeux !

STANLEY. — Vous ne vous embêtez pas dans la vie, vous, monsieur Loman !

HAPPY. — Va voir ce qu'elle veut !

STANLEY, *vers la table de la fille*. — Je vous apporte un menu, madame ?

LA FILLE. — J'attends quelqu'un... mais je voudrais... avant...

HAPPY. — Apportez donc à mademoiselle... Excusez-moi, mademoiselle, j'espère que vous ne m'en voudrez pas... mais je représente une marque de champagne et j'aimerais beaucoup avoir votre avis... Voulez-vous le goûter ? Apportez un champagne à mademoiselle, Stanley.

LA FILLE. — C'est trop gentil, vraiment.

HAPPY. — Je vous en prie... c'est la compagnie qui paie...

Il rit.

LA FILLE. — Ça doit être charmant de représenter du champagne, non ?

HAPPY. — Oh... ça ou autre chose... On s'habitue tout de suite...

LA FILLE. — Oui, je suppose...

HAPPY, *égrillard*. — Et vous ? Vous avez quelque chose à vendre ?

LA FILLE. — Moi, non !

HAPPY. — Vous voulez un avis tout à fait sincère ?... Une fille comme vous, vous devriez être sur les premières pages de magazines.

LA FILLE, *amusée*. — J'y ai déjà été.

Stanley revient avec une coupe de champagne.

HAPPY. — Stanley ! tu vois... j'avais raison. Qu'est-ce que je t'avais dit ? Mademoiselle est modèle...

STANLEY. — Je m'en doutais... allez.

HAPPY, *à la fille*. — Quel magazine ?

LA FILLE. — Oh ! des tas ! *(Prenant son verre :)* Merci...

HAPPY. — Vous savez ce qu'on dit en France, hein ? « Le champagne rend les femmes encore plus belles ! » Si c'est possible. Ah !... Biff... ça va ?

Biff est entré en effet et vient s'asseoir près de Happy.

BIFF. — Bonsoir, vieux. Je suis en retard; je te demande pardon.

HAPPY. — Je viens d'arriver ! Alors... euh... mademoiselle ?

LA FILLE. — Forsythe.

HAPPY. — Mademoiselle Forsythe, voici mon frère.

BIFF. — Papa est là ?

HAPPY. — Il s'appelle Biff. Vous avez sûrement entendu parler de lui. C'est un joueur de football très connu...

LA FILLE. — C'est vrai ? Quelle équipe ?

HAPPY. — Ah, ah ! Vous suivez le football ?

LA FILLE. — Non, hélas...

HAPPY. — Biff est arrière dans l'équipe de New-York.

LA FILLE. — Comme c'est intéressant !

Elle boit.

HAPPY. — A votre santé.

LA FILLE. — Je suis ravie de vous connaître.

HAPPY. — Moi, c'est Happy, mon nom. Remarquez, en réalité, je m'appelle Harold, mais à l'école militaire, tout le monde m'appelait Happy, ça m'est resté.

LA FILLE, *tout à fait impressionnée*. — A l'école militaire... je vois... je suis ravie de vous connaître...

Elle se détourne un peu.

BIFF. — Papa ne vient pas ?

HAPPY, *tout à fait lancé*. — Tu la veux, la fille ?

BIFF. — Si tu crois que j'ai la tête à ça...

HAPPY. — Je me rappelle un temps où tu ne pensais qu'à ça, au contraire. Tu n'as plus confiance en toi ?

BIFF. — Je viens de voir Olliver...

HAPPY. — Une seconde. Il faut d'abord que je retrouve le vrai Biff, sûr de lui ! Tu la veux, cette fille ? C'est une occasion à saisir...

BIFF. — Non.

Il se tourne vers la fille et la regarde.

HAPPY. — Tu vas voir ! *(Vers la fille :)* Dites-moi, belle madame... *(Elle se retourne vers lui.)* Vous êtes prise ce soir ?

LA FILLE. — Ben... oui ! Mais je pourrais donner un coup de téléphone.

HAPPY. — Donnez, belle madame, donnez... et tâchez de nous pêcher une de vos amies. On vous attend ici. On n'est pas pressé, vous savez ? Biff est un des joueurs de football les plus célèbres du pays.

LA FILLE. — Ça, pour sûr, je suis ravie de vous connaître...

HAPPY. — Revenez le plus vite possible...

LA FILLE. — Je vais faire ce que je peux.

HAPPY. — Ce que femme veut, Dieu le veut, vous savez ça, hein ? *(La fille sort. Happy la regarde sortir avec une évidente admiration.)* Si c'est pas honteux, une belle fille comme ça ! Et on voudrait que je me marie... Mais il n'y a pas une femme honnête sur mille... New-York est plein de filles comme ça, vieux !

BIFF. — Happy, je voudrais te dire...

HAPPY. — Je te l'avais dit, non, que c'était une occasion à saisir.

BIFF, *sec.* — Tu as fini ? J'ai quelque chose à te dire.

HAPPY. — Tu as vu Olliver ?

BIFF. — Oui, je l'ai vu. Maintenant écoute ; j'ai deux ou trois choses à dire à papa. Et je voudrais que tu m'aides, compris ?

HAPPY. — Tu as la commandide ?

BIFF. — Tu es fou, Happy, tu es tout à fait fou...

HAPPY. — Je suis fou ? Qu'est-ce qui arrive ?

BIFF, *il a un peu l'air de perdre la tête.* — J'ai fait une bêtise, Happy. Je viens d'avoir la journée la plus bizarre que j'aie jamais connue. J'en suis tout étourdi, je te jure.

HAPPY. — Il n'a pas voulu te recevoir ?

BIFF. — J'ai attendu 6 heures... Toute la journée. En me faisant annoncer de temps en temps. J'ai même essayé de faire du rentre-dedans à la secrétaire pour qu'elle me donne un coup de main... il n'y a rien eu à faire...

HAPPY. — Tu as encore manqué de confiance en toi, c'est tout ! Il se souvenait de toi, tout de même ?

BIFF, *avec un geste pour arrêter Happy.* — Pour finir, vers 5 heures, il est sorti. Il ne se rappelait même pas qui j'étais... j'avais l'air idiot, moi, mais idiot !

HAPPY. — Tu lui as parlé de mon projet de Floride ?

BIFF. — Il m'a laissé tomber tout de suite. Je l'ai vu une minute. J'étais fou de rage... j'aurais pu tout casser ! Où ai-je été chercher que j'avais été quelqu'un d'important dans cette maison, j'étais employé au service des expéditions, c'est tout, j'en étais presque arrivé à croire moi-même que j'avais été un des représentants les plus en vue de la Maison Olliver... Il a suffi qu'il me lance un regard, un seul regard : j'ai compris que depuis quinze ans, je vivais dans un rêve... Que nous vivions tous dans un rêve. J'étais employé au service des expéditions. Voilà.

HAPPY. — Qu'est-ce que tu as fait, alors ?

BIFF, *étonné, tendu.* — Eh bien, lui, il est sorti. Et sa secrétaire aussi. Et j'étais tout seul dans cette salle d'attente. Je ne sais pas ce qui m'a pris, Happy. Une minute après, j'étais dans son bureau : des lambris aux murs, des tapis et tout... Je ne sais pas ce qui m'a pris, Happy. J'ai volé son stylo.

HAPPY. — Quoi ? Et ils t'ont pincé ?

BIFF. — Je suis sorti en courant. J'ai dévalé les onze étages en courant. J'ai couru comme un dératé.

HAPPY. — Mais pourquoi as-tu fait ça ?

BIFF, *à bout.* — Je ne sais pas. Je voulais voler quelque chose, c'est tout. Il faut que tu m'aides. *(Brusque :)* Happy... Je vais tout dire à papa.

HAPPY. — Tu es tombé sur la tête ?

BIFF. — Il faut qu'il comprenne une fois pour toutes que je ne suis pas un type à qui les gens prêtent de l'argent. Il croit que je l'ai fait exprès depuis des années, que je l'ai fait exprès pour le vexer, lui, et je sais bien que ça le ronge...

HAPPY. — Justement, il vaudrait mieux lui dire quelque chose de gentil...

BIFF. — Je ne pourrais pas.

HAPPY. — Dis-lui que tu déjeunes demain avec Olliver.

BIFF. — Et demain, qu'est-ce que je fais ?

HAPPY. — Demain, tu quittes la maison le matin, tu reviens le soir, et tu lui dis qu'Olliver t'a écouté et qu'il a demandé à réfléchir. Et il y met du temps, Olliver... Il y réfléchit pendant quelques semaines... on finit par ne plus y penser et tout le monde est content.

BIFF. — Mais il n'y a pas de raison pour que ça s'arrête..

HAPPY. — Tu sais bien que papa n'est heureux que lorsqu'il peut faire des projets, alors ? *(Entrée de Willy :)* Ah... voilà le patron ! *(Stanley a suivi Willy, lui avance une chaise, et va pour se retirer, mais Happy l'arrête.)* Stanley !

BIFF, *allant à Willy avec une tendresse coupable, comme vers un malade.* — Assieds-toi, papa, tu veux boire quelque chose ?

WILLY. — Et comment !

BIFF. — On va se piquer le nez, hein ?

WILLY. — Tu as des ennuis, toi ?

BIFF. — N... non *(A Stanley :)* Whisky, pour trois. Doubles whiskys, hein ?

STANLEY. — Trois doubles, très bien !

Il sort.

WILLY. — Tu as déjà pris une petite avance, toi, hein ?

BIFF. — Un ou deux, oui.

WILLY. — Alors, quelles nouvelles, mon garçon ?

BIFF, *il respire à fond et saisit la main de son père.* — Mon vieux... *(Il sourit courageusement ; Willy sourit, lui aussi.)* J'en ai appris des choses aujourd'hui, tu sais.

HAPPY, *à tout hasard.* — Ça oui alors...

WILLY. — Vraiment ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

BIFF, *très légèrement ivre.* — Je vais te raconter tout ça, depuis le début... J'ai eu une drôle de journée. *(Silence. Il lance autour de lui des regards affolés, cherche à se composer une attitude, mais sa voix reste incertaine.)* Il faut d'abord que tu saches que j'ai été obligé de l'attendre un peu...

WILLY. — Olliver ?

BIFF. — Oui, Olliver. Pour être franc, je l'ai même attendu toute la journée. Ce qui fait que j'ai repensé à des tas de choses, papa... des tas de choses concernant ma vie... tu vois ? Où avons-nous été chercher que j'étais voyageur de commerce chez Olliver ?

WILLY. — Mais tu l'étais.

BIFF, *sec.* — Non, papa. J'étais employé aux expéditions.

WILLY. — Mais c'est tout comme...

BIFF, *même jeu.* — Papa, je ne cherche plus à savoir qui, le premier, a inventé cette histoire, mais je n'ai jamais été représentant chez Olliver.

WILLY. — Mais pourquoi me racontes-tu ça ?

BIFF. — Si nous regardions les choses en face, ce soir, papa, non ? A quoi ça sert-il de se pousser ? J'étais employé aux expéditions.

WILLY, *qui commence à se fâcher.* — Tout ça, c'est très bien, mais...

BIFF. — Je voudrais bien que tu me laisses finir...

WILLY. — Je me f... de toutes tes considérations sur le passé, et sur les expéditions. Nous n'avons plus de temps à perdre, mes enfants, plus de temps à perdre du tout. J'ai été flanqué à la porte.

BIFF, *atterré.* — Quoi ?

WILLY. — Oui, flanqué à la porte. Ce qu'il me faut maintenant, c'est une bonne nouvelle à rapporter à votre mère. Cette femme attend depuis assez longtemps. Elle en a vu de toutes les couleurs depuis assez longtemps. Malheureusement, moi, je n'ai plus de ressort, Biff... moi, je n'ai plus rien à inventer. Et je te jure qu'il est tout à fait inutile de me faire une conférence sur ce qui s'est passé dans le temps... Je m'en f... C'est le présent qui m'intéresse. Qu'est-ce que tu as à me dire ?

Stanley entre avec les boissons. Ils attendent, silencieux, que le garçon s'éloigne.

WILLY. — Tu as vu Olliver ?

BIFF. — Nom de D... de nom de D...

WILLY. — Tu y as été au moins ?

HAPPY. — Bien sûr qu'il y a été.

BIFF. — Oui, j'y ai été. Et je l'ai vu... Comment ont-ils osé te congédier ?

WILLY. — Comment t'a-t-il reçu ?

BIFF. — Ils ne te laissent même pas travailler à la commission ?

WILLY. — Flanqué à la porte, je te dis. *(Revenant au sujet qui l'intéresse :)* Alors, il t'a bien reçu ?

HAPPY, *qui veut tout arranger.* — Naturellement, papa...

BIFF, *pris au piège.* — Eh bien... il m'a reçu comme si...

WILLY. — Je m'étais demandé s'il te reconnaîtrait, tu vois... *(A Happy :)* Tu réalises : un type qui ne t'a pas vu depuis dix ans... peut-être même douze... et qui te reçoit comme ça !

HAPPY. — Bien sûr que je réalise !

BIFF, *cherchant à revenir à la vérité.* — Ecoute, papa...

WILLY. — Veux-tu que je te dise comment ça se fait qu'il t'a reconnu ? Tu lui avais fait une impression du tonnerre, dans le temps : voilà pourquoi.

BIFF. — Je voudrais beaucoup qu'on en parle calmement et sans se monter la tête, c'est possible ?

WILLY, *comme si Biff ne l'avait interrompu.* — Alors qu'est-ce qui s'est passé ? Ah ! pour une nouvelle, ça, c'est une nouvelle. Il t'a fait entrer dans son bureau ? Vous êtes restés dans la salle d'attente, ou quoi ?

BIFF. — Et bien... il est entré, et...

WILLY, *avec un large sourire.* — Et qu'est-ce qu'il t'a dit ? Je parie qu'il a passé son bras autour de tes épaules...

BIFF. — C'est-à-dire...

WILLY. — Oh ! C'est un type magnifique *(A Happy :)* Et tu sais... on ne le voit pas comme on veut...

HAPPY. — Non, non. Je sais.

WILLY, *à Biff.* — C'est chez lui que tu as bu quelque chose ?

BIFF. — Oui. Il m'a offert deux... Oh ! non ! non !

HAPPY, *le coupant.* — Il lui a parlé de mon idée de Floride, papa !

WILLY. — N'interromps pas, toi. *(A Biff :)* Qu'est-ce qu'il en a dit, de ce projet de Floride... Quelles ont été ses réactions ?

BIFF, *à bout.* — Papa, veux-tu bien me laisser une minute pour que je t'explique ?

WILLY. — Mais je n'attends que ça depuis que je me suis assis ici ! Que tu t'expliques ! Alors ? Il t'a fait entrer dans son bureau, et puis ?

BIFF. — Moi... j'ai parlé... lui, il m'écoutait, tu vois ?

WILLY. — Tu sais qu'il est célèbre pour sa façon d'écouter les gens, Olliver ? Qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

BIFF. — Il a répondu... *(Brusque, avec colère :)* Papa, tu ne me laisses pas te dire ce que j'ai à te dire...

WILLY, *soupçonneux tout à coup.* — Toi, tu n'as pas été voir Olliver ?

BIFF. — Mais si !

WILLY. — Alors tu as fait une gaffe quelconque. Qu'est-ce que tu as fait ?

BIFF. — Tu vas me laisser parler, dis ? Est-ce que tu vas me laisser parler ?

HAPPY. — Ecoutez, mes petits enfants...

WILLY. — Dis-moi ce qui s'est passé.

BIFF, *à Happy.* — Je ne peux pas lui parler, tu vois...

Une note de trompette, stridente. La lumière des scènes du passé envahit la maison. Le tout à l'air d'un rêve. Le jeune Bernard entre et frappe à la porte.

BERNARD, *frénétique.* — Madame Loman, madame Loman...

HAPPY. — Dis-le, alors, ce qui s'est passé puisqu'on te le demande.

BIFF, *à Happy.* — Ta g... ! Laissez-moi seul...

WILLY. — Seulement il a fallu que tu y ailles, hein ? Et que tu te fasses recaler en mathématiques...

BIFF. — En mathématiques ? Quelles mathématiques ?

BERNARD. — Madame Loman... madame Loman !

Linda, rajeunie, apparaît dans la maison.

WILLY, *emporté.* — Les mathématiques... les mathématiques !

BIFF. — Mais papa, calme-toi...

BERNARD. — Madame Loman...

WILLY. — Si tu n'avais pas été recalé aussi lamentablement, tu aurais une situation à l'heure qu'il est...

BIFF. — Je vais te dire ce qui s'est passé, mais il faut que tu m'écoutes.

BERNARD. — Madame Loman !

BIFF. — Je l'ai attendu pendant six heures...

HAPPY. — Qu'est-ce que tu vas dire... fais attention...

BIFF. — Je n'ai pas cessé de me faire annoncer, mais il refusait toujours de me recevoir. Alors, pour finir, il...

Il continue son explication à voix basse. La lumière descend sur le restaurant.

BERNARD. — Biff a raté les math...

LINDA. — Ce n'est pas vrai !

BERNARD. — Birnbaum l'a collé. Il est allé à la gare.

LINDA. — A la gare ? Tu veux dire qu'il est parti pour Boston ?

BERNARD. — Est-ce qu'oncle Willy est à Boston ?

LINDA. — Si seulement Willy pouvait aller voir ce professeur, lui parler ! Oh ! pauvre garçon, mon pauvre petit garçon...

La lumière qui était sur la maison s'éteint.

BIFF, *à la table, dans la lumière qui a remonté, il tient à la main un porte-plume à réservoir en or.* — Je suis brûlé chez Olliver... c'est clair, non ? Tu m'écoutes au moins ?

WILLY, *distrait, perdu dans son rêve.* — Mais oui, si tu n'avais pas été recalé !

BIFF. — Comment « recalé » ? De quoi parles-tu ?

WILLY. — Ah ! N'essaies pas de rejeter la faute sur moi ! Moi, je n'ai pas raté les maths. Toi, oui... Tu parlais d'un porte-plume à réservoir ?

HAPPY. — C'est idiot ce que tu as fait là, Biff ! Un stylo comme ça, ça vaut...

WILLY, *qui voit le porte-plume pour la première fois.* — Tu as pris le stylo d'Olliver ?

BIFF. — Mais papa, je viens de t'expliquer...

WILLY. — Tu as volé le stylo de Bill Olliver ?

BIFF. — Mais non, je ne l'ai pas volé. Je viens de l'expliquer ! Je ne l'ai pas vraiment volé...

HAPPY. — Il l'avait en main, et quand Olliver est entré, il a perdu la tête et l'a mis en poche... comme ça, un réflexe, sans réfléchir...

WILLY. — Mon Dieu !... Biff...

BIFF. — Mais je n'avais pas l'intention de faire ça, papa...

UNE VOIX DE TÉLÉPHONISTE. — Hôtel Central Boston ! Bonsoir...

WILLY, *hurlant.* — Je ne suis pas dans ma chambre...

BIFF, *effrayé.* — Qu'est-ce qui te prend, papa ?

Il se lève, Happy fait de même.

LA TÉLÉPHONISTE. — Je vous passe M. Loman.

WILLY. — Je n'y suis pas ! Arrêtez ça tout de suite...

BIFF, *horrifié, un genou en terre devant Willy, essayant de le faire se rasseoir.* — Je me débrouillerai, papa... Je me débrouillerai, j'en sortirai ! Assieds-toi...

WILLY. — Tu n'arrives jamais à rien, à rien !

BIFF. — Si, papa, je te jure ! Je trouverai autre chose. Ne t'en fais pas pour moi... *(Relevant le visage de Willy :)* Parle-moi, papa, dis quelque chose...

LA TÉLÉPHONISTE. — M. Loman ne répond pas. Voulez-vous que je le fasse appeler par un chasseur ?

WILLY, *se levant brusquement comme pour imposer silence à la téléphoniste.* — Non, non !

HAPPY. — Il décrochera quelque chose, papa...

WILLY, *désespéré.* — Non, non...

BIFF, *penché sur Willy.* — Papa, écoute ! J'ai autre chose à te dire. Olliver a parlé à son associé de notre idée de Floride... Tu m'écoutes ? Il est allé en parler à son associé, puis il est revenu... Tout s'arrangera, je te jure... Ecoute-moi au moins, papa; il m'a dit que la seule question en suspens, c'était le montant de la commandite.

WILLY. — Mais alors tu l'as, cette commandite ?

HAPPY. — C'est magnifique, hein, papa ?

WILLY, *essayant de se lever.* — Alors tu l'as ? Tu l'as...

BIFF, *essayant de persuader Willy de se rasseoir.* — Non, non... pas encore... écoute au moins quand je parle. Je dois déjeuner avec eux demain. Ce que je t'en dis, c'est seulement pour te prouver que je suis encore capable de

faire une bonne impression sur les gens. Je trouverai quelque chose d'autre, puisque je ne peux pas y aller demain.

WILLY. — Pourquoi n'irais-tu pas ?

BIFF. — Mais le stylo, papa...

WILLY. — Eh bien, tu le lui rends, le porte-plume, et tu lui dis que tu l'as pris par mégarde... c'est tout.

HAPPY. — Bien entendu... Va à ton déjeuner...

BIFF. — Je ne pourrais pas lui dire ça...

WILLY. — Tu étais en train de faire un mot-croisé et tu t'es servi de ce stylo qui était là, c'est tout...

BIFF, *criant.* — Mais essaie donc de comprendre ! Il y a quelques années, je lui ai volé des ballons de basket-ball. Maintenant le coup du stylo... c'est une drôle de coïncidence ça ! Je ne pourrais pas le regarder en face. J'essaierai ailleurs.

WILLY. — Tu n'as donc pas envie de devenir quelqu'un ?

BIFF. — Mais, mon petit papa, comment veux-tu que j'y retourne ?

WILLY. — Tu n'as donc pas envie de te débrouiller, c'est ça la vérité ?

BIFF, *se fâchant brusquement devant l'incompréhension de Willy.* — Je te prierais de ne pas le prendre comme ça. Tu crois que c'était facile de me présenter chez lui après ce qui était arrivé ?

WILLY. — Alors, pourquoi y as-tu été ?

BIFF. — Pourquoi j'y ai été ? Pourquoi j'y ai été ? Regarde-toi... Regarde où tu en es... voilà pourquoi j'y ai été.

On entend, venant de la gauche, le rire de la Femme.

WILLY. — Biff, tu vas me faire le plaisir d'aller à ce déjeuner demain.

BIFF. — Non. D'abord, je n'ai pas de rendez-vous. Ce n'est pas vrai.

HAPPY. — Pour l'amour de Dieu, Biff...

WILLY. — Tu te f... de moi ?

BIFF. — Mais ne prends pas tout pour toi, nom de D...

WILLY, *il s'éloigne de la table en chancelant.* — Hein ? Petit salopard... tu te f... de moi ?

VOIX DE LA FEMME. — Il y a quelqu'un derrière la porte... Willy...

BIFF. — Tu ne comprends donc rien ? Tu ne comprends donc pas ce que je suis ?

HAPPY, *les séparant.* — Voulez-vous cesser ! Vous êtes dans un restaurant. *(Les deux filles entrent.)* Bonsoir, mesdemoiselles, asseyez-vous.

FORSYTHE. — Letta ne pourra malheureusement pas rester très tard...

LETTA. — Il faut que je me lève tôt demain. Je suis membre d'un jury... C'est tellement excitant ! Vous avez déjà été jurés, vous, messieurs ?

BIFF. — Jurés, non. Jugés, oui ! Deux ou trois fois... *(Rires des filles.)* Je vous présente mon père...

LETTA. — Ce qu'il est mignon... Asseyez-vous avec nous, mon petit père...

HAPPY. — Fais-le asseoir, Biff...

BIFF, *allant à son père.* — Viens, mon vieux, on va se flanquer une de ces cuites ! Après nous, le déluge, hein ? Allons, viens, assieds-toi.

Willy est prêt à s'asseoir devant l'insistance de Biff.

VOIX DE LA FEMME. — Willy, est-ce que tu vas répondre ? On frappe...

Ces mots rejettent Willy en arrière. Il part vers la droite, hagard.

BIFF. — Où vas-tu, papa ?

WILLY. — Je vais ouvrir la porte.

BIFF. — La porte ?

WILLY. — La salle de bains... la porte... où est la porte ?

BIFF, *le conduisant vers la gauche.* — Là, papa... tout droit...

Willy sort.

LETTA. — Je vous trouve bien gentils d'avoir amené votre père, comme ça...

FORSYTHE. — Oh ! c'est vraiment votre père, tout de même ?

BIFF, *rageur.* — Mademoiselle Forsythe, le type que vous venez de voir sortir est un grand bonhomme. Un grand bonhomme malheureux, un bonhomme qui a travaillé toute sa vie, et que personne n'apprécie à sa juste valeur. C'est un ami, un compagnon et qui a tout fait pour ses fils.

LETTA. — Ce que c'est mignon...

HAPPY. — Alors, mesdemoiselles, qu'est-ce qu'on fait ? On est là à perdre son temps. Viens, Biff, viens qu'on discute ! Où voulez-vous aller ?

BIFF, *au comble de la rage.* — Pourquoi n'as-tu jamais rien fait pour lui ?

HAPPY. — Moi ?

BIFF. — Tu te f... de lui comme de ta première culotte, hein ?

HAPPY. — Qu'est-ce que tu racontes ? Je suis le seul qui...

BIFF. — Et je pense ce que je te dis... tu te f... absolument de lui... *(Il sort de sa poche, le tuyau de caoutchouc et le pose sur la table.)* Voilà ce que j'ai trouvé dans la cave... Est-ce que ça peut continuer comme ça ? Non ! Alors ? Comment peux-tu supporter ça ?

HAPPY. — Moi ? Tu en as de bonnes ! Qui est parti ?

BIFF. — D'accord ! Seulement, pour toi, il ne représente rien. Toi, tu pourrais l'aider. Moi, je ne peux pas. Est-ce que tu comprends au moins ce que je te dis ? Est-ce que tu réalises qu'il a envie de se tuer ?

HAPPY. — Mais oui.

BIFF. — Aide-le, mon vieux, aide-le, pour l'amour de Dieu. Et aide-moi. Je ne peux plus le regarder en face.

Il sort.

HAPPY, *avec un mouvement pour le suivre.* — Où vas-tu ?

FORSYTHE. — Mais qu'est-ce qu'il a à crier comme ça, votre frère ?

HAPPY. — Venez, mes poulettes, on va le rattraper...

FORSYTHE. — Dites donc, je n'aime pas beaucoup ce genre-là, vous savez...

HAPPY. — Il est un peu surmené, voilà tout. Ça lui passe tout de suite.

LETTA. — Mais il vaudrait mieux dire à votre père...

HAPPY. — Laissez tomber. Ce type-là n'est pas mon père ! C'est... enfin... peu importe. Venez, mes poulettes, on va rattraper Biff, et faire une virée comme on en fait une par an, Stanley !... L'addition, hé ! Stanley...

Ils sortent. Stanley paraît à gauche.

STANLEY, *indigné, derrière Happy.* — Monsieur Loman ! Votre père, monsieur Loman !

Il se saisit d'une chaise et les suit. On entend frapper à une porte vers la gauche. La Femme entre, toujours riant. Willy la suit. Elle est en combinaison.

WILLY. — Cesse de rire ! Mais cesse donc de rire.

LA FEMME. — Il vaudrait peut-être mieux que tu lui ouvres ? Il va réveiller tout l'hôtel !

WILLY. — Je n'attends personne.

LA FEMME. — Non, alors, viens prendre quelque chose ! Bois quelque chose... Tu es toujours là, à ruminer Dieu sait quoi... Qu'est-ce que tu as ?

WILLY. — J'ai que je suis seul, c'est tout.

LA FEMME, *boudeuse.* — Quand je pense à ce que je fais pour toi ! Quand tu viens au bureau, tu passes chez l'acheteur tout de suite, sans attendre. Je te fais passer tout de suite avant tous les autres. Je me compromets pour toi...

WILLY. — Tu es gentille, tiens, de me dire ça...

LA FEMME. — Mais qu'est-ce que tu as. Pourquoi es-tu toujours aussi triste ? Tu es le type le plus triste, le plus replié sur soi-même que j'aie jamais rencontré... *(Elle rit. Il l'embrasse.)* Viens, mon bonhomme, qu'on se recouche... On a bonne mine de se rhabiller comme ça, au milieu de la nuit... *(On frappe à la porte.)* Je te jure qu'il vaudrait mieux que tu ouvres.

WILLY. — C'est quelqu'un qui se trompe de porte.

LA FEMME. — Je te jure qu'on frappe et qu'on nous a entendu parler, tous les deux... Peut-être que l'hôtel brûle ?

WILLY, *qui s'énerve.* — C'est une erreur, je te dis.

LA FEMME. — Renvoie-le, si c'est une erreur...

WILLY. — Mais il n'y a personne, là...

LA FEMME. — Ça m'énerve, Willy. Je te dis qu'il y a quelqu'un, là derrière la porte. Ça m'énerve.

WILLY, *la repoussant.* — Bon ! Va dans la salle de bains, et n'en sors pas, surtout ! Tu n'as pas le droit d'être dans ma chambre à cette heure-ci... Il y a une loi à Boston. On ne peut pas recevoir de femmes sans les faire inscrire. Ça doit être le nouveau type de la réception; il avait une g... qui ne me revenait pas. Ne te montre pas; je te dis que c'est une erreur, et qu'il n'y a pas d'incendie.

On frappe encore. La Femme disparaît. La lumière suit Willy. Et voici tout à coup qu'il se trouve devant le jeune Biff. Biff porte une valise et s'avance vers son père.

BIFF. — Pourquoi tu n'ouvrais pas ?

WILLY. — Biff, qu'est-ce que tu fais à Boston ?

BIFF. — Pourquoi tu n'ouvrais pas ? Voilà cinq minutes que je frappe ? J'ai essayé de te téléphoner.

WILLY. — Voilà tout juste que je t'entends !... J'étais dans la salle de bains... la porte était fermée... Il est arrivé quelque chose à la maison ?

BIFF. — Papa, tu vas m'enguirlander...

WILLY. — Moi ?

BIFF. — Tu vas m'eng... parce que je vais te décevoir.

WILLY. — Qu'est-ce qui se passe, mon gros père ? *(Lui mettant la main sur l'épaule :)* Viens, je te paie un lait malté en bas...

BIFF. — Papa, j'ai été recalé en maths.

WILLY. — Au certificat ?

BIFF. — Au certificat. Je n'ai pas les notes nécessaires pour monter de classe.

WILLY. — Bernard ne t'a pas donné les réponses ?

BIFF. — Oh ! il a essayé, mais ils m'ont collé !

WILLY. — Et ils ne veulent pas te mettre les quatre points qui te manquent.

BIFF. — Birnbaum a refusé catégoriquement. Je me suis traîné à ses pieds, papa; mais il a refusé catégoriquement de me donner les quatre points. Il faut que tu le voies, que tu lui parles avant qu'ils ne ferment l'école... parce que, tu vois, si tu lui parles, je suis sûr qu'il fera quelque chose pour moi. On était en plein entraînement, tu vois, papa... en plein entraînement et je n'ai pas assez travaillé, c'est vrai. Dis-lui, dis-lui tout ça. Je suis certain qu'en cinq minutes, il t'adorera... Je sais bien comment tu parles aux gens, quand tu veux.

WILLY. — Mon gros père, c'est comme si tu les avais tes quatre points ! Nous rentrons tout de suite...

BIFF. — Papa, tu es merveilleux... Je suis sûr qu'il t'accordera tout ce que tu lui demanderas.

WILLY. — Descends, dis au type de la réception que je quitte la chambre. Dépêche-toi.

BIFF. — Entendu, M'sieur. *(Fausse sortie,)* Tu sais, il me déteste, mais il a une raison. Un jour, il était en retard pour le cours de maths, je suis monté au tableau noir, et je l'ai imité... il louche un peu... et il a un défaut de prononciation...

WILLY, *riant.* — Tu as fait ça ? Et les copains ?

BIFF. — Oh ! les copains... ils mouraient de rire, tu penses...

WILLY *admiratif.* — Et qu'est-ce que tu as fait ?

BIFF. — La rachine carrée de choichante ching... *(Willy éclate de rire, Biff rit à son tour.)* Et figure-toi, au milieu de mon petit numéro, le voilà qui entre...

Willy rit une fois encore. La femme, en coulisse, rit en écho.

WILLY, *vite.* — Allons, dépêche-toi... descends !

BIFF. — Il y a quelqu'un là.

WILLY. — Non. C'était dans la chambre à côté. Ils ont des invités.

BIFF. — Je te dis qu'il y a quelqu'un là, dans ta salle de bains.

WILLY. — Mais non! C'est la chambre à côté. Ils ont des invités.

LA FEMME, *qui entre, chuintant et riant.* — On peut entrer ? Il y a quelque choche dans la baignoire, Willy... quelque choche qui bouche...

Willy regarde Biff. Ce dernier est demeuré bouche ouverte, considérant la femme avec horreur.

WILLY. — Vous feriez peut-être mieux de retourner dans votre chambre, non ? Ils doivent avoir fini leur petit travail de peinture, à cette heure-ci... *(A Biff.)* Figure-toi qu'on est en train de repeindre sa chambre... Et madame m'a demandé de pouvoir prendre une douche ici... Allez-y ! Madame, retournez chez vous...

Il essaye de la pousser dehors.

LA FEMME, *qui résiste.* — Mais il faut que je m'habille, Willy...

WILLY. — Allez-y, madame, rentrez chez vous... chez vous... *(Dans un grand effort de naturel :)* Oh ! Oui... Biff... voici M^lle^ Francis... c'est l'acheteuse d'un de mes clients... On repeint sa chambre... c'est trop bête... Rentrez chez vous, mademoiselle Francis, rentrez chez vous.

LA FEMME. — Mes vêtements ! Je ne peux tout de même pas traverser le hall toute nue ?

WILLY, *la poussant dehors.* — Allez-vous-en, quand je vous le dis...

Biff s'assied lentement sur sa valise, cependant que la discussion se continue à la cantonade.

LA FEMME. — Mes bas, où sont mes bas ? Tu m'avais promis des bas, Willy.

WILLY. — Je n'en ai pas.

LA FEMME, *obstinée, idiote.* — Tu en avais deux boîtes pour moi ! Tu me les avais promis.

WILLY. — Tiens, voilà, mais va-t-en, pour l'amour de Dieu !

LA FEMME, *revenant et portant à la main des boîtes de bas.* — J'espère qu'il n'y aura personne dans le hall, c'est ma seule chance... *(A Biff :)* Football ou baseball ?

BIFF. — Football.

LA FEMME. — Bravo, c'est justement le sport que j'aime. Bonsoir !

Elle arrache les vêtements que tient Willy et sort.

WILLY, *après un temps pénible.* — Allons, en route ! Il n'y a pas de temps à perdre si je dois être à l'école demain à la première heure. Prends mes affaires dans le placard, là... Je vais chercher ma valise *(Aucun mouvement de Biff, il est immobile, mais ses larmes coulent.)* C'est une acheteuse. C'est l'acheteuse de la firme Simmons. Elle a une chambre de l'autre côté du hall. Même qu'on est occupé à la repeindre. Tu ne vas tout de même pas imaginer... *(Il s'arrête.)* Ecoute-moi, petit, c'est une acheteuse... et sa chambre... *(Un temps. Ton de commandement :)* Parfait ! Mes affaires, dans le placard. *(Pas de mouvement chez Biff.)* Vas-tu cesser de pleurer et faire ce que je te dis ? C'est un ordre. Biff, je t'ai donné un ordre... c'est tout l'effet que ça te fait ? Je te défends de pleurer. *(Il prend Biff dans ses bras.)* Ecoute-moi, petit, un jour tu comprendras tout ça... Il ne faut pas te monter la tête, ça n'a pas d'importance... J'irai voir Birnbaum à la première heure, demain matin.

BIFF. — Oh... ça !

WILLY. — Comment : « Oh ! ça » Il te donnera tes quatre points, je t'en f... mon billet.

BIFF. — Il ne t'écoutera même pas.

WILLY. — C'est ce que nous verrons. Il te faut ces points pour entrer à l'Université...

BIFF. — Je n'irai pas à l'Université.

WILLY. — Quoi ? Mais... même si je n'arrive pas à le faire changer d'avis tu prendras des cours d'été... Tu as tout l'été pour préparer la rentrée...

BIFF, *écrasé de sanglots.* — Papa...

WILLY, *éperdu.* — Petit...

BIFF. — Oh ! Papa...

WILLY. — Je te jure qu'elle ne représente rien pour moi... rien du tout, seulement j'étais seul... tout seul...

BIFF, *en larmes, se levant pour partir.* — Tu... tu lui as donné les bas de Maman...

WILLY. — Je t'ai donné un ordre...

BIFF. — Ne me touche pas surtout, menteur.

WILLY. — Tu vas t'excuser tout de suite.

BIFF. — Menteur... tricheur... sale tricheur...

Il tourne les talons, et toujours en larmes disparaît, avec sa valise. Willy est resté à genoux sur le sol.

WILLY. — Un ordre... je t'ai donné un ordre. Reviens ici tout de suite... Biff...

La lumière du restaurant revient. Stanley est rentré très vite et se tient debout devant Willy.

WILLY, *à Stanley.* — Je t'ai donné un ordre...

STANLEY. — Du calme... Levez-vous, mon-

sieur Loman... Levez-vous. *(Il aide Willy à se mettre debout.)* Vos garçons sont partis avec les poulettes. Ils font dire qu'ils vous retrouveront à la maison.

Un autre garçon observe la scène de loin.

WILLY. — Mais nous devions dîner ensemble ?

STANLEY. — Je ne sais pas, moi, monsieur. Ça ira ?

WILLY. — Oui, oui. Ça ira très bien. *(Soucieux tout à coup :)* Je ne suis pas trop déjeté ?

STANLEY. — Pas du tout... vous êtes très bien.

WILLY. — Voilà... voilà un dollar.

STANLEY. — Votre fils a tout réglé, monsieur. Tout est en ordre.

WILLY, *poussant l'argent dans la main de Stanley.* — C'est pour vous. Pour vous remercier...

STANLEY. — Mais, monsieur, il ne faut pas...

WILLY. — Tenez... en voilà encore... moi, je n'en ai plus besoin, maintenant... *(Un temps.)* Dites-moi... est-ce qu'il y a un marchand de semences dans les environs ?

STANLEY. — Des semences de fruits ou de légumes ? A planter ?

Comme Willy se détourne, Stanley lui remet adroitement l'argent dans la poche de son veston.

WILLY. — Oui... des carottes, des pois...

STANLEY. — Il y a un magasin, 6me avenue... A moins qu'il ne soit fermé, à cette heure-ici...

WILLY, *anxieusement.* — Il faut que je me dépêche... il faut que j'achète ces semences... *(Il va vers la droite.)* Il faut que j'aie des semences, tout de suite. Il n'y a rien de planté... rien. Dans tout le jardin... rien de planté... rien du tout !...

Willy sort en hâte. Stanley suit un peu le mouvement, puis remarque l'autre garçon qui est toujours là, bouche bée.

STANLEY. — Alors ? Ça te regarde tout ça ?

Le garçon prend les chaises et sort. Stanley le suit, emportant la table. La lumière descend et s'évanouit. Dans le grand silence qui suit, le chant de la flûte s'élève. Puis la lumière monte sur la cuisine. Elle est vide d'abord. Puis Happy apparaît à la porte, suivi de Biff. Happy porte un énorme bouquet de roses de serre, des roses de fleuristes, à longues tiges. Il entre dans la cuisine, se retourne vers Biff, qui est resté à l'extérieur, et lui fait un signe, indiquant par là qu'il n'y a personne. Il va vers le living-room, et recule, frappé. Linda, calmement, mais le visage fermé, vient vers Happy qui, effrayé recule dans la cuisine.

HAPPY. — Tu es toujours debout, toi ? *(Linda, sans répondre, avance sur lui.)* Où est papa ? Il dort ?

LINDA. — D'où venez-vous ?

HAPPY, *souriant, pour s'en tirer.* — On a rencontré deux filles, maman... Deux filles très bien. Et on t'a rapporté des fleurs. Voilà... *(Les tendant.)* Tu les mettras dans ta chambre, hein ? *(Elle les lance de toute ses forces sur le sol aux pieds même de Biff. Il était entré et avait fermé la porte derrière lui. Elle le regarde en silence.)* Pourquoi fais-tu ça, moi qui me réjouissais de t'apporter des fleurs ?

LINDA, *à Biff, avec violence.* — Tu t'en f..., alors, qu'il vive ou qu'il meure...

HAPPY, *vers l'escalier.* — Viens, Biff...

BIFF, *à Happy.* — Laisse-moi tranquille, veux-tu ? *(A Linda :)* Qu'est-ce que tu veux dire avec ton « qu'il vive ou qu'il meure » ? Personne n'a envie de mourir, ici.

LINDA. — Va-t'en... allez-vous-en... tous les deux.

HAPPY. — Mais, maman...

LINDA, *méprisante.* — Tu avais besoin de sortir avec des filles ce soir... Tu avais besoin de courir après tes p..., ce soir ?

HAPPY. — Mais j'avais tout de même le droit d'essayer de relever le moral de Biff, non ? *(A Biff :)* Parce que tu m'en as fait voir toi...

LINDA. — Allez-vous-en... tous les deux... et ne remettez plus les pieds ici. *(Après avoir eu un geste pour ramasser les fleurs :)* Ramassez-moi ça... c'est fini, pour moi, de jouer à la servante. Ramassez ça...

Biff lentement vient vers elle, et s'agenouillant, ramasse les fleurs.

HAPPY. — Mais, maman, puisque je te jure, qu'on s'est très bien amusé, tous les trois...

BIFF, *le coupant avec violence.* — Ta g... toi...

Sans un mot, Happy monte l'escalier.

LINDA. — Quand je pense que tu n'es même pas allé voir comment il allait, ce qui lui arrivait.

BIFF, *sourdement, toujours à genoux devant elle, les fleurs dans les mains.* — Non. Non... je n'ai pas été... Je n'ai rien dit, je n'ai rien fait. Ça t'étonne, hein ? Je l'ai laissé tout seul, se débrouiller, à la toilette.

LINDA. — Petit salaud !

BIFF. — Un salaud. Tu l'as dit... Enfin ! tu l'as dit. *(Calmement il se lève et jette les fleurs.)* Le roi des salauds.

LINDA. — Va-t-en.

BIFF. — Pas question. Il faut que je lui parle. Où est-il ?

LINDA. — Je ne veux pas que tu lui parles. Va-t-en tout de suite.

BIFF. — Pas question. Nous allons avoir une petite conversation, tous les deux, tu vas voir.

LINDA. — Je te défends... *(On entend la voix de Willy, derrière la maison. Linda presque humble, presque suppliante :)* Je t'en supplie, laisse-le.

BIFF. — Qu'est-ce qu'il fait là dehors ?

LINDA. — Il travaille dans le jardin... Il a rapporté des semences.

BIFF, *calmement.* — A cette heure-ci... Seigneur Dieu !

Biff sort. Linda le suit. La lumière s'éteint sur la cuisine. Willy paraît à l'avant-scène. Il porte une lampe de poche et des sachets de semence. Il déchiffre les instructions imprimées sur les sachets. Autour de lui c'est la nuit bleue.

WILLY. — Carottes, quatre par pouce, environ... *(Mesurant :)* Un pied. *(Il pose un sachet par terre et continue.)* Betteraves... Laitues... *(Même jeu.)* Un pied... *(Il s'arrête brusquement, car Ben vient d'apparaître. Willy descend lentement à lui.)* Etonnante, la proposition. Etonnante. Elle en a vu, Ben. Cette femme, elle en a vu de toutes les couleurs... Elle a souffert, je te le dis... et un homme ne peut pas s'en aller et laisser les gens derrière lui, les mains vides... un homme se doit de leur donner quelque chose... Si, si, c'est comme ça... *(Ben a vers lui un mouvement, comme pour l'interrompre.)* Attends ! Attends... Réfléchis d'abord; ne réponds pas trop vite... je te le dis, c'est une proposition de 20.000 dollars... 20.000 dollars garantis ! Je t'en prie, Ben, aide-moi, pèse le pour et le contre de cette affaire, je n'ai personne à qui parler. Elle en a trop vu, tu comprends, trop...

BEN, *immobile, attentif.* — Quelle est cette proposition ?

WILLY. — 20.000 qui tombent... 20.000 garantis, comptant.

BEN. — Ne fais pas l'imbécile... Et s'ils n'honoraient pas la police ?

WILLY. — Comment pourraient-ils ne pas l'honorer ? J'ai travaillé comme un nègre toute ma vie, je n'ai jamais eu de retard pour les primes... jamais ! Et ils refuseraient de payer ? Ce n'est pas possible.

BEN. — C'est ce qu'on appelle une lâcheté, William.

WILLY. — De quel droit ? Tu crois qu'il faut plus de cran pour rester là, pendant toute sa vie, comme un raté... à se regarder décliner ?

BEN, *conciliant.* — C'est un point de vue, William. *(Il s'éloigne, rêve un peu, se retourne.)* Et 20.000 dollars, évidemment... c'est quelque chose... dans la main... ça compte... évidemment.

WILLY, *rassuré, reprenant courage.* — Oh ! Ben, bien sûr, que ça compte ! C'est comme si je voyais un diamant, là dans l'ombre, un diamant étincelant et dur, un diamant que je pourrais prendre et garder en main, un diamant ! Pas un autre de leurs rendez-vous d'affaire à la flan... Ça compte, Ben... ça compte et ça change tout. Parce que tu vois, il s'imagine que je ne suis rien du tout. Je crois même qu'il me méprise un peu. Mais, Ben, avec les funérailles que j'aurai ! Je les vois, tiens, ces funérailles. Ils viendront du fin fond du Maine, du Massachussets, du Vermont, du New-Hampshire. Tous les vieux copains. Quand il verra ça, Ben... mais il sera frappé de la foudre, le garçon, frappé de la foudre. Parce que jamais, il n'avait réalisé à quel point j'étais connu, à Rhode-Island, à New-York, à New-Jersey... et il le comprendra d'un seul coup, Ben, que j'étais connu. Pauvre petit... va... Ah ! Ah ! Ce sera une surprise, bien sûr...

BEN, *près de lui.* — Il te traitera de lâche.

WILLY. — Non ! Pas ça, ce serait terrible !

BEN. — Si... de lâche... et de fou, peut-être aussi.

WILLY. — Non, non... je ne veux pas... Il ne faut pas...

Sa voix se brise.

BEN. — Et il te haïra, William...

WILLY. — Ben... si encore on pouvait retourner en arrière ! Tout était plein de lumière, de gaieté, de camaraderie. Les parties de luge en hiver... le sang aux joues... la mine qu'on avait... La mine qu'il avait ! On attendait l'avenir avec confiance ! On avait toujours une bonne nouvelle en train. Oui. Jamais il ne m'aurait laissé porter les valises. Jamais ! Et la petite voiture rouge, quand il la nettoyait, fallait voir ! Je voudrais lui donner quelque chose, mais qu'il cesse de me haïr...

BEN. — Laisse-moi y réfléchir .*(Coup d'œil à sa montre.)* Il me reste un peu de temps. C'est une proposition tout à fait intéressante. Seulement, il faut être sûr de ne pas faire l'idiot, hein, parce que...

Ben s'éloigne et s'évanouit au fond. Biff descend à gauche de Willy.

WILLY, *soudain conscient de la présence de Biff, il se retourne vivement vers lui, puis se met à ramasser nerveusement, et pêle-mêle, sachets et outils.* — Les semences, maintenant. Où sont ces semences ? Il fait noir comme dans un four, ici... Ils nous ont quasi emmurés, avec leurs immeubles.

BIFF. — Il y a des voisins, papa...

WILLY. — Je m'en f... Laisse-moi, je suis occupé.

BIFF. — Je suis venu te dire adieu, papa. *(Willy le regarde en silence, incapable de faire aucun geste.)* Je ne reviendrai plus.

WILLY. — Et Olliver ? Demain matin ?

BIFF. — Je n'ai pas de rendez-vous, papa.

WILLY. — Il t'a pris par les épaules et tu n'as pas de rendez-vous ?

BIFF. — Papa, je t'en prie. Voilà combien de de temps que nous ne parvenons pas à nous entendre ? Aujourd'hui, j'ai vu clair en moi, j'ai enfin vu clair en moi... et j'ai fait tout mon possible pour t'expliquer... Malheureusement... malheureusement je crois que je suis trop bête pour expliquer quoi que soit. Tant pis. Ne cherchons pas à savoir qui est responsable de ce qui nous arrive... ça n'a plus d'importance, crois-moi. *(Prenant le bras de Willy :)* Oublions tout ça... Viens... Nous allons dire à maman...

WILLY, *immobile, glacé, coupable.* — Non... je ne veux pas la voir.

BIFF. — Allons, allons ! Viens !

WILLY, *dur.* — F...-moi la paix.

BIFF. — Tu n'as rien fait de mal. Ce n'est pas ta faute. C'est la mienne. Je suis un raté. Viens... Tu entends ce que je te dis ?

Brusquement, Willy se dirige vers la maison et y entre. Biff le suit.

LINDA. — Tu as tout planté, chéri ?

BIFF, *à Linda, depuis la porte.* — Tout va bien. Nous nous sommes expliqués. Je m'en vais. Pour de bon... et je n'écrirai plus.

LINDA, *allant à Willy, dans la cuisine.* — C'est ce qu'il y a de mieux à faire, chéri ! Pourquoi continuer, vous épuiser tous les deux... vous ne vous entendrez jamais.

BIFF. — Si on vous demande où je suis passé, ce que je fais, dites que vous ne savez pas, que vous ne cherchez pas à savoir... Que ça vous sorte de la tête, et que vous puissiez recommencer une existence normale. Et prospère. C'est compris ? Tout est arrangé comme ça, non ? *(Willy est resté silencieux, Biff va vers lui.)* Tu me souhaiteras tout de même bonne chance, patron ? *(Tendant la main :)* Non ?

LINDA. — Donne-lui la main, Willy.

WILLY, *tourné vers elle, douloureusement.* — On pourrait très bien ne pas parler de ce stylo.

BIFF, *patiemment.* — Je n'ai pas de rendez-vous, papa...

WILLY. — Il a mis son bras sur ton épaule...

BIFF. — Papa, tu t'obstines à ne pas voir qui je suis... Pourquoi continuer à en parler ? *(Avec un pauvre sourire :)* Je vous enverrai un chèque si je fais fortune... D'ici là, oubliez-moi. Adieu.

WILLY. — Crève là bouche ouverte si jamais tu quittes cette maison !

BIFF, *se retournant comme il sortait.* — Mais qu'est-ce que tu veux à la fin ?

WILLY. — Je veux que tu saches, partout où tu iras, dans les trains, sur les montagnes, dans les villes, partout... que tu as raté ta vie. Voilà.

Happy paraît dans l'escalier.

BIFF. — D'accord.

WILLY. — Tu cherches à m'atteindre... Tu cherches à me faire du mal ! Je vois clair dans ton jeu, je vois clair.

BIFF. — Espèce de vieux piqué ! Puisque tu insistes...

Il sort le tuyau de caoutchouc de sa poche et le lance sur la table.

HAPPY. — Biff, tu es fou !

LINDA. — Biff !

BIFF. — Laisse cela tranquille, maman ! N'y touche pas.

WILLY, *sans un regard.* — Qu'est-ce que c'est ?

BIFF. — Tu sais très bien ce que c'est.

WILLY, *mentant.* — Jamais vu.

BIFF. — Jamais vu ! Ce sont les souris, peut-être qui l'ont amené dans la cave, pour faire une petite farce ? Qu'est-ce que tu voulais faire, hein ? Jouer au héros ? Te faire regretter ? Nous faire pousser des remords ?

WILLY. — Je ne sais pas ce que tu veux dire.

BIFF. — Et puisque tu veux la vérité, tu vas l'avoir la vérité sur toi et sur moi.

HAPPY, *descendant vivement à Biff.* — Tu vas te taire, maintenant.

BIFF, *à Happy.* — Ah... ce type ne sait pas qui nous sommes... eh ! bien, il l'apprendra. *(A Willy :)* On ne sait pas ce que c'est la vérité, dans cette maison... on n'a jamais dit la vérité dix minutes de suite...

HAPPY. — Nous avons toujours dit la vérité !

BIFF, *qui est la violence même.* — Pauvre imbécile ! Tu es fondé de pouvoirs, toi ? Jamais de la vie ! Tu es l'assistant du secrétaire du fondé de pouvoirs... C'est vrai ou pas ?

HAPPY. — C'est-à-dire...

BIFF. — C'est-à-dire que tu mens. Comme nous tous... Tu te gonfles, comme nous tous. Et moi, j'en ai jusque là de ce petit jeu. *(A Willy :)* Toi, tu vas m'écouter... Je vais te dire qui je suis.

WILLY. — Je sais très bien qui tu es.

BIFF. — Tu ne sais rien du tout. Tu veux savoir pourquoi je n'avais pas d'adresse depuis trois mois ? J'avais volé un costume à Kansas City... et j'étais en taule. Voilà. *(A Linda qui pleure :)* Pas la peine de pleurer... C'est fini.

WILLY. — Je suppose que c'est encore ma faute, ça ?

BIFF. — On m'a f... à la porte de partout, parce que j'ai toujours trouvé le moyen de voler quelque chose...

WILLY. — Et c'est ma faute ?

BIFF. — Tu m'a toujours monté la tête. Voilà pourquoi je n'ai jamais réussi... J'en ai jusque là, tu vois, jusque là ! Et j'allais devenir l'égal du patron ! Comme toujours hein, bien sûr, Jusque là...

WILLY. — Eh bien, tue-toi, si tu en as jusque là ! Tue-toi !

BIFF. — On ne se tue pas comme ça. Je me suis à moitié cassé la figure en dévalant mes onze étages tout à l'heure... avec ce nom de D... de stylo à la main. Et puis tout à coup... je me suis arrêté... oui ! Arrêté... au beau milieu des bureaux... et du monde... je me suis arrêté parce que je voyais le ciel par la fenêtre. Oui, oui... c'est comme ça... le ciel ! Et je l'ai bien regardé, le ciel... parce que c'est tout ce que j'aime au monde... travailler, manger... et prendre le temps de m'asseoir et de regarder le ciel... Je me suis vu, là, avec ce stylo à la main... et je me suis demandé pourquoi je me lançais dans toutes ces aventures... Je me suis demandé pourquoi j'étais venu me prostituer dans ces bureaux, alors que tout ce que j'aime m'attendait dehors. Seulement pour ça, il ne fallait plus me mentir à moi-même... Veux-tu me dire pourquoi je n'ai jamais pu t'expliquer ça... Veux-tu me le dire ?

Il cherche une fois encore le regard de Willy, mais celui-ci le repousse.

WILLY, *presque haineusement.* — C'est ta vie, après tout...

BIFF. — Papa, il y en a treize à la douzaine, des types comme moi, des types comme toi !

WILLY, *dans un éclat.* — Treize à la douzaine ! Je suis Willy Loman ! Et toi tu es Biff. Biff Loman et je te défends...

Biff se lance sur Willy, mais Happy s'impose... Biff semble hors de lui.

BIFF. — Je ne suis pas un chef, je ne suis pas un meneur d'hommes, Willy Loman ! Et toi non plus... Toi... Tu es un type de rien du tout. Moi ? Je vaux un dollar de l'heure !

WILLY. — Tu crèves de mépris !

BIFF, *au comble de la fureur.* — Je ne suis rien, papa. Je ne suis rien. Tu ne veux pas comprendre ça, non ! Tu ne peux pas ? Il n'est pas question de mépris... Seulement, je sais ce que je suis...

Et brusquement Biff retombe, toute fureur évanouie et éclate en sanglots dans les bras de Willy qui, comme un aveugle, passe les mains sur le visage de son fils.

WILLY. — Qu'est-ce que tu fais ? Mais qu'est-ce que tu fais ? *(A Linda :)* Pourquoi pleure-t-il ?

BIFF, *brisé.* — Laisse-moi m'en aller, pour l'amour de Dieu ! Cesse de vivre dans des rêves qui ne tiennent pas debout... Et reviens à toi, avant que quelque chose de terrible ne nous arrive... *(Se reprenant, vers l'escalier :)* Je m'en irai demain matin... qu'il aille dormir, mettez-le au lit...

Et il monte l'escalier vers la chambre.

WILLY, *après un long silence, d'une voix neuve, régénérée.* — Mais... Mais... ce garçon ne me déteste pas...

LINDA. — Ton garçon t'aime. Willy...

HAPPY, *profondément ému.* — Il t'a toujours aimé.

WILLY. — Biff... *(Avec un regard étrange :)* Il pleurait... Il pleurait pour moi... A cause de moi... *(L'amour l'étrangle, puis c'est un cri :)* Ce garçon... Ce garçon fera des malheurs...

Ben apparaît à l'extérieur de la maison.

BEN. — Des malheurs ? *(Posant les conditions :)* Avec 20.000 dollars derrière lui !...

LINDA, *intuitive, inquiète.* — Viens, Willy... Viens au lit ! Tout est arrangé.

WILLY. — Oui, bien sûr, au lit... Va te coucher, Happy.

BEN. — Pour en sortir de cette jungle, il faut qu'un homme soit très grand !

HAPPY, *prenant Linda dans ses bras.* — Moi, je me marierai, papa... Ça changera tout. Je serai directeur du département avant la fin de l'année... Je te jure... je te jure, maman... Tu verras !

Il embrasse Linda.

BEN. — C'est sombre la jungle, Willy, mais c'est plein de diamants...

Willy s'est presque détourné, son attention tout entière accrochée à Ben.

LINDA. — Fais ton possible. Faites tous les deux votre possible : c'est tout ce qu'on vous demande...

HAPPY. — Dors bien, papa...

Il monte l'escalier à son tour.

LINDA. — Viens maintenant, chéri.

BEN, *plus fort.* — Seulement, il faut y entrer pour trouver un diamant !

WILLY, *à Linda, tout en partant lentement vers la porte de la cuisine.* — Je voudrais me calmer un peu, Linda... Laisse-moi seul un moment, tu veux !

LINDA. — Viens là-haut !

WILLY, *la tenant dans ses bras.* — Dans quelques minutes, Linda... Je ne pourrais pas dormir maintenant... Va, tu semble fatiguée...

Il l'embrasse.

BEN. — Rien à voir avec leurs rendez-vous d'affaire à la flan... Un diamant, c'est dur, étincelant... On peut le prendre et le garder en main.

WILLY. — Va... Je serai là dans un instant...

LINDA. — Je crois que tout est arrangé pour le mieux, Willy... non ?

WILLY. — Oui, je le crois aussi, pour le mieux.

BEN. — Pour le mieux, oui...

WILLY. — Tout est arrangé. Tout va l'être, en tous cas. Oui... va te coucher, ma petite fille... tu es fatiguée.

LINDA. — Ne tarde pas...

WILLY. — Deux minutes ! *(Linda passe dans la chambre à coucher. Willy part vers la porte de la cuisine.)* Il m'aime. *(Emerveillé :)* Il m'a toujours aimé. C'est beau ça, Ben ! Je suis sûr qu'il me sera reconnaissant de ce que je vais faire...

BEN, *prometteur.* — C'est sombre, la jungle, mais plein de diamants...

WILLY. — Tu le vois... avec ces 20.000 dollars en poche ?

LINDA, *depuis la chambre.* — Willy, viens...

WILLY, *criant.* — Oui... Je suis là. *(A mi-voix :)* C'est une bonne idée, je te le jure, chérie... Ben aussi trouve que c'est une bonne idée... Allons, il faut que je m'en aille. Au revoir. Au revoir. *(Descendant, à Ben, joyeusement :)* Tu réalises, il n'aura plus qu'à ouvrir son courrier pour être plus riche que Bernard...

BEN. — Proposition remarquable. Proposition parfaite !

WILLY. — Tu as vu ? Il pleurait... Oh... Si je pouvais l'embrasser, Ben...

BEN. — Nous n'avons plus le temps, William !

WILLY. — Oh ! Ben... j'ai toujours su que nous en sortirions, Biff et moi...

BEN, *avec son éternel regard à sa montre.* — Le bateau, nous sommes en retard.

Et il s'éloigne dans l'ombre.

WILLY, *exalté.* — Ecoute-moi bien, petit ! Tu donnes ton coup de pied de départ et tu cours vers le centre du terrain ! Mets des bottes de 7 lieues si c'est utile... Et là... rattrape ton ballon et envoie-le par-dessous... bien sec, bien dur, mais par-dessous. C'est important. Il y a des tas de gens importants dans les tribunes, et avant même que tu ne te rendes compte, tu seras célèbre... *(Réalisant tout à coup qu'il est seul :)* Ben... Ben...

LINDA. — Willy, viens... s'il te plaît... *(Willy, dans un mouvement de frayeur, lance un « chut » comme pour la faire taire. Il tourne sur lui-même, puis brusquement sur la pointe des pieds, il contourne la maison, en courant.)* Willy ? *(Linda reste un moment immobile. Biff s'assied sur son lit, il a gardé ses vêtements. Happy aussi. Ils écoutent tous deux. Linda, avec effroi :)* Willy... réponds-moi... Willy... *(Bruit de moteur.)* Non !

BIFF. — Papa !

Enchaînant sur le bruit de la voiture, la musique s'élève à un point presque douloureux d'intensité, puis elle se calme pour revenir à une pulsation profonde et régulière. Biff retourne dans sa chambre. On le voit ainsi que Happy remettre un veston. Le jour se lève. Charley et Bernard habillés de noir, apparaissent et frappent à la porte de la maison. Biff et Happy descendent les escaliers, et rencontrent Charley et Bernard. Tout le monde se fige comme Linda, en vêtements de deuil, entre dans la chambre, portant à la main, un petit bouquet de roses. Charley lui prend le bras et tous descendent vers le public, traversant le mur idéal de la cuisine. A l'avant-scène, Linda s'agenouille, dépose les fleurs et se laisse aller, presque assise, sur les talons. Tous ont les yeux fixés sur la tombe.

CHARLEY. — Il est tard, Linda... Il fait presque nuit.

Linda ne bronche pas, les yeux fixés sur la tombe.

BIFF. — Viens, maman, il vaut mieux que tu rentres et que tu prennes un peu de repos... ils vont fermer les grilles.

Même jeu de Linda.

HAPPY, *profondément atteint.* — Il n'avait pas le droit de faire ça... Nous l'aurions aidé. Il n'avait pas de raison...

CHARLEY. — Hum...

BIFF. — Viens, maman...

LINDA. — Pourquoi personne n'est-il venu ?

CHARLEY. — C'était un très bel enterrement...

LINDA. — Mais tous ceux qui le connaissaient... Pourquoi ? Vous croyez qu'ils lui donnent tort ?

CHARLEY. — Mais non. La vie est dure, Linda... Ils ne lui donnent pas tort.

BIFF. — Seulement il faisait de mauvais rêves... Voilà. Et ça, tout le monde le sait...

HAPPY, *tout de suite hargneux.* — Ne dis pas ça !

BIFF. — Il ne s'est jamais regardé en face.

CHARLEY, *arrêtant la réponse et le mouvement de Happy.* — Il n'y avait rien à lui reprocher, à cet homme. C'est toi qui ne comprends pas : Willy était un commis-voyageur. Un commis-voyageur, c'est un type qui ne se fixe pas dans la vie. C'est pas un type qui serre des écrous, ou qui rend la justice, ou qui prépare des cachets d'aspirine... C'est un type tout seul, un type libre... qui fait sa vie avec des sourires et des chaussures bien cirées... Oui. Et le jour où on ne lui rend plus son sourire, c'est la fin du monde. Ce jour-là, il n'a plus qu'à perdre la boule... ce jour-là il est fichu. Il n'y avait rien à reprocher à cet homme. Un commis-voyageur, ça doit rêver, mon garçon, ça fait partie du voyage... Oui.

BIFF. — Charley, je t'assure qu'il ne s'est jamais regardé en face.

HAPPY, *furieux.* — Je te défends de dire ça.

BIFF. — Pourquoi ne veux-tu pas partir avec moi, toi ?

HAPPY. — Parce que moi... je ne me laisse pas abattre aussi facilement, parce que moi, je reste dans cette ville de m... et que je vais leur montrer qui je suis... *(Le menton en l'air, vers Biff :)* Les frères Loman !

BIFF, *simplement.* — Moi, je me suis regardé en face, tu vois...

HAPPY. — Parfait. Seulement, moi, j'ai envie de te prouver, et de prouver à tout le monde que Willy Loman n'est pas mort pour rien et que les rêves qu'il faisait étaient de bons rêves. Que ce sont même les seuls rêves qu'un homme puisse faire ! Il faut être le premier, il faut être en avant des autres. Voilà pourquoi il s'est battu. Et moi, je vais réussir : pour lui.

BIFF, *après un regard désespéré à Happy, vers sa mère.* — Viens, maman, partons.

LINDA. — Dans une minute... Je vous rejoins, dans une minute. Va, Charley. *(Comme il hésite :)* Une minute... juste une minute. Je n'ai pas encore eu l'occasion de lui dire au revoir. *(Charley s'éloigne suivi de Happy. Biff reste plus proche, à gauche de Linda. Elle est là, assise, contenue. Et la musique de la flûte traverse l'air pendant qu'elle parle :)* Je te demande pardon, chéri, je ne peux pas pleurer. Je ne sais pas ce qui se passe : mais je ne peux pas pleurer. Willy... Pourquoi as-tu fait ça ? Aide-moi... Je n'arrive pas à pleurer. Pour moi, c'est comme si tu faisais un voyage de plus... Je suis là. J'attends. Tu vois, moi, je ne pleure pas, c'est pour ça, chéri. Pourquoi as-tu fait ça, Willy ? J'ai fait le dernier versement de la maison aujourd'hui... Justement aujourd'hui, chéri... et il n'y a plus personne chez nous. *(Un sanglot monte.)* Nous sommes libres. *(Biff descend vers elle.)* Libres... Nous ne devons plus rien à personne... Libres... Libres.

Biff l'aide à se relever et l'emmène dans ses bras ; elle pleure calmement. Bernard et Charley les rejoignent. Puis Happy. Tous sortent. Seule sur la scène obscurcie, règne la musique merveilleuse de la flûte, et au fond, les hautes maisons à appartements dominent la maison vide.

RIDEAU

Biff. Stanley. Willy.

Happy. Letta Forsythe.

6 BIFF. — *Tu ne comprends donc rien ? Tu ne comprends pas qui je suis ?* (ACTE II.)

7 FORSYTHE. — *Oh... c'est vraiment votre père, tout de même ?* (ACTE II.)

8 WILLY. — *Biff... voici Mlle Francis... C'est l'acheteuse d'un de mes clients...* (ACTE II.)

9 BIFF. — *Je ne suis rien, papa ! Je ne suis rien. Il n'est pas question de mépris là-dedans...* (ACTE II.)

10 LINDA. — *Pourquoi as-tu fait ça, Willy ?* (ACTE II.)

Willy La Femme. Biff.

Linda. Biff. Willy. Happy.

Happy. Biff. Linda. Charley. Bernard.

"LA MORT D'UN COMMIS-VOYAGEUR"

DEVANT LA CRITIQUE

JUN 2 1952

C'EST avec la plus vive sympathie que les Parisiens accueillirent le Théâtre National de Belgique venu jouer pour un soir au théâtre de Paris la pièce d'Arthur Miller, *La Mort d'un commis voyageur*, que Raymond Rouleau avait inscrit au nombre de ses projets et qui a connu tant aux Etats-Unis qu'en Angleterre un prodigieux succès.

Nous avions déjà applaudi, il y a deux ans au Vieux-Colombier, une pièce de ce même auteur : *Ils étaient tous mes fils*. Et l'on retrouve ici la même sûreté de métier, la même rigueur de pensée dans le portrait, peint par petites touches, du commis-voyageur Willy Loman. Willy a manqué sa vie, sa carrière et il vieillit tristement, entre sa femme et ses deux fils qui promettent d'augmenter à sa suite la morne troupe des ratés. Dans sa médiocre petite maison, écrasé par les falaises des puissants immeubles voisins, Willy agite ses rêves et tente vainement de s'évader d'une société qui emprisonne ses sujets dans la cage d'un impitoyable matérialisme. Mais il se débat bien faiblement et, vaincu par de sordides obstacles, il renoncera et simulera un accident afin que les siens, recueillant le fruit d'une assurance sur la vie, possèdent enfin ces quelques milliers de dollars qui écarteront d'eux la menace des pénibles fins de mois.

La Mort d'un commis voyageur est l'œuvre d'un lointain héritier du naturalisme qui aurait emprunté au cinéma le procédé du « flash-back ». Bien qu'un peu lente et parfois pesante, la pièce d'Arthur Miller est solide et, si elle nous paraît appartenir à une esthétique légèrement périmée, elle n'en dégage pas moins une chaleur humaine qui finit par susciter notre pitié à l'endroit d'un être, naïf sans doute, mais sincère jusque dans ses illusions.

MAX FAVALELLI, dans
Paris-Presse - L'Intransigeant.

VOICI la meilleure pièce américaine que nous avons vue depuis *Des souris et des hommes*, *La Ménagerie de verre* et *La Route au tabac*. Elle laisse loin derrière elle, et en panne, *Le Tramway nommé Désir*, et vaut beaucoup mieux que *Ils étaient tous mes fils*, où Arthur Miller (c'était notre premier contact avec lui), nous apparut comme un dramaturge un peu confus.

Sous ce rapport — celui de l'organisation — *La Mort d'un commis voyageur* dénote un énorme progrès, sans qu'il y ait encore perfection. Trois thèmes se croisent dans cette pièce. Le moins important, c'est celui du dégoût de la ville et de sa civilisation ; développé sans excès par un seul personnage (le fils aîné du commis), il s'incorpore assez bien aux thèmes principaux, qui s'ordonnent autour d'une satire sociale et d'un portrait humain.

GUY VERDOT.
dans *Franc-Tireur*.

LA *Mort d'un commis voyageur*, qui résume le drame de la faillite d'un homme quelconque, se déroule dans une grisaille volontaire où la poésie résulte d'une suprême absence de poésie, où le pathétique sort de choses et de gens bien ordinaires exprès, où le tragique est fait de la disproportion qui existe entre les rêves éveillés d'un pauvre bougre et la faiblesse de ses moyens. Willy Loman avait devant lui, quand il était jeune, un vaste avenir. Et puis, il est devenu un vieux commis voyageur sans entregent. Le « futur antérieur » demeure en son esprit idéalement ample. Mais son existence ratée est là qui l'accule à un suicide utilitaire : il se tue avec l'espoir que les siens toucheront le montant de son assurance sur la vie...

Qu'il se dégage de certaines scènes de cet ouvrage une émotion poignante et assez lugubre, voilà qui ne fait aucun doute.

J.-J. GAUTIER, dans *Le Figaro*.

LE décor unique, à transformations, de M. Denis Martin, que Paris connaît, est commode, suggestif, et gris sombre, comme la pièce. La mise en scène du directeur, Jacques Huisman, habile et émue. L'interprétation, de haute valeur.

Cette troupe joue simple et vrai. Elle donne la même impression que les premiers films américains, où il semblait que les pauvres hères fussent vraiment des pauvres hères, les barbes sales des barbes sales... Tous nos acteurs paraissaient pomponnés, maquillés. Le Théâtre National a le style Baty, de la Chimère, le style Pitoëff, M. G. Randax joue Willy comme un Ledoux mêlé d'un Raimu le pourrait faire. Ce n'est pas Randax : c'est W. Loman ; un touchant Nicaise aux cheveux gris ; mou jusque dans la révolte, Mme Maxane est pathétique, en Linda, comme une Marie Kalff... MM. Gérôme — l'adaptateur — et Berteau, le premier surtout, excellents en mauvais fils... Je pourrais nommer toute la troupe. Il n'y a pas de creux.

Très bonne soirée franco-belge. Disons même américaine.

ROBERT KEMP, dans *Le Monde*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 2me trimestre 1952